LES FRAUDEURS DE LA LOTERIE NATIONALE

100F

Mensuel N° 3 - MARS 1954

SUPER POLICIER MAGAZINE

L'AFFAIRE DE LA BLONDE DISPARUE

par CRAI GRICE et MARK HOPE

LA LIBERTÉ INDIVIDUELLE
ET L'HABEAS CORPUS ANGLAIS

ON cite souvent l'anecdote suivante : Un candidat à un examen de Droit à qui l'examinateur demandait : « Quel est le personnage le plus puissant de France » ? et qui, bonnement, répondait : « Le Président de la République », s'entendait répliquer : « Non, Monsieur, c'est le Juge d'Instruction ».

Ce magistrat, en effet, est le maître souverain de notre liberté, ayant à sa disposition ces armes redoutables que sont les mandats de dépôt ou d'arrêt. Sans autre contrôle que celui de la Chambre des Mises en Accusation, qui n'est pas immédiat et jusqu'auquel la détention se poursuit. Dans le cas où l'appel devant la Chambre des Mises en Accusation ne donne pas de résultat favorable, la détention préventive s'est trouvée prolongée de plusieurs semaines, l'instruction étant interrompue.

En principe, la liberté est de droit, à condition d'avoir un domicile en France, d'encourir une peine de moins de deux ans de prison et de n'avoir pas été condamné à une peine de trois mois. Mais le juge peut, pour incarcérer le prévenu, lui notifier une inculpation entraînant plus de deux ans (par exemple, en matière d'exercice illégal de la médecine, inculper d'escroquerie); cette inculpation peut se voir modifiée par la Chambre des Mises en Accusation ou par le Tribunal sans que la responsabilité du Magistrat soit engagée. Il peut aussi, convaincu de la culpabilité d'un prévenu, mais manquant de preuves faire traîner l'instruction et rendre une ordonnance de non-lieu. La détention préventive n'étant pas une peine, le prévenu n'a rien à dire.

D'autres systèmes existent à l'étranger. En Belgique, par exemple, c'est celui de la détention préventive pour un mois, renouvelable par une nouvelle décision. Système qui était celui de la loi française de 1933, aujourd'hui abrogée mais avant laquelle, il faut bien le dire, on avait parfois plus ou moins oublié certains détenus, sans contact avec l'extérieur.

En Angleterre, le système de la liberté provisoire, sauf pour trahison ou assassinat, est largement appliqué. Cette liberté provisoire s'accompagnant, en général, du versement d'une caution, système qui peut être également appliqué en France. Mais ceux même à qui la justice britannique refuse la liberté provisoire ne sont pas sans garantie car, à la requête de tout individu qui s'intéresse à cette personne, un *writ d'habeas corpus* — c'est-à-dire un ordre de produire le corps du détenu, doit être adressé par la Haute Cour de Justice à la personne qui le détient. Cela s'applique aussi bien à une détention par les Autorités judiciaires qu'à une séquestration illégale, un rapt, un internement arbitraire dans un asile d'aliénés, ou la détention d'une religieuse dans un couvent contre sa volonté. Le transport illégal en dehors du royaume pour échapper à l'*habeas corpus* a été également prévu. La désobéissance au *writ* entraîne, pour celui qui s'en rend coupable, les pénalités applicables au crime de *contempt of Court* et la possibilité d'avoir à verser au détenu des sommes importantes ; le juge qui refuse de l'accorder risque une pénalité de 500 livres sterling. Aucune grâce n'est accordée en la matière.

Le droit à l'*habeas corpus* existe aussi bien en faveur des étrangers que des nationaux, et on cite le cas de déserteurs de la marine russe qu'en 1854, un officier de police avait fait, à la requête de leur officier, conduire à Portsmouth pour être réembarqués de force et qui furent relâchés sur la simple menace d'une demande d'*habeas corpus*. On peut expliquer ainsi pourquoi le Gouvernement britannique, menacé par certains citoyens, garda jalousement Napoléon à bord du *Bellerophon* sans le laisser débarquer. S'il avait mis pied à terre, que se serait-il passé ? Il serait difficile de le dire, car l'acte de 1679 ne protégeait que les personnes accusées de crime et détenues illégalement, et, ce n'est qu'après ces événements, qu'un acte de 1816 étendit la protection de l'acte aux personnes détenues sans être accusées de crime.

Dans les périodes troublées, l'*habeas corpus* peut être suspendu. Mais on vote toujours, lorsque l'état des choses est redevenu normal, un acte d'indemnité, qui peut, du reste, être ainsi rédigé qu'il légalise les illégalités commises. Nulle part, la protection de la liberté individuelle n'est parfaite, et, dans la même Angleterre, par exemple, il existe un droit assez arbitraire du Parlement de faire emprisonner pour *contempt* (outrage) mais, au moins, ce droit est-il exercé au grand jour et a-t-il pour ultime sanction l'opinion publique, tandis que, chez nous, c'est dans l'ombre que la liberté individuelle risque d'être étouffée.

MINOS.

VOL. 1

N° 3

MARS
1954

SOMMAIRE

2 Grandes nouvelles

LA DANSE MACABRE ..... *par Fletcher Flora* 26
Une fille comme Brenda et cinquante mille dollars... qui aurait pu blâmer Léo Constance de tenter sa chance ? Certainement par Jeff Pitt qui connaissait Brenda... mais qui ne pouvait pas savoir au juste quel genre de chance aurait Léo...

L'AFFAIRE DE LA BLONDE DISPARUE *par Craig Rice et Mark Hope* 44
D'abord, la blonde de ses rêves avait disparu. Ensuite, un cadavre s'était volatilisé. Brad avait l'impression qu'il lui fallait les retrouver vite. Sinon, il perdrait quelque chose d'autre... la vie.

3 Nouvelles courtes

UN CADAVRE DANS CHAQUE PIÈCE ..... *par Don Setup* 4
Un ennui, un détective d'hôtel le sait bien, ne vient jamais seul. Mais comme ça, c'était beaucoup.

ELLE AVAIT DES YEUX MAGNÉTIQUES ..... *par J. Brennan* 18
La charmante Camille avait une voix à vous chavirer le cœur — une voix aussi à me rompre les reins, si je croyais un seul mot de ce qu'elle disait !

LÉGION DE PERSÉCUTEURS ..... *par Richard Matheson* 61
Il devenait de plus en plus difficile de trouver son ennemi N° 1 dans cette bande infernale !

1 Super Science-Fiction

LA TUEUSE D'ÉTOILE ..... *par Neil R. Jones* 68
Bien longtemps après que l'espèce humaine eut terminé son règne, son étrange dernier représentant fit partie d'une expédition sur un monde terrifiant et invisible où il faillit perdre la vie...

3 Articles

STOP POLICE ! ..... *par Louis Saurel* 14
Les autos-radios et le centre radiophonique de la P.J.

LES BOOKMAKERS DE LA LOTERIE NATIONALE 39
Une enquête de " Super-Policier ".

CRIME BLANC ..... *par Emmanuel Car* 57
Un double assassinat pour des faux dollars !

6 Chroniques

LA LIBERTÉ INDIVIDUELLE ET L'HABEAS CORPUS ANGLAIS *par Minos* 2

LA JUSTICE EN DÉSHABILLÉ ..... *par Jean Sentence* 25

LES ROMANS DE POLICE ET D'ACTION 60

LES FILMS DE POLICE ET D'ACTION 66

4 PAS DANS L'ENQUÊTE 81

LE THÉATRE DE POLICE ET D'ACTION 82

Publié mensuellement par les Éditions André JAEGER, 19, rue d'Hauteville, Paris (10e). TAItbout 85-31, par arrangement avec Popular Publications Inc. de New York. Tous droits réservés pour tous pays.

Directeur de publication : R. MÉNAGER, Rédacteur en chef : G. H. GALLET.

Abonnements : France : un an 1.000 frs ; 6 mois 550 frs. Étranger : un an 1.600 frs ; 6 mois 900 frs. C. C. P. Paris 9566-44

Le numéro : 100 frs — N.M.P.P. — Imp. Les P.-F. de L. DANEL, LOOS (Nord).

Un ennui, un détective d'hôtel le sait bien, ne vient jamais seul. Mais ça va vraiment mal quand, comme ennui, on a...

Anne gisait sur le parquet, son pouls ne battait plus...

UN CADAVRE DANS CHAQUE PIÈCE

par DAN SONTUP

J'OBSERVAI le gros type au moment où il abandonna lourdement son tabouret de bar pour zigzaguer vers la petite scène au fond de la salle, où, sous le projecteur, Anne détaillait sa chanson.

Il parvint, péniblement, à passer entre les tables encombrées, atteignit le rebord de la plate-forme à laquelle il s'accrocha d'une main, pendant que, de l'autre, il tirailla le bas de la robe de l'artiste.

— Ohé, bébé ! beugla-t-il d'une voix qui couvrit la musique et le chant.

Les consommateurs qui, jusqu'alors, s'occupaient surtout à regarder ailleurs, se retournèrent pour voir ce qui se passait. Le gros ricanait lourdement :

— Vas-y, bébé... Pousse ta romance... Chante gentiment, pour le Monsieur.

Anne ne manqua, ni une mesure, ni une syllabe, tout en reculant hors de portée, et ses yeux me cherchèrent, en hâte, dans la foule. Mais j'étais déjà là.

Dès que le bonhomme s'était mis en marche, j'avais quitté mon poste d'observation près de la porte. Je surgis, le pris par un bras et le fis pivoter sur lui-même, gentiment.

Il fallait prendre des gants, ce type avait dépensé de l'argent au bar, un client c'est un client. Et s'il habitait l'hôtel, comme c'était probable, une sollicitude toute spéciale était de rigueur.

— Il faudrait retourner à votre place, monsieur, lui murmurai-je à l'oreille.

Il me regarda de ses yeux porcins enfouis dans la graisse.

— Qui êtes-vous ? bredouilla-t-il.

— Je suis chargé de maintenir l'ordre, ici, lui dis-je d'un ton toujours courtois, mais ferme, avec l'espoir de l'impressionner utilement.

Il eut un petit rire niais, oscilla sous ma prise.

— Ah ? Heuh ?... Détective privé, peut-être ? Ou un dur chargé de balancer les récalcitrants ?

— Les deux à la fois, précisai-je, et je vous serai obligé, monsieur, de bien vouloir retourner à votre place.

Il prit son temps pour me dévisager, pour me regarder de haut en bas et de bas en haut, pour évaluer ma largeur d'épaules, puis tourna la tête vers ma main, toujours à son bras.

De nouveau, le petit rire bête, puis :

— Mais bien sûr... Bien sûr... Je ne voudrais pas être cause d'un scandale.

Je le libérai, et le suivis jusqu'à ce qu'il eût accompli la laborieuse ascension de son tabouret. J'échangeai un regard avec Joe, le barman, qui me fit un petit signe presque imperceptible. Cela signifiait que le poivrot aurait un petit bout de temps à attendre avant de se faire servir une nouvelle consommation.

Je repris mon poste, Anne, là-bas avait achevé son tour de chant, elle me fit un clin d'œil, je lui souris en retour. Betty, la petite du vestiaire se rapprocha, et, les bras croisés sur sa poitrine plate, me demanda, à mi-voix :

— Des ennuis, Mike ?

— Penses-tu... Il est inoffensif.

Elle regarda le dos énorme et le postérieur qui débordait des deux côtés du tabouret, elle soupira :

— Y a jamais de beaux gosses qui me font de l'œil... Je n'ai droit qu'à des types de ce genre-là.

— Allons, pas de cafard, Betty... T'as toute la vie devant toi.

Elle rit, m'envoya un coup de coude dans les côtes et réintégra son cagibi, juste de l'autre côté de la porte, dans le hall d'entrée.

J'abandonnai bientôt l'incident, regardai la salle, les gens. Tout était plein, et on entendait, à présent que l'orchestre se reposait, le bourdonnement des conversations.

Je sentis une traction brusque sur ma manche, c'était Joe qui avait abandonné son comptoir.

— Faudrait grouiller, Mike. Le gros type vient de s'engouffrer derrière Anne, dans le couloir vers sa loge.

Je traversai d'un pas rapide et discret toute la longueur de la salle, il ne fallait pas attirer la curiosité, je poussai la petite porte étroite et, dans le corridor, partis à toute allure vers l'extrémité.

J'entrai sans frapper, le pachyderme essayait d'étreindre Anne dans ses bras courts. Elle appuyait les mains de toutes ses forces contre le poitrail adipeux, sans parvenir à le repousser, c'était trop lourd.

Je montrai beaucoup moins d'aménité, cette fois.

Je l'agrippai aux épaules, l'attirai brutalement, l'envoyai valser à travers la petite pièce. Il s'en fut donner dans le mur avec une secousse qui dut faire vaciller la moitié de l'immeuble.

Il resta là, avec un air totalement stupéfait. Je me retournai vers Anne :

— Tout va bien ? demandai-je.

Ses yeux bleus étaient plus grands que d'habitude, et il me semblait y déceler de la peur. Elle haussa les épaules, et d'une voix mal assurée, confirma :

— Oui, oui... Il ne m'a rien fait.

J'accrochai le plastron souple de la chemise du poivrot, et préparai l'autre poing, lorsqu'une voix éclata derrière moi :

— Arrête, Mike... Un instant...

C'était Tom Mansfield, le directeur de l'hôtel. Il nous regarda, tour à tour, puis :

— Monsieur est un client... Il ne faut pas l'oublier.

J'abandonnai ma prise, l'homme s'affala contre le mur.

— Que faut-il en faire, môssieu Mansfield ? demandai-je de ma voix la plus cérémonieuse.

Le directeur ajusta sa cravate, se passa la main sur les cheveux soigneusement pommadés.

— Heu... Hem... Si ce gentleman a transgressé le règlement, et ne peut plus être servi au bar, il faudrait le reconduire à sa chambre.

Mansfield sortit sans plus daigner regarder personne. Je m'adressai au client :

— Vous avez tout réglé, au bar ?

Il se redressa d'un air de dignité offensée, puis après une bonne demi-minute, se remit à sourire et même à rire, toujours niaisement :

— Hi ! Hi !... Bien sûr... Tout payé.

Il s'adressa à Anne :

— Toutes mes excuses, bébé... J'ai un peu déraillé, pas vrai ? Mais je me ferai pardonner, vous verrez. Ce soir, je vais réussir une bonne affaire, et quand j'aurai touché, hé ! hé !... je claque tout l'argent avec vous. D'accord ?

Anne ne répondit pas, elle regardait obstinément le sol et, ce qui m'étonna beaucoup, avait subitement rougi. Le gros agita la main, en sortant :

— A bientôt, bébé !

Je dus l'aider à passer la porte, il semblait absolument tenir à emporter une partie du chambranle. Je le conduisis dans le couloir, lui fis traverser la salle. Mansfield était là, près d'une table, et s'inclina légèrement :

— Bonne nuit, monsieur...

— Bonne nuit, mon pote...

Mansfield lui décocha un sourire vraiment charmant et m'adressa un regard lourd de reproches. Que ne ferait-on pas pour un client !

Il fallait passer par le hall pour gagner l'hôtel proprement dit. L'homme se planta sur ses talons, comme un mulet sur ses quatre fers.

— Minute... Et mon chapeau ?

Il s'approcha du vestiaire, tendant un numéro à Betty, il tira de sa poche une liasse de banknotes retenues par un élastique. Il prit un billet d'un dollar, le déposa sur le comptoir.

— Pour toi, mignonne... Il est gentil, le monsieur, hein !

Betty mâchait vigoureusement de la gomme, elle regarda le « monsieur » avec dédain, laissa tomber :

— Vous avez trop bu...

— Oui, mais en attendant tu ramasses le biffeton.

Il reprit sa route, en riant lourdement, je le soutenais sous le bras, le menant vers l'un des ascenseurs. Une fois dans la cabine, je parvins à obtenir du poivrot qu'il me montrât sa clef. Ce fut une recherche laborieuse dans toutes les poches.

Je vérifiai l'étiquette, marmonnai au garçon :

— Quinzième, Arnie...

— Oui, monsieur...

Le gros type ne cessa de fredonner durant toute la montée, je me rendais compte qu'il allait bientôt s'éteindre, et j'espérais qu'il attendrait, au moins, de se trouver chez lui, je ne m'en ressentais pas du tout pour transporter ce mastodonte sur les épaules.

Le garçon d'ascenseur ouvrit la porte métallique :

— Coup de main, monsieur Mike ?

— Non, merci. Ça ira.

Je pris le chapeau du gars, je l'enfonçai sur son crâne et poussai sur le palier le client de plus en plus gai. On atteignit sa chambre par petites étapes, je le poussai à l'intérieur, allumai et j'étais juste en train de refermer la porte quand je l'entendis s'exclamer d'un ton furibond :

— Non, mais alors, c'est du culot !

Je me retournai, il était assis sur le lit, le chapeau à terre, il tenait quelques billets de banque en main, et les regardait de l'air d'un ruminant qui contemple un train.

— Du culot ? répétai-je, agressif.

— Oui... Pas toi bien sûr, vieille branche... Regarde-moi plutôt ça... fit-il en me tendant les banknotes.

C'étaient des billets flambants neufs, de dix dollars chacun, et je notai, machinalement, la façon dont ils étaient pliés, dans le sens de la longueur, en deux parties égales avec grand soin, l'un dans l'autre.

Il y en avait quatre, je les rendis, et le gros type les regarda encore, du même air abruti.

— Ha ! grommela-t-il, *ils* n'en ont pas voulu de mon pèze, c'te fois-ci... Je m'demande bien pourquoi... *Ils* m'ont joué un tour de cochon... La dernière fois que je leur ai allongé cinquante dollars, je les ai bel et bien paumés... Aujourd'hui, que le tuyau était sûr, *ils* me les rendent et... pardon... *ils* ne m'aboulent que quat' biffetons... Ça, alors !

Il se leva, envoya bouler son chapeau d'un coup de pied, et continua, avec son indignation de poivrot :

— J'permets à personne, t'entends, de faire ça à Ed Porter ! Qu'est-ce qu'y se figurent, ces caves-là ? Qu'y-z-ont affaire à un ballot de la dernière couvée ? Non, mais !

Il s'approcha d'une commode, lissa les billets, les plaça sous un petit vase, tout en marmottant des mots confus. Je m'attendais à le voir s'écrouler pour ronfler sur le tapis. Ce ne serait plus long, à le voir vaciller de plus en plus sur des jambes molles.

— Oui... m'ont fauché un biffeton..., reprit-il avec fureur. T'entends ? Fripouille et compagnie... Il les reprit, les chiffonna, les fourra en poche et tenta de se diriger vers la porte.

Je me mis en travers, je ne tenais pas à le voir ressortir dans l'état où il était. Un sourire, un rictus plutôt, de suspicion, se dessina sur sa face bouffie.

— Hé ! C'est p't'être pas *eux*, après tout, hein ! Ce serait-y pas toi, par hasard ? Ce serait pas la première fois qu'on profite d'un gars qu'a bien siroté... Tu vas me rendre mon pèze, mon vieux... Aboule, que je te dis... C'est pas parce que t'es costaud, dis, que j'aurais peur de toi !... Aboule ou je te rentre dedans... hic !...

Il tenta de se mettre en garde, comme un boxeur, faillit culbuter, se rattrapa, et voulut m'asséner un coup de poing. On ne pouvait mieux demander une correction.

Je bloquai avec l'avant-bras, et lui expédiai une bonne droite à la pointe du menton. Je n'attendis pas son effondrement, je le rattrapai sous les bras, le traînai jusqu'au lit sur lequel je le bousculai.

En moins d'une minute, il roupilla ferme.

Je n'avais fait qu'un pas vers la porte lorsque j'aperçus à terre, un bout de papier blanc plié de la même façon, en longueur, et je n'eus pas de mal à comprendre ce qui me paraissait assez obscur, l'instant précédent.

C'était un ticket délivré par un bookmaker, pour un pari de cinquante dollars sur un cheval qui courait demain après-midi. Je restai là, à méditer, ma pensée revint un instant vers Anne à qui le type avait promis de faire profiter du gain, puis j'éteignis, je descendis.

Je demandai, en bas, à l'employé à la réception :

— Qui est-ce ce type Porter, chambre 12, au quinzième ?

Il consulta quelques cartes dans le casier, derrière lui.

— Un négociant, je crois... Il est là depuis huit jours... Venu de province pour quelque assemblée syndicale.

— Merci... Ça me suffit.

Dans le cagibi du vestiaire, Betty mâchonnait toujours sa gomme, elle m'interpella au passage.

— Le gros n'a pas fait de raffût ?

— Non... Roupille... L'ai aidé un petit peu.

Elle m'abandonna pour recevoir quelques pardessus de gens qui venaient d'entrer.

Dans la salle, l'orchestre n'avait pas encore repris, et Anne se trouvait donc dans sa loge. Je décidai d'aller la voir. Je frappai, cette fois, mais ne recevant pas de réponse, j'ouvris, et faillit buter sur elle.

Anne gisait sur le parquet, juste derrière le battant, elle était sur le dos, le regard vitreux, et il y avait une vilaine tache écarlate sur sa robe, à hauteur de poitrine.

Je me laissai tomber à genoux, son poignet était chaud encore, mais le pouls ne battait plus. Je me redressai, j'avais le souffle court, comme si je venais de courir un cent mètres: Après l'avoir contemplée, je refermai doucement la porte sur moi et galopai à la recherche de Mansfield.

Il conversait avec Betty, je m'efforçai de ne rien faire qui attirât l'attention des clients.

— Mansfield... Venez... Vite, un docteur pour Anne... Dites-lui que c'est extrêmement urgent...

J'avais parlé aussi discrètement que possible.

— Betty... Tu téléphoneras... Mr. Mansfield m'accompagne.

A partir de ce moment, les choses se précipitèrent. Mansfield vit le cadavre, il devint verdâtre. Des gens, tous des employés de l'hôtel, s'agglomérèrent devant la porte, se bousculant pour entrer, tous à la fois.

Je les flanquai dehors, m'enfermai avec Mansfield, et Anne. Il était affolé, je sentais qu'il n'avait qu'une idée, déguerpir, mais je me tenais le dos contre la porte, et nous n'échangeâmes pas une seule parole jusqu'à l'arrivée du médecin.

L'examen ne fut pas long. Quand l'homme de science se redressa et rangea son stéthoscope, ce qu'il articula ne fut pas long, non plus.

— Elle est morte. Frappée d'un coup de couteau. Il faut prévenir la police.

— J'y vais, haleta Mansfield, qui se jeta dehors comme s'il avait le diable à ses trousses.

Le docteur me regarda, hochant la tête :

— Vous ne pouvez m'être utile en rien... Pourquoi restez-vous ici ?

J'approuvai d'un mouvement mécanique de la tête, je sortis, me frayant un chemin parmi la foule qui encombrait le corridor, je grondai, les dents serrées :

— Ne restez pas là, nom de Dieu !... Filez !... Retournez à votre besogne...

Ils obéirent en rechignant, comme si je les privais d'un plaisir en les empêchant de s'agglutiner dans un couloir étroit et sans air devant une porte qui cachait une femme morte.

Betty claquait des dents, elle était décomposée, elle pouvait à peine parler :

— Elle... elle est m...morte ?...

Je fis oui, de la tête, et Betty fit demi-tour, les jambes tremblantes. Je la suivis, machinalement, et tout d'un coup, me souvins d'un gros poussah qui cuvait son whisky sur un lit, au quinzième étage.

Il pourrait, sans aucun doute, me fournir des réponses à des tas de choses. J'articulai son nom tout haut : «Porter ! » et fis claquer mes doigts, je bousculai Betty ainsi que deux garçons de salle et faillis assommer Joe en me précipitant vers les ascenseurs.

— Quinzième, hurlai-je à Arnie, et grouille !

La cabine monta en flèche, et moi, je tournais et retournais dans ma tête, tout ce qu'avait dégoisé le gros Porter et tout ce que cela signifiait.

Je me servis de mon passe-partout pour entrer, tournai le commutateur. Porter était toujours sur le lit, mais s'était retourné le nez contre le mur.

— Hop !... Réveille-toi, il est temps...

Il ne bougea pas. Je me penchai, le retournai sur le dos, lui administrai deux gifles magistrales.

Il gémit, et me souffla une haleine saturée d'alcool, en plein visage. Je l'agrippai par les revers du veston pour l'amener à moi, pour l'asseoir.

J'entendis un bruit léger derrière moi, je lâchai tout, mais avant d'avoir eu le temps de me retourner — tout cela se passa très vite — j'eus l'impression que quelque chose venait d'éclater dans ma nuque, et m'affalai par-dessus le gros pochard.

Je n'avais pas encore perdu connaissance, mais ça dansait déjà devant mes yeux. Je m'appuyai sur les mains, dans un suprême effort, et tout ce qui surnageait de mes pensées était que j'avais été frappé avec un objet très froid et très dur.

Je reçus un second coup, et cette fois, finies les pensées...

Lorsque je fus, enfin, capable de rouvrir les yeux, je ne me trouvais plus sur le lit, mais sur le parquet. J'étais couché sur le côté, on m'avait jeté une couverture sur le corps.

Je voulus bouger. Aussitôt, j'éprouvai une telle douleur fulgurante dans la nuque que j'en fus aveuglé pour un moment. Je gardai les paupières étroitement closes, je poussai une clameur de souffrance, j'essayai de rouvrir les yeux, mais en prenant garde, cette fois, de ne pas bouger la tête.

Je vis trois paires de jambes, je m'efforçai de regarder plus haut et finis par identifier les possesseurs de ces jambes.

Il y avait là le docteur, un policeman en uniforme, et le troisième était vêtu de marron, il possédait les sourcils les plus épais et les plus noirs que j'eusse jamais vus.

Le docteur s'était agenouillé, en constatant mon retour à mes sens.

— Doucement... Doucement... Vous avez reçu un coup très violent, murmura-t-il. Ne vous fatiguez pas.

Il passa un bras autour de mes épaules.

— Essayez de vous asseoir...

Je le fis avec une extrême lenteur, le moindre mouvement me causait des explosions dans la tête, il me semblait qu'on l'arrachait des épaules. Je soufflais péniblement à la fin de l'effort.

Je tournai la tête comme sur un pivot, graduellement, je regardai le flic, puis le type en marron, et finalement, mes yeux s'arrêtèrent sur le lit.

L'angle de vue, pris du sol, me fit apparaître le gros type comme un monstrueux ballon — et au centre de ce ballon, il y avait un manche de couteau.

On me laissa assimiler la situation pour un long moment, puis le type aux gros sourcils questionna le docteur :

— Croyez-vous qu'il pourra descendre au rez-de-chaussée ?

— Je l'espère...

Et, s'adressant à moi :

— Ça va mieux ?

J'allais confirmer d'un mouvement de tête, je me rappelai à temps ce qui s'ensuivrait et me contentai d'un : Oui.

— O. K., conclut l'homme aux sourcils en auvents, et il donna des ordres au flic :

— Grady, tu resteras ici, et descendras avec eux. Je laisse Anderson en faction, à la porte.

Il me lança encore un regard et sortit.

Le docteur fit merveille de sorte que je ne fus pas trop long à me trouver en bas, soutenu par ce dernier, pendant que le flic suivait comme une ombre.

Nous pénétrâmes dans une petite pièce contiguë au bureau de Mansfield. On eût dit que tout le personnel avait été entassé là, assis ou debout.

Betty m'abandonna sa chaise dès mon entrée.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? bégaya-t-elle, mais je ne me sentais pas en humeur de lui répondre.

On m'entoura, le docteur continua de me soigner, je regardais machinalement devant moi, je voyais la face blafarde de Joe, je ne pensais à rien qu'à cet élancement dans la nuque.

Finalement, la pièce se vida, on me laissa seul avec le médecin qui manifestait une louable persévérance. Je ne lui posai pas de questions, il n'aurait d'ailleurs pu me renseigner sur ce qui se passait.

Par ailleurs, je n'aurais rien appris, non plus, de la police officielle, celle-ci n'a pas pour habitude de faire des confidences à un détective d'hôtel.

Je me rendais compte, vaguement, qu'il y avait interrogatoire de chacun des employés appelés, un à un, dans le bureau de Mansfield, et sans doute, viendrait mon tour. Cela prendrait un certain temps avant d'en arriver là, et c'était tant mieux, car le docteur, pendant ce délai, améliorait mon état, la douleur devenait de plus en plus supportable.

Quand je passai à côté, je trouvai l'homme aux gros sourcils installé dans le fauteuil directorial comme s'il n'avait jamais fait que cela dans la vie.

Il me désigna un siège.

— Je suis le lieutenant Dickson, de la brigade criminelle, dit-il, vous allez m'expliquer tout ce que vous savez de toute l'histoire.

Je regardai autour de moi. Je vis un policeman près de la porte refermée, il croisait les bras sur la poitrine d'un air très décidé.

Sur le côté de la table-bureau, un civil attendait avec un bloc-notes et un stylo. Derrière le lieutenant, accrochés à des patères, deux pardessus trempés laissaient tomber des gouttes sur le sol.

Ces pardessus m'agaçaient sans que je pusse dire pourquoi. En tous cas, ils me renseignaient sur l'atmosphère, au dehors, et j'en conclus que la petite pluie froide du commencement de la soirée, n'avait toujours pas cessé de tomber.

Quand j'eus terminé mon petit inventaire des lieux, j'émis un lourd soupir et me mis à parler. Personne ne m'interrompit un seul instant, l'homme au bloc-notes et au stylo, la tête penchée, jetait de petits signes rapides sur le papier.

Je donnai tous les détails possibles, en commençant par l'incident provoqué par Porter, dès le début, lorsqu'il était allé tirer le bas de la jupe de la chanteuse, et en terminant par mon réveil pénible sur le parquet de la chambre du gros type qui, à ce moment-là, avait un couteau planté dans la panse.

En terminant, je pêchai dans ma poche, le ticket ramassé là-haut, je le tendis au lieutenant. Il l'examina, prit un petit calepin à couverture de cuir qui se trouvait devant lui, l'ouvrit, me le montra.

— Connaissez-vous ça ?

Je me penchai, je vis quantité de noms, de dates et de chiffres auxquels je ne comprenais rien, et je le dis. Le lieutenant fronça ses sourcils-moustaches :

— Ce n'est pas cela que je vous demande, je veux savoir si oui ou non, vous connaissez l'écriture.

— Ah oui... il me semble bien que c'est celle d'Anne.

Le lieutenant eut un sourire aigu et tapota le bureau avec la tranche de la reliure.

— Ces inscriptions, consentit à me dire le policier, représentent des listes de paris sur des chevaux. Les noms des parieurs sont donnés en un langage convenu. Vous ignoriez que la chanteuse avait des activités de bookmaker ?

— Je ne m'en serais jamais douté, d'autant plus que je croyais que votre police avait liquidé ce genre d'organisations clandestines.

— Oui, mais ceci nous prouve que nous en avions manqué une, marmonna le lieutenant, d'un ton sec.

— Il est possible qu'elle ait travaillé de façon strictement isolée, murmurai-je.

J'étais peiné d'en arriver là — une telle accusation contre la pauvre fille — mais cela me semblait par trop transparent, et je ne pouvais l'éviter.

— Donc, strictement toute seule ? demanda Dickson, d'un drôle de petit air.

— Non. C'eût été impossible, évidemment. Je pense qu'elle devait avoir un complice, plusieurs, peut-être.

— Sur quoi vous basez-vous ?

— Sur les bavardages de Porter, il avait dit « *ils* » et « *eux* » en parlant de gens qui lui avaient rendu son argent.

Le lieutenant fit un mouvement de tête approbateur.

— Exact, dit-il. La chanteuse n'était pas toute seule.

Il se pencha un peu et les sourcils bougèrent, les yeux devinrent très froids :

— En résumé, vous, un détective d'hôtel spécialement chargé de la surveillance ici, vous admettez que toutes ces choses se sont passées à votre nez et à votre barbe, sans que vous y ayez vu quelque chose ?

— En effet, je n'ai absolument rien vu, rien soupçonné.

— Et vous dites ça comme si ce n'était pas extraordinaire ! Comme si un tel trafic soit possible, durant si longtemps, dans un hôtel !

— Mais bien sûr, lieutenant.

— Allez-y. Expliquez. Je vous écoute.

Je m'éclaircis la gorge et fis mon exposé.

— La chose est possible aux conditions suivantes : 1° Pas de conversations téléphoniques. 2° Un système de ramassage de l'argent et des tickets, puis de distribution des gains, organisé de façon discrète et effective, et fonctionnant durant la soirée, à n'importe quel moment.

Dickson ne me lâchait pas du regard.

— Et c'est Anne qui dirigeait les opérations ?

— Cela m'en a tout l'air, dis-je. Même en admettant qu'elle n'ait eu qu'un acolyte c'était suffisant, ce dernier ramassait les paris et payait les gagnants. De son côté, Anne tenait la comptabilité.

Le lieutenant secoua la tête, fronça de nouveau les sourcils.

— Ça ne colle pas, grommela-t-il.

— Il me semble que... ?

— Ça ne colle pas avec sa réputation. J'ai d'excellents renseignements sur elle. Sérieuse, travailleuse, bonne fille... Pourquoi se serait-elle laissée aller à des combines louches ?

— Parce que ces combines rapportent beaucoup d'argent, parbleu. Anne était comme beaucoup, il lui fallait de l'argent. Ce qu'elle gagnait comme artiste ne lui suffisait pas. Moi aussi je la croyais sérieuse... Et voyez...

Dickson semblait perdu dans une rêverie, mais soudain, il me décocha, comme un dard :

— Et pourquoi l'a-t-on tuée ?

— C'est vous, un homme de police, qui me posez une telle question ? Vous ne l'avez pas compris ?

Dickson devint écarlate, son regard flamboya.

— Ne jouez pas au petit malin avec moi !... Vous savez très bien pourquoi je vous pose ces questions...

Bien sûr, je le savais, je le voyais venir tout du long, il cherchait à me tirer les vers du nez dans l'espoir de découvrir une erreur, ou de provoquer une imprudence. Je murmurai :

— Je ne sais pas de façon absolument certaine pourquoi elle a été assassinée, mais je peux exposer une théorie.

— Exposez, grommela-t-il.

— Anne n'ignorait pas que je venais de découvrir le pot-aux-roses, j'avais entendu des réflexions par trop significatives du gros Porter, au moment où j'atteignais la loge. Ce dernier me croyait dans le coup, d'ailleurs, et avait continué en ma présence.

— Oui. Et alors ?

— Alors, elle comprenait fort bien que dès que j'aurais fourré le client dans sa chambre, je redescendrais en vitesse pour lui en toucher deux mots. Il est probable qu'elle en a discuté avec son complice pendant que je me trouvais là-haut.

— D'après vous, ce complice se trouve dans l'hôtel ?

— Mais cela ne fait pas un pli, voyons ! J'imagine qu'Anne, dans son affolement, a dû déclarer qu'elle m'avouerait tout. Il y aura eu querelle, que sais-je... En tous cas, on l'a assassinée parce que seuls, les morts ne parlent pas.

— Et l'exécution de Porter ?

— Pour le même motif, bien sûr.

— Ça ne colle pas, grogna le lieutenant dont c'était, sans doute, l'expression favorite.

— Mais si... Parce que lui aussi connaissait le complice, celui qui recevait l'argent des paris et qui payait les gagnants, comprenez-vous, lieutenant ?

— Bon. Ça me suffit, pour le moment.

Dickson fit un signe au policeman qui s'approcha, il lui chuchota quelque chose à l'oreille, l'autre sortit en refermant soigneusement la porte.

Nous attendîmes dans un silence total, en nous regardant dans les yeux jusqu'au retour du flic en compagnie de Betty, Joe et Mansfield.

Dickson leur indiqua des chaises, puis nous dévisagea tour à tour, comme le ferait un loup avec autant de moutons. Il se décida à parler, sec :

— Il n'y a que vous quatre qui ayez pu tuer la chanteuse et Porter. Mais — et il pointa l'index vers moi — c'est *vous* qui êtes le mieux placé.

J'eus un haut-le-corps, me raidis sur ma chaise.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Il me fallut tout mon contrôle pour ne pas l'engu..ler. Il resta très froid.

— Je dis ceci. Les trois autres admettent qu'ils se sont rendus chez Anne, après votre départ avec Porter. Ils expliquent que c'était pour s'assurer qu'il ne lui était rien arrivé de fâcheux. Tous trois affirment qu'elle était en parfaite santé quand ils l'ont quittée. Bien sûr,

ils n'y étaient pas allés ensemble. Ils ont juré qu'Anne était seule, et qu'il n'y avait absolument personne dans le couloir ou aux alentours.

Dickson fit une petite pause, et reprit :

— Je n'ai pas les moyens de vérifier qui, des trois, s'est trouvé là-bas en dernier, mais une chose est certaine, la mort n'a été signalée qu'après *votre* propre passage.

Le filet que je sentais depuis le début commençait à se resserrer et mon cerveau travailla fiévreusement pour résoudre le dangereux problème.

— Il y a également ceci, continua le lieutenant. La mort de Porter n'a été découverte que lorsqu'on vous a trouvés tous deux dans la même chambre — et il était en vie, bien que confortablement saoûl quand on l'a vu pour la dernière fois en votre compagnie.

— Et, répliquai-je, vous trouvez plausible que je l'aie poignardé, puis que je me sois administré un bon coup de matraque moi-même pour maquiller le crime ?

Le lieutenant sourit froidement.

— Ce n'est *pas* totalement impossible, et c'est ainsi que l'on se fabrique un excellent alibi.

Il se gratta l'un des sourcils avant de décocher le coup suivant qui devait être l'estocade finale, selon lui.

— Du reste, j'ai vérifié la possibilité et je sais, d'après les déclarations du garçon d'ascenseur que personne, absolument personne, n'est monté au quinzième étage après vous.

Mais j'étais déjà prêt à contre-attaquer.

— Premièrement, dis-je, il y a l'escalier. Mais laissons cela, l'escalier est trop lent, et il fallait agir vite. Il y a mieux, et c'est le monte-charge, de l'autre côté. Bagatelle que me rattraper par là, de s'embusquer, guetter, me suivre dans la chambre, m'assommer et finalement, poignarder Porter. En bas, c'était le tohu-bohu depuis la découverte du cadavre d'Anne, et il était facile à l'assassin de disparaître pour quelques instants sans que l'absence fût remarquée.

Je marquai un temps, et articulai avec force :

— Porter vivait quand je suis entré chez lui, il vivait encore lorsque j'ai été matraqué.

Je vis que j'avais marqué un point, le visage du lieutenant devenait soucieux, perdait de son assurance. Je poursuivis, aussitôt, exploitant mon avantage :

— Et les empreintes digitales ?... Sur le bouton de porte ? Sur le manche du couteau ?

Il reprit du poil de la bête, sourit, haussa les épaules :

— Zéro... Tout avait été essuyé avec soin. Allons, mon vieux, vous restez toujours mon numéro *Un*.

Je restai coi, je ne trouvais plus d'arguments, j'évitai son regard, détournai les yeux vers les pardessus mouillés — et, d'un seul coup me revint toute ma confiance, d'un seul coup, la solution de l'énigme se présenta clairement à mes yeux. Tout s'était brusquement imbriqué en place comme les dernières pièces d'un puzzle.

— Donc, murmurai-je, vous croyez que je les ai tués, tous les deux, lieutenant ?

Il fit un mouvement de tête affirmatif.

— Et que je me suis cogné moi-même sur la nuque ?

Même geste d'assentiment.

— Je crois, repris-je que le docteur ne me contredira pas si je dis que le coup a été extrêmement violent.

— Entendu, grommela Dickson, mais...

— Permettez. Si je me suis assommé moi-même, où est l'arme utilisée ? L'avez-vous trouvée dans la pièce ? Non, n'est-ce pas, car vous me l'auriez fourrée sous le nez, depuis longtemps, pour me montrer le sang, et même des bouts de cheveux, sans oublier mes empreintes digitales, car, il est évident que je n'aurais pu les effacer une fois sans connaissance...

Le lieutenant resta une bonne minute sans rien dire, puis il soupira, secoua la tête :

— Entendu. Vous êtes hors de cause. Je vous avais entrepris parce que je ne croyais pas au motif que vous aviez exposé... J'imaginais une dispute d'amoureux, au sujet de Porter, ce qui expliquait les deux cadavres... Crime passionnel... Mais il ne reste plus que votre propre théorie.

Il se tourna vers les autres, et d'une voix dure :

— Ce qui veut dire que l'assassin est l'un d'entre vous.

— Exact, lieutenant, soulignai-je. Je puis même vous dire *qui* a tué.

Les trois faces étaient hagardes. Celle du lieutenant montra de la stupéfaction. Quant au sténographe, il en avait laissé tomber son stylo.

J'allongeai les jambes, c'était ma revanche, et je m'apprêtai à la savourer, goutte à goutte.

— L'assassin, commençai-je, est évidemment le complice d'Anne pour les paris clandestins. Il suffira donc de découvrir qui a reçu l'argent, et qui l'a rendu.

— Bien entendu, approuva le lieutenant.

— Il est assez difficile de remettre de l'argent de façon fréquente, sans qu'un jour ou l'autre, il n'y ait un témoin fortuit, mais Anne avait trouvé un excellent système dont je vous parlerai dans un instant.

» Les paris étaient pris le soir, pour les courses du lendemain, et les gagnants étaient donc payés ce lendemain soir. Je ne crois pas que l'opération fût bien longue, on évitait, assurément, toute conversation qui serait plus ou moins oiseuse, car le bavardage est aussi imprudent que le reste. Tout se passait en silence et prestement.

— Et alors, ce système ? s'exclama le lieutenant avec impatience.

— Très simple. Je ne m'étendrai pas sur la façon dont les parieurs étaient prévenus, tout ce qui importe ici, est ce qui se passait à l'hôtel même, c'est-à-dire, les voyages camouflés des montants des paris.

Je me tus un instant, regardai le trio parmi lequel se trouvait l'assassin, et je repris :

— En premier lieu, Porter avait distinctement déclaré qu'on lui avait soustrait un billet de dix dollars, ce qui permet de penser que ce billet se trouve, actuellement, dans la poche du criminel. Il est tout neuf, il fait certainement partie d'une série à laquelle appartiennent également les quatre autres. Mais, en supposant même, que je me trompe, on le reconnaîtra au fait qu'il porte une pliure très marquée *dans le sens de la longueur*... Cette pliure est du plus haut intérêt, lieutenant.

Le lieutenant rugit en se tournant vers les trois suspects :

— Lequel de vous va-t-il me passer le billet avant que je fasse commencer la fouille ?

Ils eurent le même regard stupide. Je repris, en gloussant intérieurement :

— J'ai dit « on peut penser » mais moi, je suis sûr qu'il est ailleurs. Ce serait trop bête de risquer de se faire pincer pour dix dollars. L'affaire est caractéristique, lieutenant. Savez-vous que ce n'est qu'une fois dans sa chambre, que Porter s'est aperçu qu'on lui avait rendu le montant de son pari ?

— On le lui avait fourré dans la poche ?

— Mais non. Le geste eût trop été visible à la ronde.

Dickson me dévisagea et souffla comme un bœuf.

— Alors... Si vous vous décidiez à éclairer votre lanterne ? Nous perdons notre temps, en ce moment.

— Je ne trouve pas, je m'efforce de vous faire comprendre toutes les finesses de la combinaison. Je vais vous dire, à présent, où se trouvait caché l'argent.

Je pris un temps et détachai les mots :

— Dans le dernier objet qu'il a pris avant de quitter la salle — autrement dit *dans son chapeau*.

Le lieutenant beugla :

— Cinglé, non ?... En fait de chapeau, vous travaillez de la touffe, hein !

— Pas le moins du monde. Regardez ces pardessus...

— Une histoire de pardessus, à présent ?

Je continuai sans m'émouvoir, je savais où j'allais.

— Quel besoin Porter avait-il de prendre son chapeau au vestiaire, alors qu'il ne comptait sûrement pas sortir par ce temps pluvieux, puisqu'il ne portait ni pardessus, ni imperméable ? Réfléchissez... Il sort de sa chambre, descend dans la salle, remet son chapeau au vestiaire — et le reprend avant de remonter... Cela ne vous dit rien, lieutenant ?

J'évitais de regarder Betty, mais je l'entendais respirer avec difficulté, et je savais que les autres avaient les yeux fixés sur elle.

— Ce chapeau, repris-je, lui était indispensable comme véhicule pour transporter l'argent des paris. Les billets, pliés en long, et soigneusement aplatis l'un contre l'autre, se trouvaient sous le cuir, à l'intérieur...

» Betty n'avait plus qu'à prendre l'argent et le remettre à sa patronne, Anne, un peu plus tard.

— Mais, voyons... commença Dickson.

— Le motif pour lequel on a rendu l'argent est, je crois, des plus simples. Anne avait pris le maximum de paris sur le cheval choisi par Porter, et ne pouvait plus en accepter. Une fois dans sa chambre, Porter s'est aperçu que ses banknotes étaient toujours là... Il les a prises, mais un poivrot n'est pas sûr de ses gestes, et il n'en a découvert que quatre... Il ne s'était même pas aperçu, du reste, que le ticket de pari était tombé à terre...

Le lieutenant fit un signe au flic, ce dernier quitta la pièce. Je dévisageai Betty et compris, d'après son expression, que le policeman reviendrait avec un chapeau quelque peu cabossé dans le cuir duquel il y aurait encore un beau billet neuf de dix dollars.

★★★

Une auto-radio de la P.J. en patrouille dans Paris, Remarquez l'antenne.

STOP POLICE !

Les autos-radios et le centre radiophonique de la P. J.

DANS le film *Brelan d'as*, on voit des automobiles de la police parisienne poursuivre une camionnette, conduite par un bandit, qui emmène un témoin de son crime dans l'intention de le tuer. Durant la poursuite, les voitures occupées par des inspecteurs de la Police Judiciaire sont en liaison radiophonique entre elles et avec un poste récepteur et émetteur central situé dans les locaux de la Préfecture de Police.

Cette scène n'a rien que de très normal. L'état-major de la Police Judiciaire est en liaison radiophonique constante avec douze automobiles, le jour, et seize, la nuit. Celles-ci demeurent à des postes fixes ou patrouillent dans Paris et sa banlieue.

Le rôle des voitures de la police est plus réduit le jour que la nuit : vu les encombrements des rues, elles ne peuvent, durant le jour, se déplacer qu'à une vitesse réduite ; en outre, c'est plutôt la nuit que les malfaiteurs agissent.

Chaque automobile de la Police Judiciaire comprend un équipage de deux ou trois inspecteurs, plus un chauffeur. Elle porte l'indicatif

radiophonique *T.V.* plus un nombre, dont la série commence à 40. Exemples : *T. V.* 43, *T. V.* 55, etc...

A l'arrière du véhicule se trouve une puissante batterie d'accumulateurs qui alimente le poste radiophonique. L'inspecteur en liaison avec le poste central de la P. J. est assis à la droite du chauffeur. Il dispose d'un « micro » mobile relié à un fil, semblable au « combiné » des abonnés du téléphone. Devant lui est le haut-parleur fixe, qui reproduit les paroles émises par un des opérateurs du poste central. A l'arrière et à l'intérieur de la voiture se trouve un dispositif lumineux mobile : des lettres de verre qui peuvent se dresser et s'appliquer contre la vitre. Elles forment les deux mots : STOP POLICE. L'inspecteur-opérateur peut les dresser et les rendre lumineuses, donc visibles, en tirant sur un anneau. Ce dispositif n'est utilisé que la nuit : quand une automobile de la P. J. se place devant une autre voiture. Il est alors indispensable que les automobilistes qu'on veut interroger sachent à quels hommes ils ont affaire.

Le poste central radiophonique de la Police Judiciaire porte l'indicatif : *T. N. Z.* 2.

Il est tout récent. C'est, en effet, le lundi 10 août 1953, qu'il a été inauguré. Il est établi dans une petite salle aux murs, au plafond et au plancher revêtus de matières isolantes, — du plâtre et de la fibre de verre, — ayant pour double but d'étouffer tout écho et d'empêcher les bruits extérieurs de parvenir dans ce poste.

Au Central de la P. J., un opérateur à son poste, à gauche, le micro et le haut parleur.

Le central radiophonique de la P. J., à gauche, les cabines de verre des opérateurs

Bien entendu, la fenêtre demeure constamment fermée. Un aspirateur d'air pur est placé sous cette baie, tandis que l'air vicié est expulsé régulièrement grâce à un autre dispositif établi vis-à-vis du premier, près du plafond.

Il y a dans cette pièce quatre opérateurs : deux en liaison *radiophonique* avec les voitures de la P. J. et deux autres en liaison *téléphonique* avec les douze brigades de la P. J. (1).

Chaque opérateur est assis dans une cage de verre à double paroi, de façon qu'il ne soit pas géné par les conversations de ses collègues. Le haut-parleur et le microphone de chaque opérateur radiophonique sont placés devant lui, à gauche ; à droite est un jeu de boutons permettant d'appeler telle ou telle voiture.

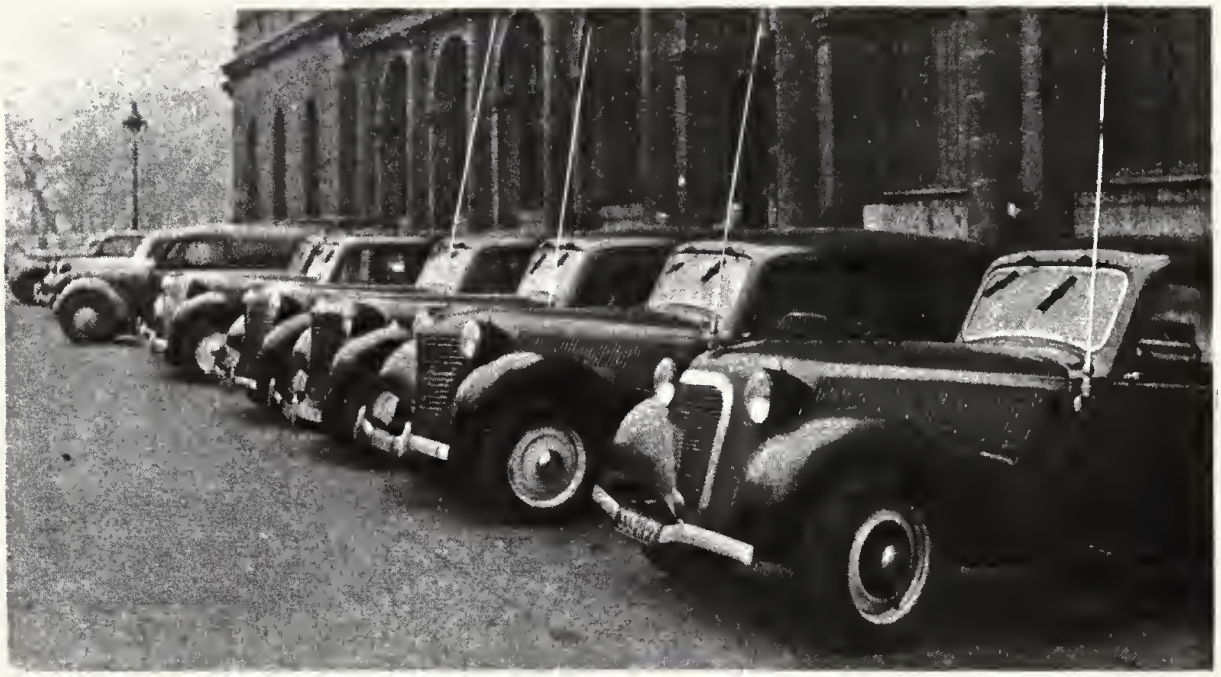
Dans le poste radiophonique de la Police Judiciaire se trouve aussi un télescripteur, comprenant un appareil récepteur et un appareil émetteur : il permet de transmettre instantanément des renseignements écrits aux commissariats.

Précisons que le poste central radiophonique qu'on voit dans le film *Brelan d'as* n'est pas celui de la Police Judiciaire, mais celui de la Police municipale, plus ancien.

Des équipes d'opérateurs se relaient au centre de la P. J., qui fonctionne sans arrêt.

---

(1) La plupart de celles-ci ont pour secteur une partie de Paris et une portion de la banlieue. Seules les brigades 6 et 3 ne comprennent que des quartiers de la capitale.



Devant la porte du 36, Quai des Orfèvres, quelques autos-radios prêtes au départ.

L'émetteur du poste radiophonique de la Police Judiciaire est installé sur la tour Eiffel. Des inspecteurs se trouvant dans une voiture située à cinquante kilomètres de celle-ci peuvent aisément entrer en conversation avec les opérateurs de la P. J. Par contre, d'une voiture à l'autre, une conversation n'est possible qu'à une distance maximum d'une dizaine de kilomètres : l'émetteur des automobiles est, en effet, de faible puissance ; de plus, les maisons, les arbres, les trolleybus... gênent les émissions.

Voici le schéma d'un début de conversation entre le poste central de la Police Judiciaire et une automobile munie d'un appareil récepteur et émetteur :

— T.N.Z.2 à T.V. 41...

« Q.T.H. ? (Où êtes-vous ?)

— T.V. 41 à T.N.Z. 2, Place de l'Étoile, à l'angle de l'avenue de Wagram.

— Q.R.K. ? (Comment recevez-vous ?)

— Quatre.

L'audition est, en effet, indiquée par des chiffres qui vont de un à cinq. Un indique une audition presque inintelligible et cinq, une audition excellente.

Voyons maintenant quelle est l'utilisation pratique des automobiles de la police parisienne munies d'un dispositif radiophonique.

Une nuit, un passant est victime d'une agression et dépouillé de son portefeuille. Dès qu'un gardien de la paix l'apprend, il alerte par téléphone la Police Judiciaire. L'état-major de celle-ci appelle aussitôt la voiture la plus proche du lieu de l'attentat. L'utilisation très rapide d'un renseignement permet souvent l'arrestation du malfaiteur.

Un exemple le prouvera.

Récemment, un matelot américain d'un navire de commerce se rendit à la place Pigalle dans l'intention de bien boire et de passer joyeusement

Dans une auto-radio, l'inspecteur tient le micro, devant lui, à droite, le haut-parleur

sa soirée. A peine entré dans un café, il se mit à ingurgiter de fortes rasades d'alcool et à payer des consommations à plusieurs personnes. Cela attira l'attention de trois aventuriers, qui remarquèrent que ce Yankee avait de gros billets dans son portefeuille.

La suite se devine.

A la sortie du café, deux des malandrins se jetèrent sur l'Américain trop bavard et lui prirent son portefeuille. Mais celui-ci réagit aussitôt. Il empoigna ses voleurs et se mit à crier :

« A moi ! Police ! police !...

Alors surgit le troisième larron.

« La police, c'est moi ! » dit-il.

Naïvement, l'Américain lâcha sur-le-champ les deux hommes qu'il tenait. Ceux-ci s'enfuirent alors avec leur complice.

Mais, bientôt, accourut un véritable policier : un gardien de la paix. Dès que le matelot yankee lui eut conté sa mésaventure, il se rendit devant un poste avertisseur de police. Grâce à cette borne téléphonique, il alerta aussitôt la P. J. Bien vite, une automobile radiophonique se rendit sur les lieux. « Donnez-nous le signalement de vos voleurs ! » jeta l'un des inspecteurs au marin américain.

Complètement dégrisé maintenant, celui-ci fit une réponse précise, indiquant notamment qu'un de ses agresseurs portait une veste de velours.

« Vous allez venir avec nous », conclut l'inspecteur qui menait l'enquête.

En compagnie du Yankee, les policiers venus en voiture se rendirent en hâte dans plusieurs cafés alentour. Bientôt, le marin volé s'écria :

« Là, ce sont eux ! »

Il désignait trois hommes assis paisiblement dans un petit bar. Ils furent aussitôt arrêtés.

Entre le vol et l'arrestation des auteurs de l'agression, il ne s'était écoulé qu'un quart d'heure !

Si un *hold-up* a lieu, la Police Judiciaire met évidemment en branle plusieurs voitures. Pour gagner du temps, cinq dispositifs différents ont été établis à l'avance pour chaque arrondissement.

Si la direction de la P. J. téléphone à trois ou quatre voitures de tel secteur de prendre le dispositif n° 3, cela signifie que telle automobile ira se placer à l'angle de telle rue et de telle avenue, qu'une autre se postera sur une certaine place, etc... Ainsi, en quelques minutes, grâce à la liaison radiophonique, les inspecteurs de la Police Judiciaire sont à pied d'œuvre, prêts à entreprendre la poursuite des gangsters.

Un commissaire de la P. J. nous disait récemment :

« L'exploitation la plus rapide possible d'un renseignement est souvent la condition du succès ».

Reportage de Louis Saurel et Claude Delorme

La malle de la voiture-radio renferme une puissante batterie d'accumulateurs

A la lunette arrière de l'auto-radio apparaît le dispositif lumineux... et péremptoire

ELLE AVAIT DES YEUX MAGNÉTIQUES...

par J. BRENNAN

— Passe-moi le sien aussi, Camille !

La charmante Camille avait une voix à vous chavirer le cœur — une voix aussi à me rompre les reins, si je croyais un seul mot de ce qu'elle disait !

L'INSPECTEUR Martin quitta le petit yacht blanc « La Sirène » appartenant à Lagier. La nuit était belle et tiède, les lumières de Cannes scintillaient à deux pas. Il sauta sur le quai, jeta une adresse au chauffeur qui l'attendait.

Ce n'était pas très loin. Un hôtel, dans la rue d'Antibes. Il n'avait pas grand espoir de trouver Gervot chez lui, mais... On verrait. Il fallait agir vite.

Martin n'avait rien obtenu de précis de Lagier. Ce dernier ne savait rien, n'avait rien vu, n'était pas à bord au moment du crime. Un vieux chauve qui connaissait la chansonnette.

— Gervot m'avait demandé de lui prêter « La Sirène » pour une partie de poker. Ils

étaient trois ou quatre. Que voulez-vous que je vous dise de plus ? Une belle saloperie qu'on m'a servie.

Martin était arrivé trente minutes après l'assassinat de Dureuil, un jeune fêtard, fils d'industriel. C'était Lagier qui avait donné l'alarme. Il venait, paraît-il, de regagner le yacht, de découvrir l'agonisant qui avait bégayé quelques mots mais — bien entendu — aucun renseignement sur l'assassin.

Martin possédait en poche une carte à jouer, un as de cœur, la seule carte trouvée sur les lieux. Également, quelques jetons. On verrait pour les empreintes digitales. Sans doute avec un peu de chance, découvrirait-on celles de Gervot, ce qui confirmerait la déclaration de Lagier.

Drôle de fripouille, Lagier. Déjà pincé, une fois pour contrebande de la drogue, une vieille histoire. Il avait trinqué, il avait probablement remis ça, mais plus adroitement. Rien contre lui, actuellement, et il avait l'air sincèrement embêté, il n'avait rien à gagner dans ce massacre. Au contraire, son intérêt était de rester pénard, à l'abri des complications, ne pas attirer l'attention de la police.

Martin connaissait aussi Gervot, Maurice Gervot. Un joueur professionnel, un gars qui, jusqu'alors avait toujours été assez régulier. Un grand blond, avec un sourire qui n'était pas tortueux, un regard qui ne fuyait pas. Mais, tout de même...

Non, il n'était pas là. C'était mauvais pour lui. On savait qu'une fois, au cours d'un poker, il avait envoyé son poing en pleine figure à Dureuil. Mauvais aussi.

L'inspecteur se fit ouvrir la porte de la chambre, au troisième étage, expédia le sous-directeur, commença de perquisitionner, il avait rempli l'un des mandats en blanc dont il s'était muni. Tout était bien rangé comme si le type savait qu'il ne reviendrait pas de sitôt.

Martin comprit, au bout de dix minutes, qu'il perdait son temps. Au moment de sortir, il avisa, dans un coin, le petit phono portatif sur lequel était posé un disque. Impulsion baroque. Il mit en marche, il avait vu le titre. Une de ses chansons préférées « *Ni toi, ni moi* ». La voix était prenante, il se laissa gagner. Puis il émit un juron. Qu'est-ce qu'il foutait là ?

En se levant, il fit dégringoler quelques autres disques de la table-guéridon, les ramassa. Il vit, sur l'étiquette, que c'était une conversation entre « Maurice et Camille », un enregistrement d'amateurs. Maurice ?... Le prénom de Gervot. Camille ? Un copain ? Une poule ? Il résolut de voir ce que ça pouvait donner.

Camille était une femme. La sœur de Maurice, d'après ce qu'il comprit. Pour le reste, rien d'intéressant. Mais, d'un seul coup, il lui sembla que la voix de Camille ressemblait bigrement à celle de la chanteuse. Il remit la musique en route. Parfaitement. Elle avait introduit du parlé, ce qui supprimait toute espèce de doute.

— Camille, marmonna-t-il, Camille comment ?... Bon. Camille Andrée. Noté.

Il lui semblait avoir vu ce nom sur l'affiche d'une boîte de nuit de Cannes. Chanteuse et danseuse. Il repartit assez animé, il avait l'impression de ne pas avoir perdu son temps.

Trois boîtes, et la quatrième fut la bonne. Il s'installa juste au moment où elle commençait une *jota* espagnole. Le corps était d'une souplesse capiteuse, sous la robe rouge. Les yeux avaient des œillades qui allumaient les désirs.

Quand elle tournoyait brusquement, la jupe, envoyée en coup de fouet découvrait les jambes, les genoux, on voyait l'amorce des cuisses qui se perdaient dans un fouillis de soie, au grand regret des hommes — les jeunes et les vieux, surtout les vieux.

Martin attendit la fin du numéro pour aller frapper à la porte de la loge. Elle ouvrit, elle était encore dans sa robe d'Espagnole. Le grand peigne et la mantille se trouvaient sur un meuble.

— Je m'excuse, fit-il, deux mots seulement.

— Qui êtes-vous, monsieur ?

— Police...

Le premier mouvement fut de reculer. Elle avait légèrement pâli, mais déjà, se composait un sourire étonné, charmeur.

— Je vous écoute, monsieur.

— Pourriez-vous me dire où se cache votre frère, Maurice ?

— Il... il se cache ?... Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre tout de suite.

Quand il eut fini, elle le regarda longuement, elle avait des yeux extraordinairement lumineux, magnétiques. Il se raidit intérieurement, il ne voulait pas se laisser troubler. Il savait que les sens, chez lui, étaient le point faible de la cuirasse.

Une fois, déjà, au cours d'une enquête, il s'était laissé aller — inexpérience de débutant, cela remontait à quelques années — et il savait ce que cela lui avait coûté. Sa carrière aurait pu en être brisée dès le départ.

Alors, non, hein... Malgré le torrent de feu qui lui parcourait les veines, il subit le regard, le sourire grisant, l'attitude... Rien d'osé, rien de cynique, mais des impondérables qui, dans leur impondérabilité même, lui apportaient la soif avide de ce corps.

Elle n'avait pas prononcé un mot, elle continuait de l'observer. Ce n'était pas la tactique de

l'autre, de cette Dora, la brune qui lui avait donné une telle nuit ardente — payée si cher, ensuite. Mais, se disait-il, toutes des serpents...

Et pas de ça, dans le service. Avant ou après, c'était autre chose. Il n'y avait eu qu'une femme pour lui faire perdre la tête. Il n'allait pas recommencer, non ?

— Où habitez-vous ? fit-il brutalement.

Elle se mordit violemment la lèvre inférieure, donna l'adresse. Il inscrivit.

— Toute seule ?

Elle confirma d'un mouvement de tête.

— Bon, merci, conclut-il, et il se leva.

— Vous... vous y allez ?

Il ne répondit pas, se dirigea vers la porte. Elle courut, s'accrocha. Il sentit le corps chaud contre lui, se libéra avec lenteur, elle n'insista pas, recula :

— Je... je vous accompagne... Oh, je vous en supplie !... Voulez-vous m'attendre un instant, dans le couloir ? Le temps de me changer.

Il hésita, puis songea que la présence de la jeune femme faciliterait les choses si Gervot était caché chez elle. L'homme aurait moins de méfiance, Martin s'arrangerait pour qu'elle entrât la première, et lui, sur les talons de Camille.

— Bon... Mais faites vite.

Il avait vu qu'elle n'avait pas de téléphone dans sa loge. Donc, impossibilité de communiquer avec quiconque.

La montre en main, l'inspecteur accorda dix minutes avant de toquer à la porte. Quand il constata qu'on ne lui ouvrirait pas, il sortit en courant, gagna l'impasse qui se trouvait derrière le cabaret et vit la fenêtre ouverte qui lui riait au nez.

— Ah, la garce !... Je te vais la saler !

Restait encore à savoir si l'adresse qu'elle avait donnée était bonne. Le présentateur des attractions commença par lui refuser le moindre renseignement, jusqu'à ce que Martin lui eût fourré sa plaque d'inspecteur sous les yeux.

Curieux... L'artiste n'avait pas menti.

Un taxi démarrait quand stoppa la voiture de Martin. Taxi vide bien sûr. Celui qui avait amené la petite rosse.

C'était un peu avant la sortie de Cannes, sur la route de Grasse, un grand immeuble neuf, avec des appartements loués au mois. Le départ du taxi indiquait qu'elle ne devait pas être arrivée depuis bien longtemps. Il galopa dans l'escalier — il se souvenait qu'elle avait dit le premier étage.

Trois portes. Celle du milieu laissait passer un rais de lumière, par-dessous. Il sonna. On ouvrit tout de suite ; elle était là, le visage à l'envers.

— Je n'aime pas les entourloupettes ! lança-t-il en la prenant par le poignet. Si jamais vous recommencez, gare !...

Il la repoussa de côté, se mit à inspecter le petit appartement. Elle l'avait suivi jusque dans le studio, elle se laissa aller sur un divan, les yeux agrandis. Il ne la regardait plus, il cherchait, abandonna la pièce pour la chambre à coucher.

Rien, nulle part — c'est-à-dire, pas de Gervot. Quand il reparut, elle avait le front appuyé à la vitre, et regardait au loin dans la nuit étoilée.

— Vous vivez seule ?... Ha ! Ha !... Vous fumez donc des cigarettes, dites !...

Il montra la bague de papier doré, trouvée sous un journal.

— Et vous vous rasez la barbe ? N'avez-vous pas eu le temps de cacher intelligemment le nécessaire du copain. Et c'est votre livre de chevet, ce traité sur les combinaisons de cartes, au poker ?... Pas forte, ma petite.

Elle était blême, avec un regard traqué. Il s'affirmait que c'était celui d'une louve, et une autre voix répondait, en lui, que les yeux appartenaient à une biche désespérée.

— Eh bien, allez-y !... Racontez des histoires !... Dites que c'est votre amant qui...

— Non. Je n'ai pas d'amant. C'est mon frère qui était venu se réfugier chez moi. Arrêtez-moi si vous voulez. Je l'ai prévenu, il a eu le temps de fuir.

Elle parlait d'une voix monotone.

— Il n'est pas coupable, il me l'a juré, et je le crois. Mon frère n'est pas un assassin. Il a sans doute tort de gagner sa vie au jeu, avec des gens dont beaucoup sont des crapules, mais...

Elle s'interrompit, elle avait la gorge serrée. Et il continuait à se dire qu'elle ne l'aurait pas, qu'elle était une comédienne de première, bien plus redoutable que l'autre parce qu'elle l'excitait sans avoir l'air d'y toucher, parce qu'il avait les sens de plus en plus exacerbés.

Et s'il faisait semblant de tomber dans le panneau ?

Il toussotta, choisit ses mots.

— Écoutez... Voulez-vous m'aider à établir son innocence ?

— Ah !... Mon Dieu... Est-ce que...?

— Il faudrait le convaincre, lui expliquer qu'il aggrave son cas en conservant son attitude actuelle. Il avait déjà eu une bagarre avec Dureuil.

— Je sais... Parce que Dureuil s'était permis des gestes déplacés vis-à-vis de moi.

Il songeait, bon sang, qu'elle était forte. On lui aurait donné l'absolution sans confession. Il continua d'avancer avec précaution sur le chemin parsemé de mines.

— Vous ne me croyez pas ?...

— Mais si... Mais si...

Il disait cela dans l'intention de mentir, il croyait qu'il mentait, il en était sûr. Et ce n'était pas vrai, il acceptait, sans le savoir, le contentement qu'il en éprouvait ne lui semblait pas bizarre. Il l'attribuait à ce qu'il considérait comme une victoire.

Car elle dit, subitement :

— Il est parti pour « La Sirène », il m'a dit qu'il avait besoin de parler avec Lagier qui doit en savoir long. Voulez-vous que nous y allions ensemble ? J'ai beaucoup d'influence sur mon frère, je m'efforcerai de le persuader, et il vous obéira.

— D'accord... Tout de suite, n'est-ce pas ?

Il se sentait d'autant plus sûr de lui, qu'à présent, le désir était en veilleuse, transformé en une sorte de grande sympathie pour cette docilité.

Donc, continuer de jouer la confiance. Certes, elle était trop fine pour recommencer le coup du Night Club, elle ne lui glisserait pas entre les doigts, mais, faire gaffe, tout de même, jusqu'au bout.

Martin congédia le chauffeur qui ne se le fit pas dire deux fois. Une aubaine, alors que tout annonçait une cavalcade pour une bonne partie de la nuit.

— File, Vignot... Je conduirai moi-même. Tu peux aller te coucher.

Le yacht paraissait désert. L'équipage avait reçu une permission de vingt-quatre heures, avant la fatale partie de poker. La passerelle de débarcadère était toujours là.

Ils atteignirent le pont ensemble, elle le tira par la manche, chuchota :

— Laissez-moi faire...

Elle voulait passer devant, il la retint. Pas de ça Lisette. C'eût été par trop naïf d'accepter.

— Non... C'est mon rôle, dit-il, un peu sec.

Il voyait là-bas, à l'arrière, un peu avant la dunette, près de la porte du carré, une silhouette qui n'était pas celle de Lagier et il savait que Camille avait, en même temps que lui, reconnu l'homme immobile et tournant le dos.

Ils s'approchèrent silencieusement.

— Haut les mains, Gervot !...

Lentement, l'interpellé éleva les bras, devant le revolver braqué par le policier. Martin enregistra qu'il avait les mains vides. Derrière lui, Camille ne bougeait pas.

Juste aux pieds de Gervot, un cadavre. Celui de Lagier, le front troué d'une balle.

— Alors, Gervot... Je t'écoute.

— Est-ce bien utile ? Vous ne me croirez pas.

— Raconte toujours, on verra.

— Je viens d'arriver... Je l'ai trouvé comme ça.

— Qu'est-ce que tu venais faire sur le yacht ?

— Verser comme convenu, à Lagier, la moitié de ce que j'ai gagné au poker.

Il eut un regard pour sa sœur qui, maintenant, était à la gauche du policier et ses yeux revinrent :

— J'avais aussi, ajouta-t-il, quelques questions à lui poser au sujet de... de...

— Oui... Amène-toi que je te fouille.

Le canon de l'arme appuyé sur le ventre de Gervot, l'inspecteur vérifia rapidement le contenu des poches. Pas d'arme. Mais là, sur le plancher, un browing de gros calibre.

— C'est à toi, ça ? Barre un peu plus loin...

Il obéit, tout en déclarant qu'il ne possédait pas d'arme à feu. Il poursuivit, en hochant la tête :

— Ce n'est pas moi qui ai descendu Lagier, pas plus que je n'avais descendu Dureuil. Mais...

— Tout à fait d'accord... fit Martin, ironique. C'est le Révérend Père de Saint-Honnorat. Seulement, tu auras du mal à le prouver, voila l'embêtant.

Gervot haussa les épaules.

— Je connais le gars qui a fait le coup... Les deux coups...

— Alors, vas-y... Explique. J'irai l'embarquer.

— C'est-à-dire que... Je suis sûr que c'est lui, mais j'ai besoin de quelques heures pour...

— Bien sûr... Pour une explication avec lui et me l'amener ensuite, sans que j'aie à me déranger ?

— Vous ne me croyez pas ?

Il avait le même regard, et, à peu de chose près, la même inflexion de voix suppliante que sa sœur lorsqu'elle avait prononcé la même phrase, chez elle...

— Dis donc, Gervot, tu me prends pour une fleur de nave ?

Camille s'était penchée sur le browing toujours au sol.

— Attention, prévint Martin, ne pas toucher, ne pas brouiller les empreintes ou je vous embarque aussi.

Elle se redressa, interpella son frère :

— Tu sais qui a tué, Maurice ?

— Oui, Camille... Ah, si seulement j'étais libre encore jusqu'à demain matin.

— N'y comptes pas ! lança l'inspecteur avec rudesse. Et grouille, on perd du temps...

— Parle, Maurice, parle ! s'exclama la chanteuse.

Elle le regardait, comme si, de nouveau, ses yeux étaient magnétiques. Martin qui les observait tous deux, était repris par le trouble sensuel.

— Tu as raison, répondit-il lentement.

Il se tourna vers le policier.

— Vous inscrivez ?

Martin remit son arme en poche, il allait prendre calepin et stylo, et c'est alors que tout se passa très vite.

— Bon Dieu !... Le pétard !...

Il n'eut pas le temps de reprendre son arme. Camille avait déjà lancé avec adresse, le browning ramassé en éclair, et Gervot le braquait, menaçant.

— Passe-moi le sien aussi, Camille.

Elle fit deux pas, Martin gardait les bras levés, elle le fouilla, envoya le revolver d'ordonnance.

Gervot articula d'une voix concentrée :

— Rendez-vous, demain au petit jour, si je n'ai pas été mis en l'air cette nuit. Inspecteur, vous avez ma parole.

— Tu parles ! fit-il, grinçant des dents.

— Maurice, dit-elle, tu as pensé aux menottes?

— Oui, c'est juste... Envoyez les bracelets, inspecteur... Les clefs aussi... Donnez-les à Camille.

Elle agit avec la rapidité d'un prestidigitateur. Gervot avait déjà disparu. Le policier aurait pu se précipiter sur elle, l'assommer des deux poings enchaînés. Il n'en fit rien, il était écrasé, il ne se le pardonnerait jamais.

Elle vint à lui, et d'une main douce, caressa sa joue. Il restait appuyé à la cloison du carré. Il pensait à tout et à rien. Fini... Foutu... Il serait mis à la porte à coups de pied dans les fesses.

— Tu as de la peine ? murmura-t-elle.

Elle le délivra brusquement des menottes. Il ne savait plus où il en était. Le parfum de cette femme rendu plus pénétrant encore par une légère moiteur du corps, l'envahissait, s'insinuant en lui par tous les pores.

— Tu veux te faire méchant, et tu ne l'es pas... Mais non, je le sais...

Alors ?... Comme avec Dora ?... Pourtant, rien n'était la même chose. L'autre s'était montrée, vulgaire, canaille, celle-ci se révélait comme... non, il n'aurait su le dire... Ils avaient pénétré ensemble dans le carré où il y avait une couche basse...

Elle était tout contre lui, il buvait aux lèvres qui avaient goût de framboise, et ses mains fiévreuses couraient sur le corps qui vibrait. Les grands yeux semblaient éclairer la cabine de leur luminosité.

— Comment t'appelle-tu ?

— Jacques, fit-il, en la serrant davantage encore.

Il ne s'étonnait de rien, c'était comme s'il eût été dédoublé. Il assistait à quelque chose, à une étreinte, à laquelle il prenait part, dans le même temps.

Il ne savait pas comment se terminerait l'étrange aventure. Il était sûr que Camille avait été sincère, intégralement, depuis le début, depuis qu'elle avait reçu sa visite, là-bas, au Night Club.

Il avait même la certitude — sans se dire à aucun moment que cette pensée était totalement absurde — que tout irait très bien, qu'il avait accompli la meilleure des choses en laissant fuir Gervot, même à son corps défendant.

Camille aurait pu disparaître avec son frère, elle n'en avait rien fait. Pour retenir davantage le policier ? Mais non, puisqu'elle l'avait délivré.

Délivré... Et c'était lui qui était resté, volontairement. Il lui eût suffi de s'emparer d'elle, de la traîner au poste de police le plus prochain, de déclencher une poursuite monstre à travers la ville pour retrouver le fugitif.

Elle était heureuse... Si heureuse, dans ses bras, et l'homme continua de la caresser jusqu'à l'acheminement vers l'extase.

Ils quittèrent ensemble le yach sur le pont duquel gisait toujours le cadavre de Lagier.

La voiture avait disparu. Martin comprit que Gervot l'avait prise. Le fugitif avait ses heures comptées, jusqu'à l'aube, il lui fallait faire vite... Très vite.

Ils ne disaient mot, ni l'un ni l'autre. Après quelques pas sur le quai, elle murmura, abandonnant le tutoiement :

— Vous allez m'arrêter ?

— Non, Camille...

— Oh !... Jamais je n'oublierai...

— Moi non plus... fit-il, impulsivement. Et maintenant, je vais t'accompagner jusque chez toi ?

— Oh, non... Il faut que je retourne au cabaret... J'ai encore une chanson et une danse à donner...

Elle sourit, vaguement, leva les yeux vers lui :

— Pas très drôle... Mais il faut vivre...

— Mais tu dois être... Je ne sais pas, moi... fatiguée...

— Bah... Un peu de marche, et cela m'échauffera les muscles.

— Je vais avec toi.

Elle lui prit le bras. Martin avait envie de rire amèrement. Il se demandait si ce qu'il faisait avait le sens commun. Policier à la manque... Deux assassinats, cette nuit, un présumé coupable en fuite, et il était là, comme s'il n'avait rien d'autre à faire, cheminant avec une jolie fille.

Une jolie fille qui avait aidé à bouziller son activité... Il refusa de comprendre. Mais non, puisque Gervot avait promis de revenir. Ah oui, policier à la manque ! Et comme il ferait mieux d'aller vendre des cacahuètes, ce serait bien davantage à la portée de ses véritables moyens...

Ils n'échangèrent plus un mot. Le silence était quelque chose de solide — une muraille — entre eux.

Devant la porte du cabaret, elle proposa :

— Et si vous entriez, Jacques ?

— Moi ?... Mais...

— Vous pourriez ensuite m'accompagner chez moi... Et nous attendrions mon frère... Ensemble...

Il papillotta des yeux, marmonna des mots qu'elle ne saisit pas, et finalement hocha la tête, en manière d'assentiment. Il ne pouvait se résoudre à la quitter. Et c'était un excellent prétexte vis-à-vis de sa conscience, que ce rendez-vous à l'aube, avec Gervot... Chez Camille... Il se traita d'idiot, sans conviction aucune.

— Tiens ?... B'soir, Martin... fit une voix derrière eux.

L'inspecteur se retourna, reconnut l'agent Cazargue.

— Ah, salut, vieux.. Quoi de neuf ?

— Toujours la moitié de dix-huit, hein !... Je... Qu'est-ce c'est les gars ?

Trois matelots attendaient pour demander un renseignement. Il tira son petit bouquin de poche, commença de feuilleter...

Camille précéda Martin — cette fois, il n'y voyait aucun inconvénient — et ils entrèrent dans la salle. Il fallait louvoyer entre les tables et aussi entre les danseurs, sur la piste, pour traverser jusqu'au coin que lui avait désigné la chanteuse.

Il regardait machinalement les consommateurs, lorsque, soudain, il vit un buste et une paire de jambes qui rappelaient quelque souvenir.

La femme tourna la tête, elle avait des yeux violets sous de longs sourcils noirs. Cela continuait à lui taquiner la mémoire, et si les cheveux avaient été aile de corbeau au lieu d'avoir ces reflets platinés...

Camille s'arrêta aussi, elle le questionna :

— Vu un fantôme ?

— Peut-être... Cette femme, là-bas...

Il expliqua, elle chuchota :

— Ah... C'est madame Tonia... la patronne du Night Club. On ne la voit pas souvent dans la salle. C'est un événement.

— Je comprends ça, murmura-t-il, et elle resta perplexe.

Elle fut encore plus perplexe quand Martin pivota sur les talons et se précipita au dehors. Pourvu, pensa-t-il, que Cazargue soit encore là.

L'agent qui venait d'en terminer avec les matelots s'éloignait d'un pas cadencé. Il entendit courir derrière lui, il sentit une main sur son épaule.

— Hé... Vieux... Passe-moi ton pétard !

— Hein ? Sans blague ?... Qu'est-ce que... ? Ah, c'est toi, Martin ! Mon pétard ? Pourquoi ?

— Je n'ai pas le mien... T'expliquerai... Je crois que tu as fini ton service à cette heure-ci ?

— Tout juste... Tiens le voilà, mais tâche d'en prendre soin... Et tu me le rapportes le plus vite possible, dis...

— Si tu n'étais pas en uniforme je te dirais de m'attendre au bistrot du coin... Rassure-toi, je te l'apporte à domicile dès que terminé. J'ai quelqu'un à agrafer.

Il rentra dans la boîte de nuit, se fraya de nouveau un chemin dans la cohue, atteignit la table du fond, continua d'étudier la platinée, il était en train de la reconnaître.

Ce fut quand leurs regards se rencontrèrent, qu'il fut définitivement fixé.

— Nom de D... !... C'est Dora !

L'expression des yeux de la femme lui apprit qu'il avait été reconnu, de son côté. Elle n'avait pas eu de mal, pardi. Martin n'avait pas changé de coiffure, ni de teinte de cheveux, il était resté le même — alors que l'ovale du visage de Tonia, alias Dora avait pris un peu d'empâtement.

Elle se dressa, d'un mouvement de pantin à ressort, elle avait les prunelles dilatées, elle devait penser que la présence du poulet n'était pas due au hasard.

Il la vit courir vers un escalier menant à l'entresol, il se demandait ce que cela voulait dire — et puis, l'oreille exercée de l'inspecteur perçut deux coups de feu — étouffés — provenant de là-haut.

Alors, il ne se posa plus de questions, fonça à travers la piste bousculant les danseurs — nom de nom, ce qu'il avait eu du flair d'emprunter le revolver de Cazargue ! — grimpa quatre à quatre, trouva un palier et une porte, une seule porte.

— Bouclée !... rugit-il sourdement.

Eh hop !... Un de ces coups d'épaule ladedans. Martin était de stature moyenne, mais formidablement râblé. Le panneau supérieur se fendit, il acheva de se frayer une ouverture à coups de crosse, pan ! pan ! deux fois, pas plus — passa le bras, tourna la clef qui était restée de l'autre côté, dans la serrure.

Il se heurta à Tonia qui se jetait au dehors au moment où il s'engouffrait, il l'envoya valser derrière lui. Ce n'était pas elle qui l'intéressait pour le moment, il était sûr de trouver quelque chose de plus important.

Juste de l'autre côté de l'antichambre, il vit une porte ouverte. Son apparition se fit à point pour ajouter un élément décisif à ce qui se passait.

Un homme se tenait à l'abri d'un grand coffre-fort, à demi-ouvert, et tentait d'atteindre à coups de pétard, un autre personnage planqué derrière un haut classeur métallique.

— Fogg, gronda-t-il entre les dents. Bien sûr, là où il y a Dora, il y aura toujours Fogg !...

Toute l'histoire de ses débuts lui revenait à l'esprit, à la vitesse d'un rêve qui ne dure qu'une fraction de seconde. Dora et ses entourloupettes amoureuses, les quelques heures perdues en sa compagnie, ce qui avait permis d'effacer toute trace, toute preuve du trafic de stupéfiants dirigé par le salopard.

L'autre, le gars derrière le classeur, c'était Gervot. Lui aussi, avait l'arme au poing. Les deux détonations entendues d'en bas représentaient le début des échanges.

Fogg, le visage tendu par un rictus leva donc les bras, abondonnant son revolver qui tomba sur le tapis.

Un nouveau renfort surgit. Cazargue...

Martin ordonna, sec :

— Gervot !... Passe ton pétard à l'agent !

— Non... Je veux descendre le salaud !

— Passe ton pétard, que je te dis !...

Gervot eut un éclair de bon sens, il finit par obéir. Cazargue ramassa également le pistolet de Fogg.

Martin avait un sourire dur.

— On se retrouve toujours, un soir ou l'autre, hein, Fogg !

Cazargue passa les menottes à l'Américain. Il interrogea Martin du regard, en ce qui concernait Gervot qui était en train de se bander la main avec son mouchoir...

L'inspecteur fit non de la tête, et commença tout de suite à vider les tiroirs des meubles. Il eut une exclamation de satisfaction. Un jeu de cartes... Manquait l'as de cœur trouvé dans le carré du yacht.

Ce qu'il ne comprenait pas, c'est quelles avaient l'air innocentes, pas biseautées, pas maquillées.

Gervot s'approcha, tendit la main vers l'intérieur du coffre.

— Regardez... Une cargaison de jeux... Et pouvez être sûr que les brêmes sont arrangées... Oh, Fogg est un malin... Il n'y en avait qu'un autre, au monde, pour connaître le truc...

— Qui ?... Lagier ?

— Tout juste. C'était Lagier qui se chargeait de les imprimer. J'suis au courant, mais pas depuis longtemps.

— Qui t'a passé le mot ?

— Lagier, fit Gervot.

Cela paraissait invraisemblable. Ce qui l'était moins, aux yeux de Martin, abasourdi de joie, c'était la découverte de longues nattes d'opium tressé, dans le coffre-fort. Quelle revanche !

— Lagier ?... Il t'avait rancardé ?... Tu te fous de moi ? Dis plutôt que t'étais dans le coup.

— Oui ! lança Fogg. T'as trouvé, poulet !

— Toi, ferme-là !... explique, Gervot.

— C'est tout simple. Ça remonte à l'époque où ils travaillaient ensemble... La drogue, s'pas... Ça remonte loin. Lagier m'a expliqué. J'sais pas comment Fogg avait réussi à tirer son épingle du jeu quand la police a découvert l'affaire, il a tout laissé sur le dos de Lagier qui a été condamné. Et quand le pauvre cave est ressorti, Fogg n'a jamais voulu lui refiler la part qui lui revenait.

Martin savait, lui, comment Fogg s'y était pris. Vache de Dora... Gervot continuait, avec un rire creux :

— Moi, j'avais besoin d'argent. Alors Lagier m'a proposé d'organiser la fameuse partie de poker, il m'a sucré pour les mises et relances, on avait convenu de partager, fifty-fifty. Pour être sûr que je ne me ferais pas posséder par Fogg, il m'a donné le tuyau des brêmes. Vous pensez si j'étais fortiche, je pouvais drôlement contrer le faisan.

— Vous étiez beaucoup à jouer ?

— Fogg, le petit Dureuil qui était toujours prêt à écosser ses fafiots, et moi. Qu'est-ce que je ramassais... Tout ce que je voulais... Et puis... Ah, v'là que ma main recommence à saigner...

Le mouchoir était saturé. Martin le dénoua, regarda la blessure, secoua la tête :

— Pas grand'chose... Juste une éraflure, mais la veine est crevée... Tu pourras soigner ça tout à l'heure... Explique comment Dureuil s'est fait descendre.

Gervot haussa les épaules.

— Fogg avait compris, tout d'un coup... Alors, le v'là qui sort son revolver, veut me reprendre le pèze. Moi, je n'étais pas armé, je démolis la lampe, et je barre. Fogg a tiré dans le noir, c'est l'autre qui a trinqué... ★★★

LA JUSTICE EN DÉSHABILLÉ

LE MATELAS QUI GÉMIT

Justice de paix du 13e... Une crémière et une matelassière de la rue Bobillot sont aux prises. La seconde accuse la première de l'avoir traitée de « dernier opprobre ».

La crémière proteste :

— Je ne sais même pas ce qu'elle me reproche.

La demanderesse éclate — son poids « bibendum » s'y prêterait si ce verbe était pris au sens propre :

— Voici : la Léonie (c'est la crémière) tout en servant son beurre et ses œufs pourris, lance à ces clientes : « La Virginie (c'est moi) *s'y connaît en matelas !...* ».

— Mais puisqu'elle est dans le matelas, la Virginie, qu'est-ce qu'elle a à bigner comme ça, riposte Léonie.

Le juge de paix, désabusé :

— Et que fait donc madame « dans » le matelas ?

La Virginie explique :

— La Léonie ne l'entend pas comme ça. Elle raconte : « Oui, elle essaye ses matelas et les fait gémir »...

— Parfaitement, coupe la crémière, puisque la Virginie « avoue » qu'elle prend son « petit plaisir » dessus. Même que je l'ai vu nue comme ma main entrer en trombe avec le bougnat du coin...

Le juge suffoqué, se tourne, inquiet, vers la demanderesse. Ces « coucheries » sont du « ressort » de la correctionnelle : outrages aux mœurs.

— Elle ment la Léonie, comme Judas (sic) clame l'interpellée. Peut-être bien que je me pâmais, c't'été avec le bougnat, la fenêtre ouverte par le vent. Mais j'étais sur mon matelas à moi. J'ai de la conscience professionnelle, moi, je n'abîmerai pas le bien des clients et si je fatigue un matelas, je vous le répète, c'est le mien.

Donc, tant de candeur donne gain de cause à la matelassière, cette sale bête de Léonie condamnée benoîtement à 500 petits francs de dommages et intérêts.

— Elle est déjà assez « rembourrée », glapit la crémière. Elle va pas beaucoup engraisser avec ça !...

PAPIER A MOUCHES

Le sieur Paul Bruit, joli brun, approche de la barre sur appel du magistrat qui lui reproche d'avoir roué de coups sa voisine de palier, Céline Mange, et lui demande la raison de pareilles brutalités sur une faible femme.

— C'est qu'elle est « fortiche » de la langue, mon Président. La Céline s'était mis dans le bourrichon de me faire épouser sa sœur, une standardiste. Alors...

Gazons... M. Bruit, célibataire à tout poil, préférait son indépendance et ramenait chaque soir, son travail fini, une nouvelle conquête, son métier de moniteur de danse facilitant ces « nuits nuptiales » à répétition... Et, comme il « s'étend » sur ses bonnes fortunes, le substitut un peu dur d'oreille le ramène au fait d'un ton sévère.

— Arrivons aux coups !...

— Voilà !... Ma piaule à dormir donne sur le palier... Elle n'est pas trop neuve, vous comprenez... J'avais des soupçons sur un gamin qui jouait le soir sur l'étage... Ce môme m'*espignonnait* quand je ramenais la donzelle, par les fentes de la porte... Je lui avais plus d'une fois botté le train, mais motif à ne pas se lasser : la Céline lui fournissait sa ration journalière de crottes de chocolat.

Et chaque midi quand je partais au business, j'entendais les commères de la baraque jaspiner sur mon compte, en élaborant mille cochonneries sur le rapport du « *papier à mouche* », je veux dire ce maudit gosse.

« Et je vous dis qu'il en avait deux l'autre soir !... Toto les a vues, une rousse qui n'avait pas même de liquette et la petite brune avec des faux seins, ma chère !... Avec celle-là c'était tellement compliqué que le petit n'a pas pu nous expliquer ce que c'était. C'est naïf à cet âge »...

Ce sont ces derniers et infâmes ragots qui décidèrent M. Bruit à « voler dans les plumes » de Mme Mange.

— Immoral ! clame le substitut qui demande au tribunal de vider séance tenante ces êtres aussi malodorants les uns que les autres.

Il a ajouté, sa demande exécutée :

— Ce n'est pas étonnant qu'ils attirent les mouches !

Jean SENTENCE.

La Danse Macabre

par FLETCHER FLORA

Une fille comme Brenda et cinquante mille dollars... Qui aurait pu blâmer Léo Constance de tenter sa chance ? Certainement pas Jeff Pitt qui connaissait Brenda... mais qui ne pouvait pas savoir au juste quel genre de chance aurait Léo...

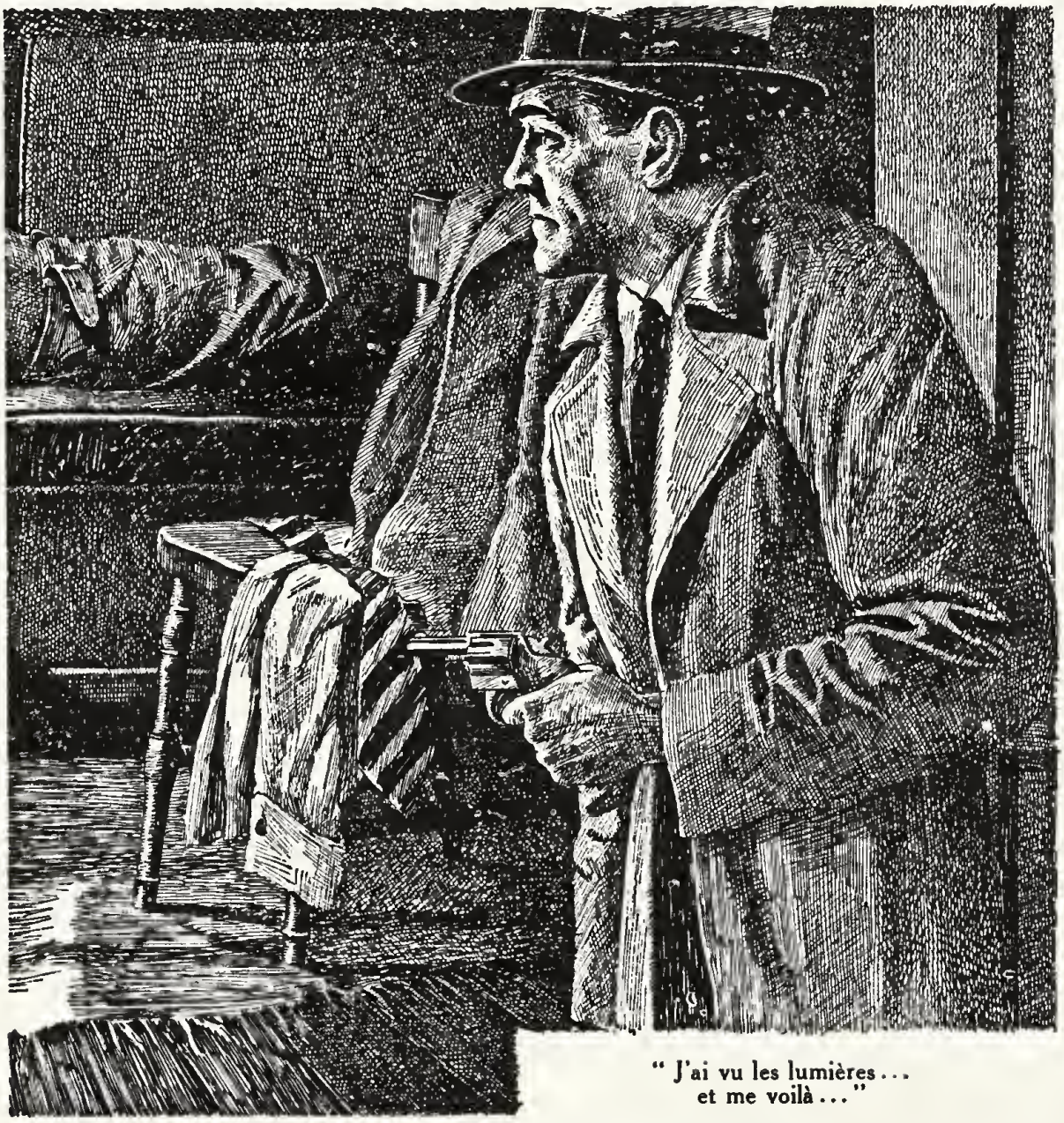
Le hall du somptueux hôtel particulier aurait pu servir de salle des pas-perdus dans une grande gare. Jeff Pitt, le chapeau à la main, éprouvait cette impression de sourde animosité qui vous assaille chez les gens qui ont trop de tout.

Ces tableaux de maîtres dont chacun valait une fortune... Il y en avait une douzaine. Près de l'immense escalier, resplendissait l'éclaboussement jaune d'un Van Gogh.

Le vieux valet de pied précéda le visiteur jusqu'au second étage, frappa discrètement à une magnifique porte de chêne massif, la poussa doucement :

— Mr.. Pitt est là, monsieur, annonça-t-il d'une voix qui donnait l'impression d'être craquelée.

Le domestique s'effaça, Jeff ne put réprimer un haut-le-corps. Il y avait trois ans qu'il n'avait vu Reed Roman, le fabuleux milliardaire. Certes,



" J'ai vu les lumières...
et me voilà..."

il n'ignorait pas le mal qui avait frappé le vieillard, les journaux en avaient beaucoup parlé, mais, tout de même...

Seuls les yeux conservaient la puissance agressive de naguère, sous les sourcils en brousaille. La voix aussi.

— Entrez, Pitt... Asseyez-vous.

Il s'installa, il se demandait s'il ferait une allusion respectueusement désolée à l'état actuel du personnage, il décida que mieux valait ne rien dire. Et Reed Roman eut un rire creux.

— Parfait, mon ami. De la discrétion. Faites semblant de ne rien voir. Tout comme les autres. On a les ongles crochus qui s'agitent d'impatience pour agripper mon argent, mais on n'en affiche pas moins la plus grande sollicitude.

Le rire devint plus sardonique.

— Je ne suis pas encore crevé... Non, le vieux en a pour un bout de temps à croupir dans son fauteuil. Et je les regarde tous à cuire dans leur jus, pendant qu'ils attendent ma mort, J'espère survivre à quelques-uns.

Il changea brusquement de sujet.

— Vous savez pourquoi je vous ai appelé?

— Je suppose que vous avez une tâche à me confier.

— Brenda a disparu. Enlevée, articula le vieillard.

Jeff devint attentif, le visage durci.

— Qu'est-ce que?... Ça, par exemple.

— Bien entendu, je ne l'ai révélé à personne, encore. La police ferait empirer les choses.

— Absolument. Elle irait même jusqu'à vous ramener votre petite-fille.

Le milliardaire ne parut nullement apprécier ce genre d'humour et lança aigrement :

— La lettre précise qu'elle sera mise à mort si la police s'en mêle.

— Vous avez donc reçu une lettre.

— Évidemment. Cinquante mille dollars de rançon. Je vais vous la montrer.

La main sénile tendit un papier plié qu'elle avait pris dans la poche de la robe de chambre. Jeff jugea tout de suite que cela ne fournirait guère de piste. Le genre de papier qui abonde dans tous les prix-fixe.

Le message était composé de mots, voire de lettres typographiques par endroits, le tout découpé dans quelque journal. On eût dit qu'il s'agissait d'un épisode conventionnel tiré d'un film policier.

Il déclara, après un instant :

— Bizarre... Ça sonne faux...

— Oui. Ça sonne toujours faux, pour commencer. On refuse d'y croire. Et puis, ensuite... Vous devez savoir comment cela se passe, vous, un détective.

— D'accord Mr. Roman. Le mélodrame peut toujours se changer en drame. Et... quelles sont vos intentions?

— Payer... Bien que Brenda n'en vaille pas la peine. Oh, elle est jolie, bien plus jolie qu'on peut l'imaginer, mais elle ne vaut rien, elle est pourrie moralement, comme une souche attaquée par les termites. Non, ce n'est même pas cela, une telle souche serait prête à tomber en poussière, tandis que Brenda est dure comme le diamant, glacée comme un iceberg, brûlante comme l'intérieur d'un volcan.

Le vieillard tordit la bouche et acheva :

— Aucun sentiment pour moi, pas d'amour pour le vieux grand'père. Il y a longtemps que je le sais.

Il lutta pour conserver son air sarcastique, et reprit :

— Il est possible que ce soit de ma faute. Dans ce cas, tant pis pour moi, je n'ai jamais eu le temps de lui manifester de l'affection, on ne bâtit pas une fortune comme la mienne avec de la sentimentalité. Bref, il est trop tard pour des regrets, et il y a longtemps qu'il est trop tard.

» Je verserai la rançon, parce qu'elle est la fille de mon fils, la voix du sang, si vous voulez. Mais elle n'aura jamais plus un cent à espérer, ensuite.

— Vous la deshéritez?

— Et comment !... Elle possède le visage d'un ange et les instincts d'un démon, je ne lui fournirai pas les moyens de s'amuser en compagnie de crapules.

Le vieillard eut un nouveau rictus.

— Je sais qu'elle s'en moque. Elle a du cran, bien plus que tous les autres ensemble. Je lui reconnais au moins cette qualité. Elle m'a dit crûment que je pouvais emporter tout mon argent avec moi, en enfer.

Jeff revint à la situation présente.

— La lettre exige que vous utilisiez un nommé Constance — Léo Constance — comme intermédiaire. Vous le connaissez?

— Oui. Il est venu cet après-midi, à ma demande.

— Et il accepte?

— Oui. Je suppose que c'est Brenda qui a proposé son concours au kidnaper. Ce Constance est détective, un de vos collègues, en somme. Ma petite-fille l'avait chargé, une fois, de retrouver des bijoux volés. Il a réussi en un temps-record.

— Il y a longtemps?

— Non. J'étais encore cloué au lit, avec tous les diables de l'enfer dansant sur ma poitrine.

— Quelque chose encore : ce Constance ne doit pas être un inconnu pour le bandit, tout au moins, de vue. Pas de signalement obligatoire

exigé pour une rapide identification... Pas d'objet spécial à tenir à la main, ou de geste particulier à exécuter, en un certain endroit, à tel ou tel moment.

— Cela m'a frappé, moi aussi. Mais j'ai pensé qu'un détective privé est plus ou moins connu. Je suppose que vous-même, Pitt, vous savez de qui il s'agit, puisqu'il exerce la même profession.

Pitt sourit avec amertume.

— Les détectives privés, Mr. Roman, ne sont pas comme les milliardaires, ils se perdent dans la masse.

— Bon, bon. Mais ce qui est plus important pour moi est de savoir si lui, vous connaît.

— Je ne sais pas. En toute sincérité, je ne crois pas.

Le vieillard abaissa la tête sur la poitrine, et resta si longtemps ainsi que Jeff crut qu'il avait perdu connaissance, mais la voix reprit ; l'homme gardait les paupières closes.

— Cinquante mille dollars c'est beaucoup d'argent. C'est même la fortune pour certains. Et cela représente assurément une grosse tentation pour un détective privé.

— Je puis, personnellement, confirmer cette hypothèse, dit Jeff, très tranquillement, dans l'attente de ce qui allait suivre, chose très importante pour lui.

— Vous avez lu la lettre, dit Roman. Léo Constance doit prendre l'autocar de dix-neuf heures trente, demain soir, pour Darrowville, et emporter des banknotes non marquées. C'est une petite ligne locale : soixante-quinze milles jusqu'à Darrowville, avec pas mal d'arrêts, entretemps.

— La prise de contact aura lieu quelque part sur l'itinéraire. Je vous charge de me rapporter la certitude que la rançon aura été versée.

Il y eut un petit silence ; Pitt demanda le signalement de Constance. Le vieillard décrivit sans hésiter :

— Grand, svelte, larges épaules, très beau garçon, très élégant. Possède un excellent tailleur. On ne le prendrait jamais pour un détective professionnel.

Jeff eut un petit rictus :

— Merci... Heuh... Vous ne m'avez pas encore expliqué comment les choses se sont passées.

Le vieil homme était affaissé dans son fauteuil, une grande lassitude le couvrait comme une poussière grise, il souleva les paupières qui retombèrent, trop lourdes.

— Comment savoir, au juste? Elle était sortie, avant-hier soir, elle ne disait jamais ce qu'elle faisait, ni où elle allait. Se confier? Pensez-vous. On m'a dit qu'elle avait pris un taxi. C'est tout. Et puis, cette lettre...

— Elle ne prenait jamais sa voiture?

— Bah. Capricieuse. Je suppose que tout dépendait de l'emploi de la soirée. Aucune importance, du reste. Tout ce que je vous demande est de vous assurer que la rançon soit versée.

— Pas si facile qu'on le pense. Le kidnaper n'est pas un imbécile, il peut ne pas se faire connaître ouvertement, et...

Les paupières flétries battirent à nouveau.

— Faites votre métier, Pitt. Vous avez déjà réussi d'autres tâches pour moi, sinon, vous ne seriez pas ici, en ce moment, vous le comprenez vous-même.

Et Jeff songeait à l'arrogance des milliards, à l'effronterie de la fortune. Il se leva, attendit un geste, un signe l'informant qu'il pouvait se retirer. Mais le vieillard ne bougea pas et il disparut.

Il resta un instant avant de s'installer au volant de sa petite voiture rapide, songeant à une très jolie fille dont la vie était suspendue à la remise de cinquante mille dollars, et à un beau garçon chargé de les transporter...

A la même heure, Léo Constance quittait la ville, et il pensait lui aussi à Brenda Roman et à la rançon. Cette association d'idées était logique. Déjà, chacun de ces deux sujets, pris à part, représentait un butin en soi-même. Le tout ensemble devenait incroyable. Quelque chose qui ne se présente qu'une seule fois dans la vie.

Il conduisait, le buste très droit. Comme l'avait dit le milliardaire, il était élégant. Le feutre gris lui allait bien. Il possédait un visage fort régulier. Les yeux étaient bleu pâle et froids, le nez et la bouche avaient de la race, l'ovale du visage n'offrait aucun défaut.

On l'imaginait fort bien sous les feux d'un projecteur, dans un studio de prises de vues.

Sur la grand'route, l'aiguille du compteur monta à cinquante milles — quatre-vingts kilomètres — et il eût voulu rouler plus vite, bien plus vite, comme pour symboliser l'élan de folles espérances.

Ce coup-ci, ça y était. Il le savait bien qu'elle viendrait, sa grande chance. Avoir de l'estomac, savoir se décider. César franchissant le Rubicon, Bonaparte faisant tirer le canon dans une rue de Paris.

Il attendait ce moment depuis l'enfance. Oui, déjà, il escomptait, entre un père qui était un raté, et une mère qui jérémiait stérilement, le jour où il déploierait ses ailes. Il avait patienté, subi des humiliations, des épreuves, rampé, effectué de sordides besognes...

Enfin, un horizon... Et cela ne faisait que commencer. Cinquante mille dollars en poche, et Brenda Roman comme maîtresse, que n'atteindrait-il pas !... Il irait jusqu'au ciel...

Bizarre, le destin.

Cela avait commencé de façon bien ordinaire. Il s'était dit, quand on lui avait demandé de retrouver ces bijoux que ce ne serait qu'un boulot comme les autres. Mais la chance n'attendait que ce prétexte pour se manifester. En deux coups de cuiller à pot, il avait obligé la soubrette à avouer.

Et puis le petit mot de Brenda lui demandant de passer pour prendre son chèque. Il avait senti la nuance, d'habitude on l'envoie par la poste. Il ne demandait qu'à la revoir, il avait, gravé dans l'esprit, le tableau de Brenda, dans le fauteuil, avec cette robe si collante, qu'elle la dénudait, lors de la toute première visite.

Il y était donc retourné, elle l'avait, cette fois, reçu dans sa chambre, et tout avait un autre aspect, cette lumière douce provenant de nulle part, ces tapis épais et moelleux, ce grand lit recouvert de soie noire.

Elle aussi était vêtue de soie noire, et ses cheveux semblaient une flamme vivante.

— Vous êtes beau garcon, Constance, lui avait-elle dit, tranquillement ; vous êtes l'un des types les plus séduisants que j'aie jamais rencontré. Pourquoi croupissez-vous dans une situation aussi médiocre?

Et voilà... Tout le reste n'était que la suite rationnelle des événements. A présent, cela durerait jusqu'à la vieillesse, jusqu'à la mort, et on aurait, d'ici là, épuisé les joies innombrables d'une vie qui vaudrait la peine d'être vécue...

Après vingt-cinq kilomètres, il vira dans une route secondaire, vers le nord, montant graduellement vers les collines, parmi des ébauches de rochers et des boqueteaux de chênes aux branches actuellement dénudées.

L'endroit était giboyeux. On y pêchait également. Les ruisseaux et torrents regorgaient de truites roses, ou arc-en-ciel et Constance possédait là, au pied des hauteurs, une maisonnette rustique, deux pièces, construite en gros troncs d'arbres.

Un endroit idéal pour se reposer des fatigues de la grande ville, idéal également pour y cacher une fille adorable, juste le temps de permettre au rêve de se matérialiser.

Les virages se multipliaient, les changements de vitesse automatiques se faisaient nombreux, la montée était plus rude. Il devina enfin la masse brune de la maisonnette à flanc de coteau. Il atteignit le hangar clos qui servait de garage, et quelques instants plus tard, grimpait les quelques marches du porche.

La porte à peine franchie, il sentit deux bras autour du cou, un corps ardent contre le sien, des lèvres de feu sur les siennes. C'était enivrant, la volupté le submergeait.

Il glissa ses longs doigts dans la soie des cheveux, la retenant encore et toujours. Elle finit par murmurer :

— Deux jours, Léo... Deux jours, sans toi, et cela m'a paru deux longues années !

Il l'abandonna, se mit à déambuler dans la pièce d'un pas étrangement méthodique, quasi militaire. Il revint vers elle, et ses yeux pâles contredisaient la volonté de contrôle sur soi-même. Mais il continua de se dominer.

Il savait que c'était cette retenue qui la rendait folle de lui, il savait en jouer artistement pour provoquer, à point, le grand triomphe orgueilleux de Brenda, lorsqu'il s'embrasait, finalement, pour la suprême étreinte.

— Tout va bien chérie, le plan se déroule comme prévu.

— Tu as vu mon grand-père?

— Oui, et il accepte de me confier l'argent,

— Méfie-toi, Léo, c'est un cerveau infernalement rusé.

— Pour une fois, on l'est plus que lui, il ne se doute de rien, je te le jure.

— Il va tout faire comme décidé?

— Oui, mon amour. Il te hait, mais il t'estime à sa manière, en même temps. En l'occurrence, c'est même plus avantageux. Il n'hésiterait pas à te faire souffrir de ses propres mains, mais il fera n'importe quoi pour ôter ce plaisir à d'autres.

— C'est exactement cela, Léo. Alors, pour quand?

— Pour demain. Je serai chez lui à dix-huit heures trente, il me donne les banknotes, je file directement à la station d'autocars, je prends le dix-neuf heures trente pour Darrowville, et une fois arrivé, je fais demi-tour. On sera au lendemain. J'aurai toujours la galette en poche, mais officiellement, elle sera censée se trouver entre les mains du kidnaper, ce qui, après tout, acheva-t-il avec un sourire cynique, sera la vérité la plus évidente.

— Et quand dois-je reparaître à la maison?

— La nuit suivante. Petite mise en scène, évidemment. Tu partiras d'ici à la nuit noire, tu gagneras la grand'route à pied. C'est assez loin, et assez dur, je te préviens, mais on ne peut faire autrement. Tu feras de l'auto-stop, mais seulement sur cette grand'route. Tu auras ta robe déchirée, les cheveux en désordre, etc. Tu raconteras que tu ne sais absolument pas où on t'avait enfermée, parce que les yeux bandés à l'aller et au retour. Tu diras qu'ils étaient deux. Tu les décriras à ton idée. Bien compris?...

— Oui... Ça ira très bien...

Elle avait les mains sur les hanches, et les seins qui pointaient sous la chemisette. Elle riait de plaisir, le teint animé, les yeux lumineux.

Chapitre II

La pluie commença de tomber alors qu'on avait encore seize kilomètres à parcourir jusqu'à Hogan, soit à cinquante-six du terminus, Darrowville.

Elle se transforma en un déluge se déversant d'un ciel d'encre, au point de compromettre la sécurité de la circulation. Assis à l'arrière, Jeff Pitt ne vit plus rien que la vitre ruisselante.

Le conducteur tendait le cou, le pare-brise n'était qu'un demi-cercle balayé frénétiquement par l'essuie-glace. On rampait, les phares étaient impuissants. Vingt minutes plus tard, dans une descente, ce fut un bouillonnement d'eau sous les roues, puis une remontée qui permit de mieux respirer.

Léo Constance, deux rangs plus loin, vers l'avant, de l'autre côté de l'allée centrale, se tenait raide, très distant, le feutre impeccable. De temps à autre, selon le mouvement de tête, on distinguait la joue mince, le nez aquilin.

Jeff l'avait déjà jugé. Orgueil jusqu'à l'arrogance, ambition jusqu'à la cruauté.

Où se ferait la liaison? Hogan? Darrowville? Ou dans l'autocar? Cette dernière hypothèse semblait peu probable, elle serait imprudente. Quatre passagers, non compris Constance et Pitt. Deux hommes, deux femmes... Qui des quatre? Une femme, peut-être? Pourquoi pas?

Pas toute seule, évidemment, il y aurait un complice masculin, plusieurs peut-être. Mais une femme pouvait servir de truchement, cela s'était déjà fait.

L'un des voisins de Constance avait tenté de lier conversation. Docteur Elliott Newman, avait-il dit, d'une voix d'asthmatique. Constance avait répondu d'un bref signe de tête, sans plus. Un médecin. Cela expliquait le sac de voyage de cuir marron. Jeff l'étudiait, regardait la nuque grise, et l'amorce de crâne luisant de calvitie. Le docteur n'avait pas insisté, il était vexé, sans doute.

Juste derrière le conducteur, un jeune couple gardait un silence lourd. Ils n'avaient pas échangé une douzaine de répliques, depuis le départ. La femme était du côté de la vitre, Jeff ne voyait que le haut de la tête. Elle avait des cheveux qui faisaient penser à de la ficelle, texture et couleur.

Jeff songeait machinalement à ces nouveaux shampoings qui font merveille pour ce genre de tignasses. Mais cela n'aurait rien changé à l'aspect général, cette femme avait tout de la souris, un museau allongé, un petit corps insignifiant, et une âme de souris, sans doute.

Elle semblait dormir, mais il voyait que non. Elle était triste, si triste, et la déformation de la taille, sous le manteau racontait beaucoup de choses. L'homme n'était sûrement pas le mari, et il avait une sale petite tête vicieuse, égoïste, le genre de fripouille qui vous guette avec une matraque dans une allée noire.

Un kidnaper? L'instinct de Pitt disait non, mais savait-on jamais? Il étudia l'autre femme, assez jolie, mais le visage abîmé déjà par l'abus des fards. Elle avait une attitude caractéristique pour un observateur. Les deux bras se croisaient, mains agrippées aux épaules, les coudes l'un à l'intérieur de l'autre.

Elle était secouée de frissons, par instants, et les ongles s'enfonçaient dans les épaules. Les dents grinçaient comme s'il faisait froid. Mais on étouffait, justement, dans l'autocar.

Alors, la fièvre? Malade?

Le manteau de fourrure était élimé, les talons de souliers devaient être usés sur le côté. Jeff se demanda s'il se donnerait la peine de l'aider au cas où elle en aurait besoin.

D'un seul coup, il s'aperçut que l'autocar avait stoppé. On avait rampé si lentement. Le conducteur s'adressa à la ronde :

— Hogan, M'sieu dames... Cinq minutes d'arrêt.

Les portes se replièrent automatiquement avec un sifflement sourd, mais personne ne sortit, sauf lui-même. La pluie tombait toujours en cataractes. Chacun restait enfermé dans ses pensées et ses soucis.

Léo Constance, là-bas, était toujours froid et calme, totalement isolé des autres, avec cinquante mille dollars dans sa poche. Arrière manants, ne me touchez pas.

Quand revint le conducteur, il était littéralement trempé.

— Mille regrets, m'sieu dames, mais on ne va pas plus loin, la route est coupée, il y a inondation quelque part, d'ici Darrowville, il faut attendre la fin de la pluie. On prévoit la reprise de la circulation pour demain matin.

Il avait l'air hautement soulagé de ne plus conduire à l'aveuglette. Dans la voiture, ce fut un bourdonnement, suivi de silence. Puis la femme à la fourrure eut un haut-le-corps comme sous l'effet d'une douleur intolérable, et gémit :

— Oh !... Il faut que je sois là-bas le plus vite possible, il le faut !

Le conducteur éleva les bras. Le malheur des uns fait le bonheur des autres. Pour lui, il jubilait :

— Désolé, madame. Les ordres sont formels.

Elle se recroquevilla dans son fauteuil, on l'entendit geindre comme un chiot malade. Le conducteur poursuivit :

— Faudrait descendre, m'sieu dames, je dois conduire la voiture au garage. On est juste en face de l'hôtel, c'est pas un palace, mais c'est convenable.

Ce fut le docteur qui se décida le premier. Il sortit, fut avalé par la pluie. Un petit type crapuleux suivit, abandonnant la compagne-souris. Elle se leva, à son tour, lentement, une main accrochée au pan de manteau pour cacher le ventre.

Puis Léo Constance s'en fut, la tête toujours très droite.

Jeff se rapprocha de la femme à la fourrure :

— Vous souffrez, madame?

Elle eut un regard de bête traquée, il vit qu'elle s'était mordue les lèvres jusqu'au sang. Il lut dans les yeux, il comprit, et fut envahi d'un mélange de compassion et de secret dégoût. Elle fit un effort, se leva, affirma qu'elle n'avait besoin de rien, se hâta de disparaître, comme si elle fuyait...

— Cours, cours, songea-t-il, pauvre loque... Tu emportes ton mal avec toi, tu n'y échapperas pas.

Le tapis était usé, dans le vestibule et il y avait une plante chétive dans un coin. Un ascenseur poussif desservait les trois étages. L'employé s'agitait, stimulé par cet afflux inattendu de clientèle. Jeff signa dans le registre, prit sa clef, et au moment de monter, repéra le Dr. Newman et Léo Constance.

Ils étaient installés au comptoir d'un grill-room pauvrement éclairé, mais paraissaient s'ignorer, séparés par trois tabourets. Aussitôt il se décida. Juste au milieu, se dit-il. Si ce sont là, les préliminaires d'approche, moi, je me mets entre les deux.

Il commanda un bourbon à l'eau. Ce rhum n'était pas mauvais. Jeff hocha la tête, fit tout haut :

— Pas de chance, hein... Ce voyage interrompu.

Le docteur Newman répondit aussitôt :

— Oui. Empoisonnant.

Léo resta muet, il avala d'un trait le contenu de son verre, et quitta la place avec cette bon Dieu de raideur exaspérante.

Jeff échangea encore une ou deux banalités avec l'autre, annonça qu'il allait se coucher et négligea l'ascenseur car sa chambre était au premier étage.

Il aperçut, là-haut, Constance qui pénétrait chez lui, à peu près au milieu du couloir. Il vit également que la porte, en face de la sienne propre n'était pas fermée, il entendit un léger piétinement, et comprit que quelqu'un marchait en long et en large, sans arrêt.

C'était un pas de femme... Et il s'accompagnait de cette plainte d'animal qu'il connaissait. Impulsivement, il traversa, poussa la porte, entra, ferma derrière lui.

Elle avait enlevé le manteau de fourrure et la veste du tailleur de laine, elle continuait de croiser les bras, les mains accrochées ; des ongles longs et pointus, au vernis écarlate. Elle le dévisagea, les yeux luisants, la lèvre inférieure entre les dents.

— Allez-vous en !

Il secoua négativement la tête, et pourtant il aurait voulu se débarrasser de sa pitié, ne pas se mêler des affaires de cette femme, s'enfermer dans un je-m'en-fichisme total. Mais il savait qu'il ne le pourrait jamais.

— Mais vous souffrez, madame, et...

— Allez-vous en, c'est tout ce que je demande.

Elle possédait de beaux cheveux noirs et souples qui brillaient sous la lumière, elle les avait défaits, semé le désordre sous les doigts fiévreux. Elle frotta les mains sur les avants-bras, ses dents se mirent à claquer.

Et il murmura :

— Il y a longtemps que vous êtes sevrée de la dose?

Elle resta pétrifiée, les yeux agrandis :

— Qui êtes-vous?

Il sourit sans répondre. Elle s'appuya au mur, toujours dans cette pose des bras. Des larmes commencèrent de couler, bientôt ce fut un sanglot qui la déchira, puis un autre. Il attendit et reprit doucement :

— Il y a un docteur, ici.

— Docteur?... Qu'ils soient maudits, les docteurs !

— C'est leur devoir de soulager la souffrance. Et qui pourrait souffrir plus que vous en ce moment?

Les larmes roulaient en silence sur les joues. Il pivota sur les talons, et avant de sortir, articula :

— Je reviens dans un instant.

Le docteur Newman sortait, justement, du grill-room, Jeff l'attendit au milieu de l'escalier.

— Vous avez de la morphine dans votre sac?

Le médecin lui lança un regard oblique :

— La petite femme au manteau de fourrure?

— Oui. Elle devient folle de privation.

— Je m'en doutais.

Ils remontèrent ensemble. Le docteur regardait le sol, méditatif et plissant ses grosses lèvres. Jeff trouva qu'il ressemblait remarquablement à un crapaud.

— Je n'ai pas le droit, vous savez, marmonna Newman.

Puis, avec un mouvement de tête, brusquement:

— Ah, et puis, au diable !... Quelle chambre?

Ils ne se donnèrent pas la peine de frapper. Le petit docteur déposa son sac sur une chaise, l'ouvrit, sans accorder le moindre regard à la femme qui s'appuyait toujours au mur.

— Remontez votre manche, grommela-t-il.

Jeff attendait au dehors. Quand reparut Newman, il murmura :

— Merci, docteur... Je parle pour elle, bien sûr.

Newman sourit, papillota des yeux :

— Avez-vous lu Whiteman?... Sinon, ne le manquez pas. Il a écrit : *Je suis l'Homme. J'ai souffert. J'étais là.* L'expression poétique la plus puissante que je connaisse. Bonne nuit, fiston.

Chapitre III

Jeff le regarda s'éloigner à petits pas pressés jusqu'au fond du couloir, et il retourna lui-même à sa chambre, Il éteignit toute lumière, laissant sa porte entre-bâillée, attira une chaise, la disposa tout près, s'assit après avoir ôté son pardessus.

Il haussait les épaules, il était certain que sa veille serait inutile. Un kidnaper ne choisit pas un hôtel pour entrer en contact avec le porteur de rançon. Mais Jefferson Pitt avait été chargé d'une besogne, il l'accomplirait.

C'était, en substance, le soin de vérifier la réception sans à-coups, de l'argent par le maître-chanteur. Il surveillait le couloir faiblement éclairé, les yeux fixés dans la direction de la chambre de Léo Constance.

Il perçut, après un moment, un murmure de voix qui provenait d'ailleurs. Il se retourna et vit un rectangle de lumière en veilleuse tout en haut du mur, derrière lui.

Presque aussitôt, il constata, qu'en réalité, il y avait un vasistas au-dessus d'une porte. Sa chambre communiquait donc avec la pièce voisine mais ladite porte avait été condamnée.

Il transporta, silencieusement, une autre chaise sur laquelle il grimpa, il vit, et entendit, même tout ce qui se passait.

La femme à tête de souris était à la fenêtre, regardant la pluie battant sur la vitre. Elle s'était dévêtue, ne gardant qu'une combinaison d'un rose douteux, toute déformée. L'homme, en gilet de corps et caleçon, se vautrait sur le lit, le regard au plafond, un bout de cigarette au coin des lèvres, les mains à la nuque, les yeux mauvais.

La femme se retourna au bout d'un moment, elle avait pleuré.

— Dickie chéri, supplia-t-elle, tu verras, on sera heureux tout de même... On se mariera demain à Darrowville.

Il gardait un silence hargneux.

— Mon chéri, poursuivit-elle, on s'installera dans un petit appartement... Plus tard, on aura peut être notre maisonnette... Je travaillerai dur, tu sais... Dès que le bébé sera là, je prendrai un emploi.

Le mégot dansa entre les lèvres :

— Ça va... Ça va... Ferme-la...

— Ce serait si gentil, Dickie, si seulement tu voulais voir les choses comme il faut...

— Gentil?... Bon Dieu de bon Dieu !

— Tu ne parlais pas comme ça, lorsque tu... tu...

— J'étais saoul comme un cochon, pas possible autrement.

— Oh, Dickie... Tu... tu ne m'aimes plus?

— Ha !... T'aimer? Avec la gueule que t'as, et ce corps si moche, et, surtout, ce qui me met en boule, cette façon de chialer tout le temps!... Je te répète que fallait être saoul pour te prendre dans les bras... Je suis cuit, maintenant, bien sûr, et faut que j'y passe, mais sûr et certain que t'iras travailler quand t'auras eu ton lardon. Parce que faudra que tu le nourrisses... Moi, j'moisirai pas... Je reste avec toi jusqu'à la naissance, mets-toi bien ça dans le crâne... Et si j'ai un peu de chance, vous crèverez p't'être tous les deux, à la fois.

Elle ne cilla même pas, elle avait les yeux encore rouges et gonflés, mais sans une seule larme. La pluie noire continuait de battre rageusement aux vitres, et Pitt abandonna sa chaise, les dents serrées, une goutte de sueur à l'aisselle, et qui roula jusque sur ses côtes.

Il songeait combien on est près du meurtre, par instants. Tuer est si facile, dans certaines circonstances...

Il reprit sa faction près de la porte. Le rectangle de lumière, derrière lui venait de s'éteindre. Le couloir était silencieux et désert. Le détective récapitula la situation avec une clarté intuitive.

Un petit médicastre qui citait Whiteman et inclinait à quelque compassion. Une intoxiquée encore assez jolie qui avait assouvi son vice. Une pauvre souris dont la petite vie grisâtre avait atteint le point crucial...

Non, rien de tout cela ne permettait de croire à une complicité avec un kidnaper. Ces gens avaient, tous, d'autres préoccupations errantes dans une orbe définie entre obscurité et ténèbres..

Abandonnant ces épaves, il retrouva la figure centrale, Léo Constance. Un personnage au séduisant aspect, un homme qui s'isolait dans ses propres pensées et qui suivait sa route personnelle. Avec cinquante billets de mille dollars en poche.

— Un type suspect, mon vieux Jeff, se dit-il. Un gars qui n'a pas l'air très catholique... Pas eu de contact, hein ! Seulement vas le prouver. Et il n'y en aura pas, parce qu'à mon avis, la rançon est déjà versée au kidnaper... Payée chez Reed Roman, dès le départ.

Il analysa les moindres faits. Dès le début, Pitt avait pressenti le subterfuge à la lecture du message. Et cela signifiait que le coupable possédait singulièrement de l'estomac.

Quelle préméditation. Cela remontait loin, tout avait été organisé de manière à amener la belle affaire. Dès la réussite dans l'histoire des bijoux — sans doute créée par lui-même — une occasion excellente d'entrer en rapports avec la jolie demoiselle, dont il n'était pas sans connaître les goûts et les couleurs, bon sang !

Arrivé à ce point de son raisonnement, il s'interrogea. Quelle décision prendre, à présent? Hé, l'acculer, l'obliger à abattre ses cartes, démolir cette confiance satanique en soi-même.

Et tout de suite, oui, tout de suite.

Demain, il serait trop tard.

Voyons... Deux heures du matin. La résistance humaine est au point minimum à deux heures du matin. C'est l'heure des fantômes, des esprits, des hallucinations, de la crainte du mystérieux et de l'insondable...

Jeff se prépara. Son étui d'épaule, contenant le '38, le veston par-dessus, il sortit, s'en fut frapper discrètement à la porte de Constance. Il répéta son appel après quelques secondes. Cette fois le battant s'ouvrit.

L'homme n'était nullement dévêtu. Il dévisagea le visiteur nocturne, son regard était calme et froid.

— Je voudrais, fit Jeff, vous entretenir quelques instants.

Sans étonnement, Constance s'effaça, laissa entrer.

— Je vous écoute, monsieur...

— Je veux être dans le coup, Constance, fit Jeff, à brûle-pourpoint, d'un ton décidé.

— Dans le coup? répéta l'autre, sans plus.

— Oui. Mettons la moitié des cinquante mille.

Constance mima parfaitement une surprise d'homme bien élevé.

— Excusez-moi, mais je ne comprends vraiment pas.

— Non? Ha!... Laisse-moi rire, mon vieux. Tu te figures que le vieux Reed Roman a abandonné ses billes? Erreur. Il a compris dès le départ. Le coup de se faire choisir — ou plutôt de se choisir soi-même — comme intermédiaire, par exemple. Un peu trop transparent, tout de même. Il m'a alerté et j'ai pris la chasse, moins d'une heure après ton départ.

Pitt continua son petit exposé d'un ton convaincant.

— Oui. Il m'a dit que cinquante mille dollars, c'était une grosse tentation pour un détective privé. Pas mal, mais il oubliait qu'il s'adressait à un autre détective privé, ha ! ha ! Et ma foi, ça m'a donné l'idée. Même vingt-cinq mille, c'est très intéressant. D'accord?... En échange, je rentre et je jure sur ce qu'on voudra, que c'est vérifié, que t'as remis le pèze au kidnaper ou son mandataire.

Constance articula, non sans effort :

— Vous êtes fou?

— Moi? C'est toi qui serais fou d'hésiter. Vingt-cinq mille ou la tôle pour des années...

Jeff sentait que la noix serait dure à craquer. Constance souriait légèrement, avec ironie :

— En supposant, un instant, que votre histoire de brigands soit vraie, vous croyez que je me promènerais avec une telle somme sur moi, comme s'il s'agissait d'un calepin de notes?

— Mais bien sûr. Pour le cas où il faudrait régler la question de façon subite et urgente. Comme maintenant.

— Erreur. Jamais je n'aurais imaginé que...

— Pas de bobards... Tu as reçu l'argent à dix-huit heures trente, tu as pris l'autocar une heure plus tard. Tu n'as pas eu le temps de...

— Erreur, ai-je dit. L'argent est en lieu sûr.

Jeff comprit qu'il avait gagné la partie en ce sens qu'il savait, à présent, que Constance était l'auteur du grand coup.

— Bon, murmura-t-il, si on est d'accord pour le partage, je veux bien attendre ma moitié.

Et la cuirasse craque. Sans doute, avait-elle été lentement et longuement amenuisée au fur et à mesure des années, par le sentiment de perpétuelle frustration... Et alors que l'homme en était venu à croire à la triomphale réussite, alors qu'il en exultait cette nuit encore, la subite, l'effroyable perspective du désastre, le poussait à ce mouvement désespéré...

Constance commit la pire des fautes possibles, alors qu'il avait tant besoin, au contraire, de soupeser le moindre des gestes à accomplir...

Une flamme de folie brûla dans les yeux pâles, un revolver apparut comme par magie. Jeff se jeta de côté, mais la détonation avait déjà éclaté il ressenti comme un coup de marteau au bras, il en fut projeté contre le mur.

Il rebondit, et, par réflexe, se laissa rouler à terre, derrière un lourd fauteuil, juste à temps pour éviter une seconde balle qui pénétra dans la tapisserie, faisant jaillir un petit nuage de poussière.

Jeff parvint à saisir son '38 de la main gauche, mais n'étant pas ambidextre, son tir fut imprécis. Il entendit un bris de vitre, crut qu'il avait touché un carreau, mais comprit presque aussitôt que Constance avait foncé à travers la fenêtre pour fuir grâce à l'escalier de fer extérieur.

Pitt abandonna son abri, son bras était en feu, il tituba à travers la pièce, écrasant des débris de verre. Il remarqua vaguement que la pluie n'était plus que crachin, et, une fois sur la palier de fer, distingua, au-dessous de lui, la silhouette de Constance presque arrivé en bas.

Cette fois, il visa soigneusement, choisissant l'endroit où prendrait pied Constance, au sol, et tira dès qu'apparut la silhouette. Constance resta immobile, un instant, puis s'abattit comme un gosse qui, jouant aux gendarmes et aux voleurs, se laisse tomber grotesquement, les bras en croix, le nez en avant.

Se relever... Se relever... Fuir... Fuir... Fuir... Il ne resta que quelques secondes, et il lui sembla que c'étaient de longues minutes. A peine debout, il se mit à courir poursuivi par une nouvelle balle qui ricocha derrière lui.

Il tourna le coin de la rue, les yeux égarés, vit une grosse Buick stationnée devant un cabaret de nuit. Bon Dieu, quelle chance... Incroyable... Il garda le coude gauche enfoncé dans le ventre, se jeta de l'autre côté de la chaussée, s'installa, eut la présence d'esprit de regarder le niveau d'essence — chance, encore, le plein à peu de chose près — pas de clef de fermeture de batterie.. Contact, démarrage...

La nuit s'enfuit en arrière, des deux côtés. Oui, c'était cela. La voiture ne bougeait pas, c'était le paysage qui défilait. L'aiguille de vitesse indiquait quatre-vingts milles — près de cent trente kilomètres — à l'heure, mais elle mentait, sûrement, voyons...

Ah, ça faisait mal, dans l'épaule. Mais quoi, il vivait. Seulement la douleur vivait aussi, et le déchirait avec des serres d'oiseau de proie.

Non, ce n'était pas l'épaule, il s'en rendait compte, brusquement. C'était plus bas, dans la poitrine, et si profondément. La chemise collait, visqueuse et chaude. Le sang... Son sang si précieux, qui s'écoulait dans cette maudite voiture laquelle ne voulait pas rouler, alors que toute la terre fuyait à reculons. Là-bas, la grande route accourait à son tour.

La Buick fit une embardée, au virage, dérapa sur le bord boueux, reprit le milieu. La secousse l'avait projetée en avant, contre le volant dont le bas s'enfonça dans le ventre, et sa vue en fut brouillée par une vaste flamme de douleur. Il corrigea la direction dans un effort gigantesque. Alors, quoi, il n'y voyait plus clair? Mais non, voyons, c'était la pluie, cette sale pluie qui brouillait tout. Il haleta de soulagement, il eut envie de rire tout haut, il avait cru que la blessure était si grave que... Mais non... Une blessure superficielle, bien sûr... On arrangerait ça. Il appuya sur l'accélérateur, encore et encore.

Descente effrénée, et subitement, plus de route, les phares n'éclairaient que de l'eau. Trop tard pour ralentir, il fit jaillir des gerbes, l'étendue se fendait en un V sans fin sous l'étrave du capot.

Et le moteur qui crachait, qui allait s'arrêter. Une secousse encore, le volant dans les intestins, de nouveau, et l'affreuse douleur partout... Puis l'allumage reprit, il hurla de joie, le moteur repartit avec son ronronnement régulier.

Ce type qu'il avait vu dans l'autocar, ce grand type à l'air nonchalant. Oh, il s'en était méfié dès qu'il l'avait vu. C'était le subconscient qui le guidait, il était toujours averti comme par un choc électrique du danger latent.

Il avait senti le regard de l'inconnu dans son dos, comme si quelque rayon de soleil lui était envoyé à travers une loupe... Cela brûlait.

Il ne connaissait même pas le nom de cet homme, mais une haine intense le soulevait contre lui. Maudit soit-il... Maudit, soit-il... Il répéta la phrase comme une incantation maléfique, il supplia le diable de l'exaucer.

Il vit, après un temps dont il n'aurait su déterminer la durée, un poteau indiquant la déviation pour les automobilistes désirant éviter le centre de la ville. Il vira sur cette route circulaire, obéissant à un instinct d'animal blessé et traqué. Si on avait signalé par téléphone, le vol de la voiture?

Il conduisait d'une seule main, à présent, l'autre bras était comme paralysé et reposait sur le genou. Le torse était ruisselant et baignait dans une chaleur humide, collante. Et c'était de plus en plus difficile de coordonner ses pensées.

Bizarre, la couleur de la nuit, elle devenait rougeâtre, comme s'il y avait un immense incendie. Ah, Brenda... La revoir. Elle penserait pour lui, elle saurait tout ce qu'il faudrait faire, tout s'arrangerait, et il pourrait se reposer un peu.

Il la voyait, dans une sorte de nuage rose, il s'accrocha à cette vision, rejetant tout ce qui n'était pas elle — et aussi — les cinquante billets de mille dollars, dans sa poche.

Donner cet argent à Brenda, elle saurait le cacher, elle était si belle, si intelligente, tout lui était possible.

S'en aller vers le sud. Vers les pays chauds. Le Mexique... Ou plus loin, l'Argentine... Oui, loin des tropiques ; il préférait des pays tempérés, voire froids, climats pour les énergiques. Mais si Brenda préférait la chaleur... Tout pour Brenda.

Cet idiot, là-bas qui n'avait rien compris, qui croyait que Constance avait cruellement séquestré

Brenda... Comme si c'était possible... Brenda exquise, perverse, sensuelle, enivrante, capiteuse, compliquée, contradictoire, et si tendre, si fougueuse, Brenda, l'unique, l'incomparable...

Il se retrouva sur la grande route sans savoir comment. Il vira, plus tard, dans la route secondaire vers les collines, avec le même automatisme. Il ne retrouva une partie de son équilibre — infime partie — que lorsqu'il gravit la côte vers la maisonnette, et c'est à ce moment, qu'il dérapa de nouveau, s'en fut buter dans un boqueteau de jeunes chênes.

Il ouvrit la portière, s'effondra au dehors, resta étalé sur un amas de feuilles sèches, haletant de douleur. Il parvint à se mettre à genoux, à se redresser, et reprendre sa route à pied pas à pas, le coude dans le ventre, l'épaule en avant.

Il glissait, tombait lourdement, se ramassait, retombait... Il vit la petite clairière, puis la maison de bois. Le porche... Trois marches... Trois marches qui représentaient trois kilomètres d'ascension épuisante.

Il s'affala contre la porte, réunit ses dernières forces, frappa du poing. Une lumière brillait à l'intérieur, on ouvrit, et il s'écroula en avant, tout de son long.

Brenda, les yeux agrandis, le cœur serré, était au-dessus de lui, et murmurait :

— Léo... Léo... Lève-toi, mon Léo chéri...

Mais jamais plus il ne se léverait.

Chapitre IV

OH, qu'il était lourd. Jamais elle n'aurait cru qu'il pouvait être aussi lourd. Elle renonça à le soulever, se mit à le traîner, le pousser le tirer, elle se tachait de sang, elle s'épuisait, elle continuait avec obstination.

Elle parvint, enfin, à l'allonger sur le divan de cuir et à le déshabiller jusqu'à la ceinture. La blessure était affreuse, l'homme vivait encore, mais à peine. La poitrine s'élevait et s'abaissait imperceptiblement, et des bulles rosées venaient crever au bord des lèvres.

Brenda avec des gestes d'automate, le soigna comme elle put, sans chercher à comprendre les causes et l'étendue du malheur. Eau chaude, serviette, et un antiseptique quelconque, découvert dans la chambre à coucher. Les bulles roses devenaient plus grosses et plus lentes au fur et à mesure que la respiration était plus pénible.

Vint le moment où elle pensa subitement à l'argent. Elle le trouva dans la poche du veston saturé de sang, elle compta les billets maculés de rouge. Et son cerveau étrange fonctionna comme celui d'un comptable, débit et crédit, le rouge du sang, du sang de Léo, et le vert des banknotes.

D'un seul coup, elle envoya la liasse contre le mur, tout retomba en s'éparpillant. Elle émit un sanglot court.

— Léo... Mon Léo...

Elle s'agenouilla, posa la joue sur le torse nu, sous la blessure — cela n'avait jamais été l'épaule — et ce ne fut que quelques minutes plus tard qu'elle comprit qu'il était mort. Malgré sa peine réelle, elle se mit à réfléchir avec cette inhumaine lucidité qui cohabitait avec les bouleversements les plus grands.

L'argent... Elle commança de ramasser soigneusement les billets épars. Elle avait presque terminé lorsque la porte fut ouverte d'une secousse, et un homme mince, de haute taille, apparut sur le seuil. Elle n'en fut ni effrayée, ni même surprise, elle était mithridatée par tout ce qu'elle avait éprouvé, déjà, elle put même voir que cet inconnu était également blessé.

Le bras droit pendait, raide, et la main gauche se crispait sur un revolver. Il regarda la jeune fille, puis le divan, revint à elle.

— Mort? fit-il.

— Oui, et, précipitamment : Ce n'est pas moi qui l'ai tué.

— Je sais. C'est moi.

Le visage de Brenda se convulsa de haine. Ah, c'était lui, c'était lui qui avait fait ça ! Puis, elle reconquis l'empire sur soi-même, se recomposa un visage.

Jouer le jeu. C'était un homme, et les hommes, on les manœuvre, quelle que soit la situation, et quelles que soient les méthodes à employer.

— Je ne comprends pas, affirma-t-elle.

— Je l'ai abattu à Hogan, et on peut se demander par quel miracle il a eu la force de conduire une voiture jusqu'ici. Je croyais que c'était un kidnaper. Je vois, à présent qu'il n'était que le complice d'une jolie fille. Ciel, le viéux m'avait dit que vous êtes jolie, le mot n'est pas suffisant.

Elle passa, comme par hasard, devant la lampe à pétrole, et le corps se dessina par transparence, sous la robe légère...

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle d'une voix égale.

Il s'avança, se nomma, expliqua :

— Je suis détective privé... Comme lui... Votre grand-père m'avait chargé de le surveiller. C'est à Hogan que je l'ai démasqué, il m'a tiré dessus, j'ai riposté, Il a volé une voiture, j'ai réussi à persuader un conducteur de taxi de me louer la sienne, je me suis jeté à la poursuite, mais il avait pris une telle avance, il devait conduire comme un fou.

« C'est en atteignant la ville suivante, que j'ai joué ma chance. Trois hypothèses : 1° Il pouvait avoir pris par le centre et viré vers la gauche ou la droite, dans une direction totalement inconnue, 2° Même manœuvre, mais repris la grande route en ligne droite, 3° Pris la route de déviation pour éviter de se faire repérer en ville au cas où le vol eût été signalé par téléphone.

» Tel que je le jugeais, je pensais qu'il aurait adopté la dernière solution, et moi, j'ai coupé par le centre, je l'ai guetté à la reprise de la Nationale. Je l'ai vu passer, je ne pouvais le rattraper, ma vitesse était inférieure, mais, en forçant, je réussis à ne pas perdre de vue son feu arrière.

» Je pus repérer le virage dans la route secondaire, non loin d'ici, puis, je découvris une auto accidentée contre un tronc d'arbre, et, finalement, vis la lumière de la maison, ici.

ELLE éprouvait un froid mortel intérieur. Tout était découvert, et Léo était mort. Comment se tirer de cette situation qui ne semblait offrir qu'une seule issue, décidée sur l'instant?

Conquérir cet homme...

Et c'était faisable, décida-t-elle. Quand on est désirable, et mieux que cela, grisante, capiteuse, quand on possède un corps voluptueux dessiné par une robe impalpable, seule avec un mâle dans une maisonnette isolée, en pleine nuit, tout est possible.

Sans compter un autre argument représenté par cinquante billets de mille dollars, même s'ils sont souillés de sang.

— Vous êtes blessé, dit-elle d'un ton de sollicitude.

— Pas grand'chose...

— Mais il faut tout de même vous soigner... Je vais déchirer une de mes combinaisons pour laver la blessure.

Il eut une expression dans le regard, à laquelle elle ne se méprit nullement, déposa son revolver sur la table, commença d'ôter son pardessus avec des mouvements lents.

Sur le divan, le cadavre de Léo achevait de refroidir, le visage avait perdu cette arrogance qui avait tant exaspéré Jeff Pitt. Mais Brenda ne regardait pas le mort.

Elle s'approcha de Jeff, déboutonna la chemise, elle avait la tête tout près de son visage, et il respirait le parfum des cheveux.

Elle passa dans la cuisine pour faire chauffer une nouvelle bouilloire. Il resta assis dans le fauteuil, abattu par la douleur et la fatigue. Ses yeux errèrent sur la table, il vit qu'elle avait déposé l'argent tout à côté du revolver, et c'était sous la lumière jaune, le macabre symbole résumant tout ce qui venait de se passer.

Elle reparut, et ses doigts, longs, très doux, continuèrent de soigner avec adresse. Il renversa la tête en arrière, les yeux fermés. Ce n'étaient plus seulement les cheveux, mais tout le corps de l'enchanteresse qui exhalait un arôme troublant.

Elle-même, le regarda, profitant des paupières closes, et songea que la dureté des traits avait cédé la place à une expression révélant une tendresse que l'on s'efforçait de refouler intérieurement.

Il ne semblait pas se soucier de ce revolver à portée de la main de Brenda. Était-ce par une négligence née de l'épuisement ou parce qu'il était certain qu'elle ne l'utiliserait pas ? Elle eut un sourire intérieur, convint avec elle-même que sa haine s'était dissipée comme bulle de savon.

L'assassin de Léo? Et puis après. Les choses s'en viennent, les choses s'en vont. On dit « adieu » et on dit « bonjour ! »

Elle acheva le pansement, et il sentit, tout naturellement, les lèvres de Brenda sur les siennes.

— Jeff, murmura-t-elle, l'instant d'après...

Il rouvrit les yeux, plongea dans les siens. Il y lut tant et tant de choses... Mais Brenda — qui possédait un sens aigu des réalités — savait déjà que la réponse était *négative*.

Nullement brutale... Négative avec un regret, négative parce que la pensée de l'homme luttait farouchement pour dominer l'instinct du mâle.

Elle suivait cette lutte, s'efforçant d'aider la victoire qu'elle souhaitait, non seulement parce qu'il ne lui déplaisait pas, mais surtout parce qu'il n'y avait pas de salut ailleurs.

Et l'instinct de Jeff parla tout haut :

— Une femme comme toi, Brenda. Que peut-on demander de plus sur cette terre?

Elle murmura d'une voix brûlante :

— Oui, Jeff... Une femme comme moi, et cinquante mille dollars en sus... L'amour et l'argent!... Tout pour toi...

Il se leva, entoura Brenda de son bras valide, la souleva, elle était si petite, et lui si grand, l'appuya sur sa poitrine, lui donna un long, très long baiser, la déposa sur le sol et s'éloigna, détournant les yeux.

Il parla, c'était comme s'il se répondait à lui-même.

— Oui... Tout pour moi... Incroyable... et pourtant à portée de main. Tout homme sensé en serait ivre de bonheur. Mais il y a des insensés.. Comme moi...

Elle le regardait, il avait les yeux au loin.

— Parce que moi, continuait-il, j'ai toujours suivi, dans la vie, une sorte de loi que je me suis forgé et qui interdit la mauvaise route... Elle ne conduit à rien de valable, sur terre... Ni après... Il y en a d'autres, des insensés qui, même s'ils

ont perdu toutes leurs illusions sur la justice et la récompense, persistent à croire à cette loi car elle leur fournit la seule raison valable de vivre.

Il se tourna vers elle.

— Il serait temps de vous habiller, nous allons partir.

DANS la pièce voisine, Brenda calculait rapidement. Elle avait compris que la défaite était irrémédiable, elle pensait, maintenant, à l'argent, chose primordiale, pour elle, Car ce Jeff n'était qu'un détail, comme l'avait été Léo Constance, avant lui. Elle sourit nerveusement.

Quand elle reparut, avec son manteau de fourrure, il vit qu'elle avait un petit revolver de luxe à la main.

L'argent et le '38 de Jeff étaient toujours sur la table. Elle ramassa les billets qu'elle enfouit dans son sac, et prit le second revolver.

— Laissez donc ces armes, fit-il.

— Non, elles sont indispensables quand tous les moyens de persuasion sont épuisés.

— Vous n'en avez pas besoin, je vous assure. Vous êtes libre, mademoiselle. Vous pouvez vous en aller, quand vous voudrez et comme vous voudrez. Je vous laisse le taxi dans lequel je suis venu, vous l'abandonnerez à votre guise pour le train, l'avion ou l'autocar.

Elle le dévisagea, haussa les épaules.

— Complètement cinglé, articula-t-elle.

— Mais non. Votre grand-père n'ira jamais en justice contre vous. Pourquoi me donnerais-je la peine de vous ramener à la maison?

— Et l'argent?... Avez-vous songé à sa fureur de le laisser échapper?

— Peu m'importe sa fureur.

— Mais pourquoi?... Pourquoi me l'abandonnez-vous?

Il eut un sourire amer, et parut subitement très las.

— Peut-être parce que je suis cinglé, après tout? Ou parce que je pense qu'il vous doit un dédommagement pour tout ce dont vous avez été privé par sa faute, je parle du côté cœur. Mais peu importe. Prenez l'argent et partez.

Elle se retourna, près de la porte.

— Et vous? Qu'allez-vous faire?

— J'irai à pied jusqu'à la grande route et ferai de l'auto-stop. Très facile...

— Avec cette épaule blessée.

— Je me débrouillerai.

— Je pourrais vous emmener, fit-elle impulsivement, et elle ajouta d'une voix presque suppliante : Oui... Venez...

Il la dévisagea, et, très lentement, murmura :

— Merci... Merci pour cet élan. Mais je préfère que vous partiez seule.

— Je ne vous dis pas adieu, chuchota-t-elle avant de disparaître.

IL fit enlever le cadavre, il se fit soigner par un docteur, il dormit, et il rentra chez lui. Puis il se rendit auprès du vieux milliardaire.

L'invalide écouta le récit de l'homme qui se tenait debout dans la pièce immense.

— Ainsi, gronda-t-il, les yeux emplis de rage, ils avaient comploté ça tous les deux. Et vous dites qu'il est mort, le gredin?

— Oui. Je l'ai tué.

— Parfait. Et où est Brenda?

— Je ne sais pas. J'espère que je ne le saurai jamais.

— Vous... vous l'avez laissée fuir?

— Mieux que ça, je l'ai aidée.

— Elle a filé avec mon argent?

— Bien entendu...

— Combien vous a-t-elle abandonné?

Il contint son ressentiment, répondit : Rien du tout.

— Vous imaginez que je vais vous croire?

— M'en fous totalement, que vous croyiez ou non.

— Je pourrais vous faire arrêter.

— Allez-y. Cela m'est égal.

Le vieux reprit son souffle, changea d'expression.

— D'accord, mon petit. Cinquante mille dollars sont une bagatelle, pour moi. Mais j'aimerais savoir pourquoi vous avez agi ainsi... Expliquez.

Il aurait voulu le comprendre lui-même, il n'en savait rien, il finit par dire :

— Je pense que c'est la rançon de votre conscience.

Le vieillard resta immobile, puis un immense soupir le souleva et il dit d'une voix imperceptible :

— Allez-vous en... Vous m'enverrez votre note.

— Vous ne me devez rien.

Il sortit, descendit l'escalier, passa devant le Van Gogh.

Et tout en conduisant sa petite voiture, il songeait à une belle fille aux cheveux d'or qui « ne lui avait pas dit adieu ». La reverrait-il un jour?

Il émit un juron, secoua la tête :

— Bon Dieu !... Deviendrai-je un homme, un jour?

Et le visage honnête, au regard loyal, grimaça comme s'il allait pleurer...

★★★

LES BOOKMAKERS DE LA

LOTERIE NATIONALE

HEIN ! Quoi ? Comment ? Le Secrétaire général du Parquet de la Seine regardait son interlocuteur avec une nuance d'inquiétude. Il devait avoir à faire à un fou. Cet homme d'apparence prospère, à la bonne grosse figure joviale, le nez chaussé de rassurantes lunettes d'écaille, venait de lui déclarer qu'il se constituait prisonnier après avoir détourné un nombre considérable de millions. Et l'affaire concernait la Loterie Nationale !

— Voyons, cela se saurait. Il y aurait une plainte !...

Son visiteur dut presque insister pour se faire écrouer !

***

Avant d'aller plus loin, rappelons en très gros, le mécanisme financier assez complexe de la Loterie Nationale.

D'abord, comme toutes les loteries et tous les autres jeux de hasard, la Loterie ne risque pas de perdre. Elle ne rembourse sous forme de lots que la moitié des mises. Soit un bénéfice théorique de 50 %.

D'un autre côté, la Loterie Nationale, grande dame, n'émet que des billets entiers, et ne connaît qu'eux pour le règlement des lots.

Cependant, elle n'ignore pas que la grande masse des parieurs n'a pas le moyen de se payer des billets entiers. Elle accorde donc à certaines œuvres (dignes d'intérêt), et aussi à des groupes financiers (honorables), l'autorisation d'émettre des « dixièmes » en contre-partie de billets entiers. L'opération se pratique sur une base annuelle. Selon les possibilités de l'émetteur. la Loterie Nationale lui fournit, pour tous les tirages de l'année, un nombre fixe de billets entiers. Cette série, plus ou moins importante, porte toujours les mêmes numéros. Elle est accompagnée de timbres-vignettes (20 par billet entier) destinées à être collées sur les « dixièmes » émis.

« Il n'y a pas de billets faux de la Loterie Nationale ! » clamait, l'autre jour, en gros titre, notre grand confrère quotidien Le Figaro.

On a quelques raisons d'en douter. Et, en tout cas, ces timbres-vignettes qui, en principe, ne permettent pas d'émettre plus de « dixièmes » que ceux qui correspondent normalement aux billets entiers fournis, constituent le seul contrôle de l'opération.

Ce sont les émetteurs eux-mêmes qui règlent les possesseurs de « dixièmes » gagnants. Ceux-ci peuvent se faire payer leurs lots

Il dut (presque) insister pour se faire écrouer

au guichet de n'importe quel émetteur (pas forcément celui de leurs « dixièmes »). Les services officiels de la Loterie Nationale les ignorent. Les émetteurs se remboursent leurs « dixièmes » les uns les autres, un peu à la manière de la « compensation » existant entre les banques pour les chèques, et ils se font à leur tour régler leurs billets entiers sortants directement par la Loterie Nationale.

On voit qu'il existe un compartimentage étanche entre les billets entiers et les « dixièmes » ; une sorte de « rideau de fer » entre les porteurs de « dixièmes » et les services du pavillon de Flore.

Cette digression n'est pas inutile pour l'intelligence des étonnantes péripéties qui vont suivre.

***

REVENONS donc au Palais de Justice. Avant de se décider à signer un mandat de dépôt, le Secrétaire général du Parquet de la Seine, posa naturellement quantité de questions au candidat-détenu. Ce n'est pas si facile que ça d'entrer en prison quand on le veut. Mais le Magistrat ne s'attendait certainement pas aux révélations qui allaient lui être faites.

Le premier épisode de cette rocambolesque (mais véridique) histoire se déroule à Toulouse, la cité des violettes. Exactement 9, rue Bayard. Là, au premier étage, dans un garni à usage mixte commercial et d'habitation, était installé depuis plusieurs années un important courtier en « dixièmes » de la Loterie Nationale.

Il y habitait avec un couple d'amis, dont l'un lui rendait, en échange, quelques services administratifs.

FUGUE UN VENDREDI 13

Le *vendredi* 13 Novembre (car le hasard a de ces coïncidences qu'on reprocherait à un auteur de romans policiers), l'ami en question, entrant dans le bureau, aperçut une lettre posée bien en vue et qui lui était adressée. L'écriture en était à peine lisible, le ton celui d'un homme affolé.

« *J'ai un passif de cinquante millions* », disait-elle en substance, « *Je ne peux plus regarder mes amis en face. Je préfère m'en aller* ».

L'ami en eut les bras cassés (On pourrait presque écrire les « ailes brisées »).

Quoi, Jean Q..., cet homme si sérieux, qui menait une vie si rangée, ne fréquentait guère les cafés, qui jouissait de si nombreuses et si solides amitiés, avait levé le pied !

Jamais il n'avait fait part à son ami de soucis d'argent. Son affaire était prospère. Son rôle consistait à recevoir les « dixièmes » qu'il répartissait entre les dépositaires de son secteur (Haute-Garonne et Départements limitrophes), au prorata de leurs demandes. Et chaque semaine il devait régler le montant des billets vendus pour la tranche tirée, en gardant, bien entendu, un pourcentage qu'on pouvait estimer lui rapporter au moins 200.000 francs par mois...

Mais sa « lettre d'adieu » ne laissait pas de doute, elle citait même le nom d'un créancier à qui, capital et intérêts, il devait quelque trente millions !...

C'était fou. L'ami avait, la veille au soir encore, joué aux cartes avec Q... chez un ami commun, jusqu'à 23 heures. Pourtant, il fallut se rendre à l'évidence et transmettre la lettre du fugitif à la police. Celle-ci fit diffuser immédiatement son signalement, non sans craindre qu'il eut déjà passé la frontière avec le magot.

Car, finalement, il apparaissait que Q... avait emprunté à 5 ou 6 personnes, une quarantaine de millions, sinon d'avantage « pour donner de l'extension à ses affaires ». Et l'on ne pouvait encore savoir s'il n'avait pas gardé des sommes appartenant aux émetteurs de « dixièmes » qu'il représentait...

Ce « faits divers » aurait probablement paru dans toute la presse si justement, les journaux du samedi n'eussent été passionnés par les aveux de Dominici, le patriarche massacreur de Lurs. Ainsi, sans doute, passa-t-il inaperçu ou fut-il négligé.

Un vendredi 13... le hasard a de ces coïncidences !

UN HOMME SI CORRECT !

L'épisode suivant à Toulouse fut à peine moins surprenant. Dès que la nouvelle avait été connue — et elle se répandit comme une traînée de poudre — ç'avait été, au 9, rue Bayard, un défilé de gens avec qui Q... était en relations d'affaires. Et chacun se demandait ce qu'il avait bien pu faire de tant d'argent.

Le dimanche matin débarquaient à Toulouse, le colonel de Castet, président des *Ailes Brisées*, accompagné du colonel Dumarcet, directeur des émissions de « dixièmes » de cette association. Ainsi que M. Pierre Wahl, émetteur des « dixièmes » *Le Sapeur Pompier* et *Ailes Françaises*.

Jusque là, on avait cru que Q... n'était courtier qu'uniquement des *Ailes Brisées*, mais il travaillait également pour M. Wahl. Et aussi pour Mme Faucilhon, émettrice des « dixièmes » *Le Coureur Automobile* et *Gueules Noires*, déjà arrivée en hâte depuis la veille (1).

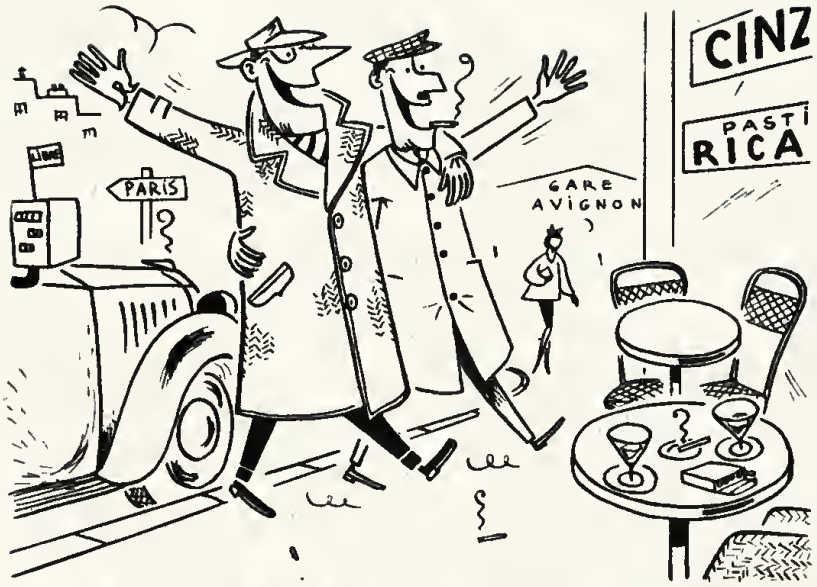
Après examen sommaire de la comptabilité de Q..., et un constat fait par huissier des numéros gagnants, compte tenu des sommes restant encore entre les mains des dépositaires qu'approvisionnait Q..., les émetteurs déclarèrent ne pas avoir l'impression que la fuite du courtier pût leur causer un préjudice matériel.

— Il a toujours été très « correct » avec nous, ajoutait leur porte-parole. Et s'il n'y a pas de préjudice matériel, quel fondement donnerions-nous à une plainte?

Le préjudice causé aux sociétés émettrices étant faible, peut-être même inexistant, ce serait donc les « amis » de Q... qui risquaient de perdre leurs dizaines de millions imprudemment prêtées. Et ceux-ci n'avaient pas grand recours. Ayant prêté de l'argent avec intérêt, les obligations contractées étaient donc purement civiles. Et, à leur égard, Q... n'était qu'un débiteur malhonnête, sans plus.

Le courtier avait-il creusé un « trou » pour en combler un autre? Emprunté pour régler un arriéré vis-à-vis des émetteurs? C'était peu vraisemblable.

(1) Bien entendu, nous tenons à signaler que ces associations émettrices de dixièmes sont des plus dignes d'intérêt et ne sauraient en aucune façon, être entachées par toute cette affaire.



...sans doute conquis par la faconde joviale de son client...

VEDETTE NOIRE ET LINGOT D'OR

On se perdait en conjectures, quand, le lundi 16, on connut un nouvel épisode de cette extraordinaire affaire.

Q... était propriétaire d'une superbe Vedette noire. Il l'avait sortie le jeudi matin d'un garage proche de son domicile et il y était rentré dans l'après-midi.

— Je ressortirai peut-être vers six heures et demie, avait-il dit.

Ce qu'il fit dans cette journée du jeudi reste imprécis. On sait seulement qu'à 23 heures 30 environ — après la fameuse partie de cartes — il revint au garage, prit sa voiture, et, sans faire le plein, ni dire plus que « bonsoir », il partit dans la nuit...

Le samedi matin, un garagiste de Saint-Pons, M. D..., lut dans la *Dépêche du Midi*, la fugue du courtier, avec cette précision qu'il était parti dans une conduite intérieure noire, immatriculée 631AY31. Le garagiste sursauta, bondit vérifier. C'était bien ça !

La veille, le vendredi 13 dans la matinée, un automobiliste était venu lui demander de dépanner une Vedette noire, boîte de vitesses cassée. La voiture était encore là. Le client avait demandé un taxi et un chauffeur local, M. A..., avait accepté de le conduire en Avignon, moyennant 15.000 francs.

Ils avaient aimablement bavardé en route.

— Je vais prendre le train de Paris, avait dit le client.

Arrivé à destination, il avait sorti son portefeuille pour régler, mais, son billet pris pour la capitale, il ne lui restait plus que 5.000 francs. M. A..., sans doute conquis par la faconde joviale, de son client, accepta pour le règlement du solde, une reconnaissance de dettes de 10.000 fr.,

Le paquet lui avait échappé : c'était une « brique » !

écrite au dos d'une carte de visite au nom de Q..

Il était environ 16 heures lorsqu'ils se séparèrent; selon toute vraisemblance, le courtier prit le train pour Paris dans la soirée.

On peut en déduire, sans être Sherlock Holmes, qu'il est resté 48 heures dans la capitale avant de se décider à se constituer prisonnier. Mais, en même temps, l'affaire devient complètement brumeuse. On supposait que Q... avait dû mettre un magot de côté pour filer en jouir tranquillement sous d'autres cieux. On avait parlé d'achats d'or. Quelques semaines avant sa fugue, au garage où il remisait sa Vedette noire, il avait tendu un petit paquet à un employé.

— Tiens çà, avait-il dit.

L'autre avait tendu une main molle croyant à un paquet léger, et le paquet lui avait échappé. Il était très lourd.

— C'est une « brique », avait expliqué Q...

Un lingot d'or ! Et voilà qu'il n'avait pas pu payer son taxi en Avignon. On ne comprend plus. Pour aller « planquer » un magot, on part avec suffisamment d'argent liquide pour mener son entreprise à bonne fin, sans attirer l'attention des curieux.

LA VALSE DES FAUX

Le quatrième épisode est encore plus ébouriffant. Q... apprenait-on à Toulouse, pendant qu'il insistait pour aller en prison, à Paris, était un repris de Justice, un faussaire condamné en Cour d'Assise.

Cependant, pour obtenir l'autorisation de vendre des dixièmes de la Loterie Nationale, il avait dû fournir à Paris le récépissé d'une déclaration faite à la Préfecture de la Haute-Garonne. Il était incroyable qu'il l'ait obtenu, au mépris des textes de lois et de son casier judiciaire.

Et, en effet, on n'en retrouvait *aucune trace* dans les services préfectoraux. Il fallait alors conclure que Q... avait fait usage d'un faux. Mais ce faux était établi sur papier à en-tête de la Préfecture et portait tous les cachets nécessaires. A la suite de quelles manœuvres... ou de quel abus de complaisance ?

Ce n'est pas tout. Pour obtenir 14 millions environ de deux de ses prêteurs, MM. P... et T...., Q... leur avait fourni une « garantie » de l'association des *Ailes Brisées*. Cette pièce était également un faux. M. Faucilhon, alors directeur des émissions des *Ailes Brisées* a déclaré que la signature n'en était pas la sienne. Mieux, cette pièce aurait dû être légalisée par un commissariat de police, mais elle portait un cachet de la Sûreté Nationale. On sait que celle-ci ne s'occupe que de poursuites criminelles ou pénales et non de questions administratives. C'est même ce détail qui a immédiatement « sauté aux yeux » des enquêteurs, soulignant pour le moins, « l'irrégularité » avec laquelle la pièce avait été établie.

Vraiment, cette affaire embrouillée posait déjà beaucoup de questions gênantes, sans parler du mystérieux emploi du temps du courtier dans la journée du jeudi avant de quitter Toulouse, le vendredi, dans l'Hérault et le Vaucluse, le samedi, le dimanche et le lundi matin à Paris. Avait-il rencontré des gens avec qui il était en « relations d'affaires ». Et pourquoi aucune plainte n'était-elle encore portée par les émetteurs ?

LA LOTERIE "PARALLÈLE"

Il fallut attendre un mois pour connaître le cinquième épisode, proprement époustouflant.

Finalement, Q... s'était « mis à table ». Et ses révélations avaient déclenché une enquête officieuse qui aboutissait à une véritable offensive du Parquet de la Seine. On découvrait qu'un puissant groupe financier, non content sans doute, des bénéfices pourtant appréciables que rapporte le commerce des « dixièmes » de la Loterie Natio-

nale (notamment 16,5 % de lots que les acheteurs de « dixièmes » négligent ou oublient de réclamer ! en plus des commissions et pourcentages), se livrait à un trafic ahurissant.

En dehors de la tranche de « dixièmes » que ses accords avec la Loterie Nationale lui permettait d'émettre, le groupe en question émettait tout simplement, parallèlement à chaque tirage, des « dixièmes » pour *tous les numéros* de la Loterie Nationale. Evidemment, les timbres-vignettes que portaient ces « dixièmes » étaient « un peu faux », comme on dit dans le midi.

C'est là que l'opération devient ravissante. La société était émettrice clandestine, mais honnête (à sa manière !). Elle payait religieusement les numéros sortants. *Même les gagnants des gros lots*, le cas échéant.

Par l'organisation même de la Loterie, le nombre des perdants couvrant celui des gagnants, comme on l'a vu, l'opération était somptueusement rentable et rapportait des dizaines de millions *par semaine*, depuis des années.

Ce groupe de bookmakers d'un nouveau genre, disposait, surtout dans le Midi, à Monaco et en Afrique du Nord, d'un réseau fort bien organisé de courtiers et de démarcheurs, dont Q... était l'un des plus actifs. La « petite commission » était naturellement un peu plus forte que pour les dixièmes officiels...

La veille de Noël, M. J. B..., organisateur de cette géniale opération était appréhendé dans les bureaux de sa Société, quelque part aux Champs Elysées. Il n'avait que 16 millions sur lui !... Inculpé par M. Fajon, juge d'instruction, d'infraction à la loi sur les loteries, il déclara choisir Me Floriot comme avocat et fut, sur le champ, mis en liberté provisoire.

Cette fois encore, une telle information aurait sans doute été exploitée dans toute la presse si ce jour-là, la République, qui se cherchait un Président depuis une semaine, ne s'en était justement trouvé un ! Avec la grève des postes par dessus le marché, l'actualité ne laissait pas de place dans les journaux pour la multiplication des « dixièmes » miraculeux, sauf une demi-colonne à la huit de « France Soir » dernière.

***

L'enquête continue, disait-on. Et on est bien obligé de remarquer que c'était avec une grande discrétion. Il est vrai qu'à notre connaissance, personne n'avait encore porté plainte, ni les honorables émetteurs contre leur courtier marron, ni la Loterie Nationale contre son concurrent clandestin, ni le Ministère des Finances...

En fait, tout se passait comme si l'on ne tenait pas — mais pas du tout ! — à trop ébruiter cette affaire, qui, dans une certaine mesure, pourrait être considérée comme préjudiciable aux intérêts de la Loterie Nationale. A moins que ce fut pour d'autres raisons susceptibles de cacher des surprises !

Ces surprises sont en effet, venues. Avec une très ingénieuse histoire d'émissions « fictives ». Et l'arrestation (finale) du sieur J. B... — son complice Ch. D... étant en fuite. Ils n'auraient fait qu' « escroquer un milliard à 200 candidats (faussaires, en leur faisant miroiter une fructueuse opération sur de (fictifs) faux-billets de la Loterie Nationale » *Si non é* (tout à fait) véro, é béné trovato...

L'explication vaut ce qu'elle vaut. Elle a le mérite de rassurer les clients de la Loterie Nationale. Mais on peut penser que celle-ci, plutôt que de laisser (involontairement) la possibilité de telles combinaisons à des aigrefins de (très) haut vol, *ferait mieux d'émettre elle-même ses dixièmes*. Quitte, pour la morale, à distribuer une partie des bénéfices qui en résulteraient, aux œuvres qu'elle entend encourager.

Mais ce serait peut-être trop simple...

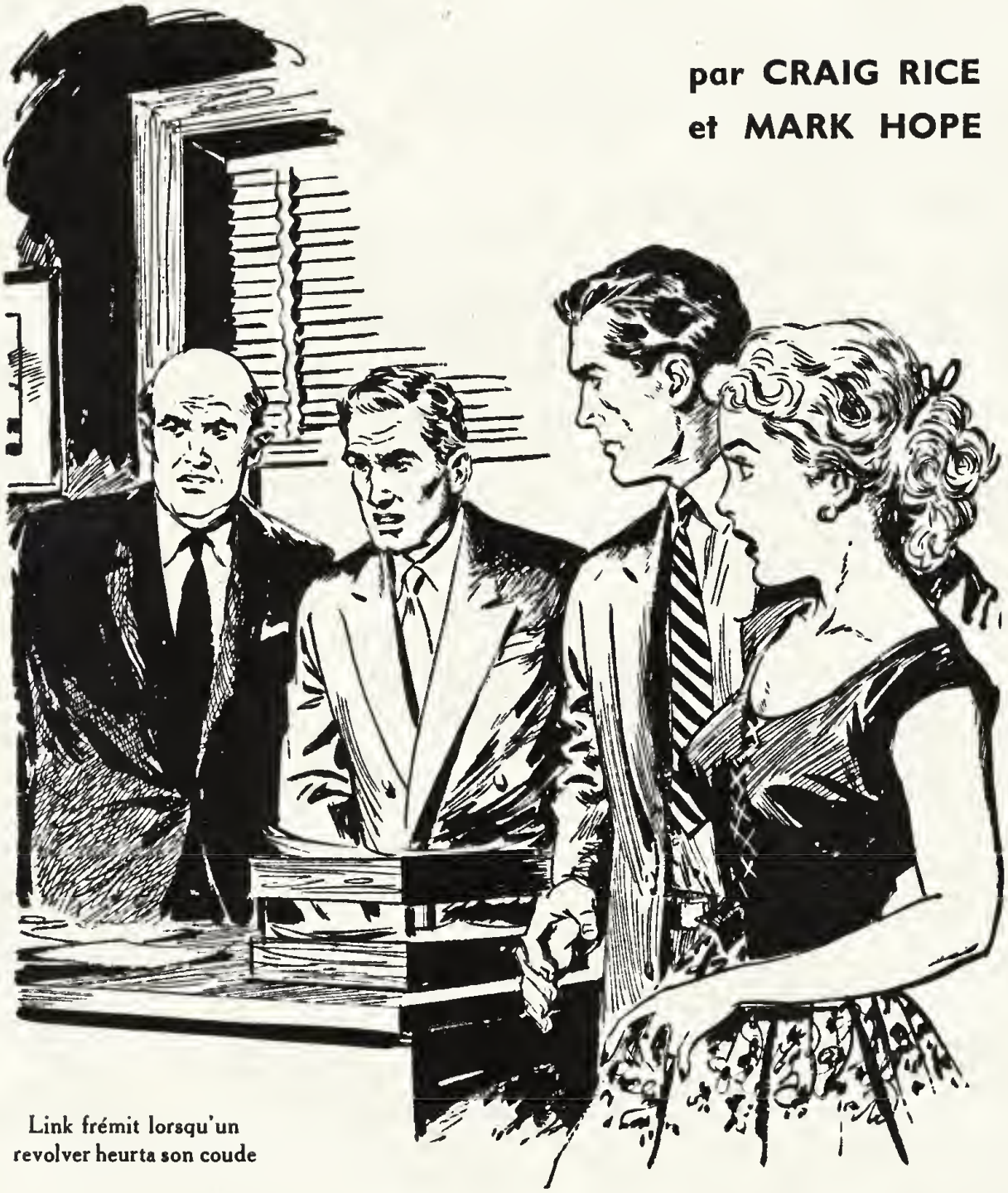
SUPER POLICIER.

Il fut, sur le champ, mis en liberté provisoire...

L'AFFAIRE DE LA BLONDE DISPARUE

D'abord, la blonde de ses rêves avait disparu. Ensuite un cadavre s'était volatilisé. Brad avait l'intuition qu'il lui fallait les retrouver vite. Sinon, il perdrait quelque chose d'autre encore . . . la vie.

par CRAIG RICE
et MARK HOPE



Link frémit lorsqu'un revolver heurta son coude

ED. BRADBURY pensait qu'elle s'appellerait Carol. Elle aurait une chevelure dont la couleur se situerait entre le blond cendré et l'or rouge. Elle aurait un corps de sirène et de longues jambes affolantes. Elle connaîtrait la différence qui existe entre une recette de cuisine et une facture de fourniture et elle l'attendrait sur la porte, merveilleuse de beauté et d'amour anxieux quand il rentrerait à la fin d'un jour fiévreux de son dangereux travail de policier. Elle serait exactement le type de femme qui respecte et admire les flics et qui a une ferveur spéciale pour le rôle de l'inspecteur Ed. Bradbury.

Brad sourit et cela faillit l'éveiller. Il se tassa dans le coin de son wagon Pullman et glissa de nouveau dans son rêve. Les yeux fermés, il se concentra sur le visage de la jeune fille dont il avait rêvé pendant tout le voyage.

Les vacances que lui avait accordées l'école de Police de Bridgeport lui feraient-elles rencontrer l'objet de ses rêves. Il allait à New-York et à New-York tout peut arriver !

Le rêve se poursuivait. Carol (la future Mme Bradbury) attendait sur la porte de la propriété. Pas besoin de sonner. Elle attendait palpitante, l'anxiété ajoutant à la beauté de son visage. Brusquement, Brad enfonçait une porte pour la tirer des mains du tueur fou. La pièce était vide. Tout à coup un mannequin sortit de derrière la tapisserie et hurla :

— Gare Centrale ! Gare Centrale ! Tout le monde descend !...

Brad s'éveilla en sursaut et se râcla la gorge. Tout le monde sortit du train. Hébété, il suivit la foule. Son seul désir était de trouver un hôtel et de dormir au moins 24 heures. Ensuite il pourrait passer le reste de ses vacances à s'amuser où il trouverait à le faire.

Tout à coup il l'aperçut à quelques mètres de lui, perdue dans la foule, là, sur le quai. Sa première pensée fut :

— C'est drôle ! Je pensais que ses yeux étaient bleus.

Ils étaient verts et écarquillés de frayeur. Ils sautaient d'une tête à une autre, comme pour chercher du courage, un refuge ou une aide.

Les yeux de Brad suivaient leurs regards quand il aperçut près d'elle deux hommes à la mine patibulaire.

Il mit le magazine qu'il tenait sous son bras gauche qui portait la valise et, le bras droit libre, s'avança vers la jeune fille. Il agissait instinctivement. C'était Elle, celle de ses rêves... c'était son corps, la couleur de ses cheveux, l'expression terrifiée de son beau visage... Elle était là...

Elle se détacha soudain de la foule et s'approcha de lui, la joie et l'épouvante mêlées sur ses traits si purs.

Il n'eut que le temps de voir le corps superbe enveloppé dans un manteau de laine, les longues jambes gainées de soie et ensuite elle fut dans ses bras.

— Herbert ! s'écria-t-elle. Je pensais que vous ne viendriez jamais ! Chéri !

Elle se dressa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur les joues.

— Je suis si contente de vous voir ! Et puis rapidement elle souffla à son oreille. S'il vous plaît... entrez dans le jeu !...

Brad se composa une attitude de joyeux abandon. Son visage se convulsa en une grimace imbécile. Il lâcha sa valise avec l'idée de coopérer vigoureusement.

Par-dessus l'épaule de la jeune fille il vit que les deux compères se consultaient du regard, frustrés, indécis et rageurs. Il se raidit.

La jeune fille murmura :

— Venez... Mettez-moi dans un taxi, je vous en supplie... jouez le rôle... Soyez gai...

Il saisit son bras avec affection. L'inspecteur et son flirt, tout à la joie de se retrouver, fendirent la foule, cherchant un taxi. Des sourires et des regards envieux les suivirent.

Elle donna une adresse au chauffeur et ils s'engouffrèrent dans le taxi.

— Ne me posez pas de questions, dit-elle alors que la voiture démarrait.

— Regardez-moi bien, dit Brad, si vous pensez que je vais me contenter de vos explications, vous êtes complètement folle. Je descends d'un train, préoccupé par mes propres ennuis et une belle fille me saute au cou en m'appelant Herbert. Car vous êtes belle, dit-il en adoucissant sa voix. Vous êtes très belle et je vous connais bien, car je rêve de vous chaque fois que je dors. Mais je n'ai pas le temps de vous expliquer tout cela — Seulement j'ai le droit de savoir. Vous sautez sur moi au milieu de la foule, vous me mettez dans un taxi dont je ne sais que faire et ensuite vous me dites : « Ne me posez pas de questions ? » Pourquoi m'avez-vous choisi ?

C'est alors qu'elle le regarda et en dépit de la véritable colère qu'il éprouvait, il retint son haleine. Sa beauté était ensorcelante... c'était magique.

— Je vous ai choisi parce que je crois que vous étiez la personne la plus proche qui correspondait à ce que je cherchais, dit-elle calmement. Je ne me demande pas pourquoi car je n'en sais rien moi-même. Je viens à New-York pour assister à la réouverture du cirque de mon grand-père. Deux individus ont essayé de m'enlever sur le quai de la gare ne me demandez pas pourquoi, c'est encore quelque chose que je ne sais pas. Et maintenant... je souhaite que vous sortiez de ce taxi et que vous oubliez tout ce qui s'est passé.

BRAD remua sur son siège.

— C'est bien ma chance, dit-il amèrement. Je m'éveillerai dans une minute et descendrai du train. Et vous n'avez jamais existé. Les deux hommes de la gare n'ont jamais existé non plus.

Bon ! Allons-y ! Sortons de mon rêve. Réveillons-nous.

Elle haussa les épaules.

— Vous n'êtes pas un peu fou, par hasard ?

— Non. Je dors, répondit Brad, c'est normal — Depuis deux jours, je travaille sans prendre de repos. Je dors, et quand je dors, je rêve et quand je rêve, je rêve de vous. Tiens ! c'est un joli titre de chanson ! — Bon.

« Pouvez-vous vous rappeler les autres rêves. Vous rappeler, par exemple, comment nous nous sommes rencontrés quand j'avais seize ans ? Je ne vous ai pas embrassée ce jour-là, je vous ai juste regardée. C'est environ six rêves plus tard, toujours quand j'avais seize ans que je vous ai embrassée. Cela m'a réveillé en sursaut. Aussi je me suis bien gardé de vous embrasser jusqu'à tout à l'heure à ma descente de train.

« Mais ce rêve-ci paraît plus réel que les autres. C'est pourquoi je voudrais vous garder près de moi. Mais hélas ! Quelqu'un me collera tout à l'heure un coup de coude dans la figure et je me réveillerai avant que le taxi s'arrête.

Elle le contempla longuement et pensivement.

— Pensez-vous vraiment que vous rêvez ? murmura-t-elle.

— Qu'est-ce que vous voulez que ce soit ? Seriez-vous là ? Et ces maisons si hautes. Il n'y a pas de maisons de cette taille.

Il la regarda. Le vert de ses yeux, l'or rouge de sa chevelure, le modelé de ses joues... tout cela n'était pas possible.

— Vous avez le visage inouï des figures de proue qui ornaient les navires antiques, murmura-t-il.

Dans les beaux yeux effarés, la frayeur revenait. Les jolies lèvres tremblaient. Elle frémit.

Le taxi prit un virage brusque et la projeta contre lui. Il la tint un instant ainsi. Ensuite, elle se secoua et se redressant elle s'adressa au chauffeur.

— C'est la troisième maison sur la gauche.

Le taxi ralentit et stoppa devant un hôtel particulier vétuste. Elle ouvrit la portière, parut hésiter et, soudain, elle embrassa Ed. Bradbury sur la bouche.

Et, cette fois, elle n'était pas obligée de le faire.

— Je sors de votre rêve, souffla-t-elle. Sortez du mien. Il tendit les bras vers elle mais elle était déjà sur le trottoir, lançant sur son épaule :

— Merci de m'avoir sortie d'affaire.

Elle paya le chauffeur, gravit les marches du perron, et un instant après, disparut dans la maison.

Le chauffeur se tourna vers Brad et se gratta la tête en voyant qu'il s'essuyait les lèvres avec son mouchoir.

— Est-ce que vous croyez vraiment qu'on peut apprécier le baiser d'une figure de proue ? lui demanda Brad. J'en suis tout retourné... Qu'est-ce que vous voyez autour de vous ?

Le chauffeur grimaça.

— Des lutins, des roses trémières et des notes de bouchers, bébé !

— C'est bien ce que je vois aussi, dit Brad, au revoir, mon pote !

Il sauta sur le trottoir et le taxi démarra. Brad monta les marches et sonna. La porte fut ouverte par un valet de chambre au visage de bois.

— Oui ? dit-il.

Brad agita le magazine qu'il tenait.

— Elle a laissé ceci dans le taxi. Voulez-vous lui demander de venir, s'il vous plaît ?

— *Elle* ?... dit le valet de chambre. Évidemment, vous vous trompez, Monsieur.

— La jeune dame qui vient juste d'entrer, dit Brad impatiemment, un doute affreux lui traversant le cerveau. La dame qui était avec moi dans le taxi.

— Une jeune dame ? Personne n'est entré dans la maison, Monsieur.

Brad sentit ses mâchoires s'entre-choquer. C'était de nouveau le rêve. Il se secoua. Non. Il n'avait pas rêvé.

— Je l'ai amenée dans un taxi, dit-il. Nous avons stoppé devant cette porte. Elle est entrée mais elle a oublié ceci et je veux le lui rendre.

— Je crains que vous ne fassiez erreur, Monsieur. Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Et il essaya de fermer la porte. Brad l'en empêcha avec un pied.

— Je veux la voir, gronda-t-il, quelque chose se passe ici.

Le domestique ouvrit la porte de nouveau. Sa voix était douce et basse :

— Fais gaffe, Mac. Tu vas trinquer. Et il lança un swing du gauche.

Brad jeta sa tête en arrière. Il feinta et frappa l'homme d'un uppercut précis à la pointe du menton. Les yeux durs du valet de chambre étincelèrent de surprise et il s'affaissa sur les genoux.

Brad le laissa tomber et pénétra dans la maison. Une pièce s'ouvrait sur le hall, spacieuse, confortable mais meublée à l'ancienne mode. Elle était si grande que Brad en nota tous les détails avant de remarquer qu'il y avait quelqu'un. Des appliques au gaz, beaucoup de tableaux d'ancêtres barbus, des ornements chinois et, dans un fauteuil ancien, un vieillard. Il se trouvait entre deux grandes fenêtres qui donnaient sur un petit jardin et à côté de l'âtre où pétillait un feu de bois. Il contemplait Brad. Son visage maigre était serein, et ses yeux brillaient, mais sa barbe pointue ne devint pas rigide comme dans les rêves, ni ses mains transparentes. Il parla, d'une voix douce et courtoise avec une pointe d'accent du Sud.

— A quoi, Monsieur, dois-je le plaisir inattendu de votre présence chez moi ? Excusez-moi si je ne me lève pas. Je suis infirme.

— Où est-elle ? demanda Brad.

— Elle ?... Elle, monsieur ?...

— La jeune fille qui est entrée ici. Où est-elle ?

— Vous devez faire erreur, monsieur. Aucune jeune fille n'est entrée ici.

— Vous savez, dit Brad. J'ai déjà eu un entretien avec votre domestique à ce sujet, je ne sais pas de quel jeu il s'agit mais je sais qu'une jeune fille est entrée ici. Je veux savoir ce qu'elle est devenue.

Le vieillard se raidit dans une position très digne.

— Je me vois contraint, jeune homme, de vous demander de sortir de chez moi.

— Comptez là-dessus ! s'écria Brad, lâchant sa valise — Écoutez, grand-père, je vais jeter un coup d'œil et...

Un coup de feu lui coupa la parole. C'était un son familier pour Brad. Néanmoins, il sursauta.. Ensuite, il se mit en mouvement. Le tir lui avait paru venir de l'étage supérieur. Il trouva un escalier.

Toutes les lumières brillaient dans la maison. Mais c'était tout. Pas un tapis, pas un meuble. De la poussière sur les parquets et des pièces nues. Effaré, Brad traversait la maison vide. Dans la troisième pièce de l'étage supérieur, il finit tout de même par trouver quelque chose d'autre que de la poussière. Il y avait là un des deux individus de la Gare Centrale avec son complet vert, son chapeau et tout. Il était allongé sur le parquet. Mort.

BRAD constata cela d'un seul coup d'œil car personne ne pouvait vivre avec un trou de gros calibre entre les deux yeux.

Brad se rua dans les autres pièces, continuant son inspection. Il ne trouva que de la poussière.

Il regarda par une fenêtre et vit devant la porte, une grosse voiture d'un bleu foncé avec un chauffeur en uniforme, appuyé à la portière.

Le chauffeur jeta sa cigarette et ouvrit la portière. Un homme sortait de la maison. C'était un homme de grande taille, incroyablement gros. Il ne portait pas de chapeau et son crâne presque chauve s'ornait d'une frange de cheveux d'un rouge fade. Il monta dans la voiture qui démarra.

En bas, une porte se ferma tranquillement.

Brad se précipita et descendit l'escalier en trois bonds. Quand il fit irruption dans le salon, il n'y avait plus personne. Le vieillard infirme avait été rapidement guéri.

Dans le hall il n'y avait plus de valet de chambre étalé sur le pas de la porte.

Où était le téléphone ? Avant tout, il fallait appeler la police. De nouveau, Brad traversa la maison passant de pièce vide en pièce vide. Pas de téléphone.

Il fallait aller au plus proche drugstore, mais pouvait-il quitter la maison ? La solution était d'appeler un passant et le prier de téléphoner à la police. Il alla sur le pas de la porte et l'entr'ouvrit.

C'est à ce moment qu'il entendit des pas derrière lui, rapides et sonores. On ne courait pas mais on marchait hâtivement. Brad se retourna. La première chose qu'il vit fut un revolver. L'homme qui le tenait était le valet de chambre dont le visage digne souriait maintenant.

— Alors toujours là ? demanda-t-il à Brad.

— Laissez ce revolver tranquille et discutons.

De sa main gauche, le valet de chambre tripotait son cache-nez. Un instant, Brad pensa sauter sur lui mais les gestes de l'homme étaient si aisés et le revolver si bien en main que cela aurait équivalu à un suicide.

Tout à coup, un téléphone sonna. Il appelait à travers la maison comme une voix chère venant d'un autre monde plus amical. Le domestique continuait à s'amuser fastidieusement avec son écharpe.

— Vous devriez répondre au téléphone, dit-il, et, le revolver pointé sur le ventre de Brad, il franchit la porte à reculons, jeta un coup d'œil dans la rue, vit ce qu'il cherchait et ajouta : « Au plaisir de vous revoir ». Et il ferma la porte. Le téléphone sonnait toujours. Brad se rua sur la porte. Mais déjà de l'autre côté de la rue, le domestique montait dans un taxi.

Avant que Brad se soit ressaisi, le taxi s'éloignait.

Quelque part dans la maison, le téléphone appelait toujours. Il se dirigea vers le bruit de la sonnerie et découvrit l'appareil caché dans un placard.

Il décrocha et dit :

— Allô !

La voix qui répondit avait la même dignité, la même inflexion et le même accent du Sud mais avec quelque chose de plus. Un sens de l'humour proche de l'horrible.

— Écartez-vous de notre chemin, mon garçon. Ne soyez pas un gêneur. Retournez d'où vous venez et oubliez tout. Si vous suivez mon conseil, votre jeune fille vous reviendra en un seul morceau... sinon vous risquez de la revoir en plusieurs.

Dans le soudain silence, éclata un épouvantable cliquetis.

Chapitre II

LE RETOUR DE LA BLONDE

BRAD tripota le téléphone. Quand il eut compris que la communication était coupée, il retourna vers la porte d'entrée. Avant de la franchir, il fit le point.

Là-haut gisait un cadavre tout frais. En bas s'était déroulé l'Acte I de la Scène 2 du mélodrame. Une jolie fille — non — une fille ravissante avait disparu dans la maison comme un coucou dans son horloge. Et tous les acteurs s'étaient évanouis.

Il traversa la rue et entra dans le drugstore du coin d'où il téléphona à la police, narrant à l'inspecteur Calkins les faits brutaux et il prit rendez-vous devant le vieil hôtel particulier, dans dix minutes, avec l'inspecteur.

Dix minutes plus tard, les deux hommes entraient dans la pièce où Brad avait vu le cadavre. Il n'y était plus. Sur toute la surface de la pièce il n'y avait plus aucune trace de poussière.

L'inspecteur Calkins contempla longuement Brad.

— Vous avez beaucoup d'imagination, dit-il gentiment.

— Je sais ce que j'ai vu, affirma Brad. Les lumières sont allumées n'est-ce pas ?

— Comment êtes-vous entré dans cette maison ? demanda Calkins avec quelque chose qui ressemblait à de l'intérêt dans la voix.

— C'est une jeune fille que j'ai rencontrée dans le train qui m'a amené ici.

— Votre flirt ?

— N... Non. Je ne l'avais jamais vue avant ce soir.

— Je vois, commenta l'inspecteur. Ainsi, elle vous a amené ici pour vous présenter à sa famille.

— Pas exactement, dit Brad. J'ai mis le valet de chambre K.O. en entrant, vous voyez... — Il eut une grimace de désespoir — cela n'a pas le sens commun...

— C'est palpitant, dit l'inspecteur, tout simplement palpitant. J'ai déjà rêvé des trucs comme ça et je me réveillais avec des sueurs froides. Racontez-moi la suite, maintenant.

Brad s'exécuta et conclut.

— ... alors le valet de chambre est parti.

L'inspecteur lui lança un regard qui aurait forcé un gorille à traverser la rue. Il leva son chapeau.

— Où dites-vous que vous suivez les cours de police ?

— Bridgeport.

— Oh !... fit l'inspecteur comme si cela expliquait tout. Il regarda tristement Brad et secoua la tête.

Brad bégaya hâtivement :

— Attendez une minute... Vous ne pouvez pas empêcher qu'il y avait un cadavre, là, un trou entre les yeux. Il avait environ 1 m. 70 et pesait environ 65 kilogs. Il avait une envie de melon sur le menton et portait un complet de gabardine verte avec une cravate marron et un chapeau gris. Sa chemise était rose et ses chaussettes marrons.

D'un air faussement passionné, l'inspecteur s'écria :

— Mais c'est le signalement de Charley le fou.

Brad tomba dans le piège et assura :

— Vous voyez qu'avec mes méthodes, je vais quelque part. J'ajoute deux et deux...

— ... et vous vous mettez à jongler.

— Bon. Vous ne voulez pas me prendre au sérieux. C'est votre droit. Avant que vous n'en ayez fini avec moi, je ferai cuire une soupe dans votre chapeau. La prochaine fois que vous me verrez, j'aurai quelque chose de solide à vous présenter.

— Solide ! clama l'inspecteur. Laissez-moi vous dire quelque chose. Pour chaque meurtre, on a généralement un cadavre — son ton devenait presque paternel — Bradbury, vous êtes un bon garçon, mais je n'ai rien de plus à vous demander. Seulement de vous tenir tranquille loin de moi.

Sur ce, l'inspecteur prit le coude de Brad et le conduisit gentiment au bas de l'escalier, éteignit les lumières et ouvrit la porte d'entrée.

— Vous êtes un drôle de policier ! commenta Brad. D'abord un type est assassiné, ensuite une jeune fille est kidnappée mais tout ceci vous est égal.

— Au diable, Bridgeport ! explosa l'inspecteur. Si New-York avait la même police que Bridgeport, il y a longtemps que la ville serait sous la loi martiale.

Il secoua la main de Brad et monta dans la voiture de police en disant au chauffeur :

— Emmenez-moi en enfer !

BRAD demeura sur le trottoir, suivant d'un regard hébété l'auto qui s'éloignait. Il se disait qu'il n'était pas étonnant que les choses n'aient plus de sens, réalisant qu'il n'évoluait plus que dans les brumes du sommeil. Ce qu'il souhaitait le plus était un lit, un grand lit avec une épaisse couverture blanche, dans une chambre dont les rideaux seraient tirés jusqu'au moment qu'il choisirait pour se lever.

Il déambula, résolu à entrer dans le premier hôtel qu'il trouverait. Il pensa à sa valise. Il l'avait laissée quelque part.

A côté de lui quelqu'un murmura :

— Psst... Hé ! Sherlock Holmes !

Il se retourna brusquement. La jeune fille de ses rêves sortit de l'ombre et se suspendit à son bras. Brad la contempla. Son visage était très pâle. Elle était décoiffée mais ses yeux étincelaient.

— Je suis si contente de vous revoir, dit-elle. J'espérais... Je pensais... J'étais sûre que vous me chercheriez. Elle ajouta avec une anxiété aiguë. « Avez-vous tout raconté à ces policiers ?

— Oui.

— Oh ! s'écria-t-elle avec désespoir.

— Ne vous en faites pas, dit Brad avec amertume, l'inspecteur m'a pris pour un maboul. Il a probablement raison et je m'en moque éperduement. Le cadavre avait disparu. Quelqu'un l'a envoyé par la fenêtre ou quelque chose comme ça. Que vous est-il arrivé ?

— J'ai été enlevée en automobile mais la voiture a eu un petit accident et j'en ai profité pour m'enfuir.

— Qui vous a enlevée ? demanda Brad.

— Je n'en sais rien, affirma-t-elle avec un sourire désarmant. Son chapeau lui dissimulait la moitié du visage.

Brad se sentit pris d'une rage folle. Il avait envie de la saisir par les épaules et de la secouer. Il dit sèchement :

— Il y a eu un meurtre et un enlèvement, mais tout cela n'est pas sérieux, n'est-ce pas ? Ma petite, je vous informe que nous allons chercher une table et quand nous l'aurons trouvée, vous étalerez vos cartes dessus et vous n'en garderez pas une dans votre manche !

Elle le regarda timidement et dit d'une petite voix :

— Pourrons-nous ajouter un peu de nourriture sur cette table ? Je mangerais bien la moitié d'un mouton si j'avais un peu de moutarde.

Une voiture stoppa tout près d'eux.

— Avez-vous besoin d'aide, mademoiselle ? demanda une voix.

Brad fit demi-tour d'un bloc, les poings fermés, mais il s'aperçut que c'était un taxi. Alors il prit le bras de la jeune fille et la poussa dedans.

— Emmenez-nous dans le plus proche endroit où nous pourrons manger quelque chose, dit-il

Le chauffeur étudia la situation une minute. A demi-tourné sur son siège il les examina tout à tour :

— Vous allez lui donner à boire ou à manger, mon frère ? demanda-t-il.

— A manger, répondit Brad.

Le chauffeur hocha la tête, tourna son compteur et dit :

— J'espère que c'est vrai. Si vous vouliez l'emmener dans une boîte de nuit, je ne vous conduirais pas. Je n'aime pas les femmes qui boivent en public. Et vous ?

— Votre philosophie est très profonde, dit Brad en désignant le compteur, mais elle me coûte cher. Allons-y, camarade, filons !

Le chauffeur releva son drapeau et le compteur s'arrêta.

— Je suis navré, mon frère. Je suis responsable de ma philosophie. Vous ne paierez que la prise en charge, le reste de la course sera à mes frais. Maintenant vous ne pouvez plus me donner tort. Vous comprenez, je suis un défenseur des vieux principes, j'aime les femmes fragiles et les hommes forts, vous voyez ce que je veux dire ?

La jeune fille remarqua :

— Vos principes doivent vous revenir cher.

— Princesse, dit le chauffeur, la nuit, je ne gagne pas ma vie. Tout le monde veut aller dans les boîtes de nuit mais je refuse d'y conduire quiconque. Aussi, je ne travaille pas beaucoup.

Brad jeta un coup d'œil sur la carte d'identité du chauffeur, placée derrière son siège.

— M. Silvius, dit-il, votre philosophie n'est pas de ce monde. Toutefois, dans celui-ci, nous avons faim.

— Vous êtes tourmentés, aussi, prétendit Salvador Silvius. Je le vois. C'est bizarre ! Il y a beaucoup de gens tourmentés de nos jours. Ce sont peut-être les tâches du soleil qui influent sur eux. Si vous me racontiez vos tourments, je pourrais certainement vous aider.

— Si vous le voulez bien, dit Brad paisiblement, on vous racontera ça une autre fois.

— Je ne vous demande rien, mon frère. Mais si vous avez besoin de moi, appelez ma compagnie et demandez le N° 76.

— Nous y allons maintenant ? demanda la jeune fille avec quelque impatience. Quand aura-t-on des calories ?

Salvador Silvius lui lança un regard appréciateur.

— C'est une nette allitération, ma sœur — J'aime les phrases allitératives. Ceci... — il sortit un petit livre de sa poche — est un recueil de phrases allitératives que j'ai écrit et imprimé moi-même.

— Pouvons-nous partir ? supplia la jeune fille d'une voix plaintive.

— Bien sûr, ma sœur, dit Silvius, il baissa son drapeau. J'oubliais... Course libre. Où ?

— Où vous voudrez, dit Brad, Mais j'ai quelque chose qui ressemble à un beefsteak dans l'idée.

Silvius démarra et les déposa devant la brasserie Carl.

— Si cet établissement ne vous plaît pas, c'est que vous êtes idiots. Naturellement, chacun son goût. C'est seulement la prise en charge, mon frère. Merci d'avance pour le pourboire et souvenez-vous... téléphonez à la compagnie... N° 76.

Dans la brasserie, Brad suivit la jeune fille. Ils choisirent une table et s'assirent face à face. Elle soupira et dit :

— Notre nouvel ami est un peu collant mais il a réussi à relâcher notre tension d'esprit.

Il la contempla et son regard s'attarda sur les yeux verts, la chevelure flamboyante et les courbes gracieuses de ses joues.

— Il me vient à peine à l'idée que je ne connais pas votre nom. Évidemment je connais votre nom de rêve mais pas celui que vous portez quand je suis éveillé.

— C'est Jakie, dit-elle, Jackie Dalton. Je ne vois pas en quoi cela peut vous intéresser.

— J'ai une raison.

Elle souffla.

— On connaît un homme par les raisons qui l'animent.

La serveuse apparut munie d'un carnet et d'un crayon.

— De quoi manger, dit Brad. N'importe quoi mais des monceaux. Vite. Et des quantités de café.

La serveuse écarquilla les yeux et s'éloigna. Brad reporta son regard sur Jackie. Il dit :

— Je veux savoir tout ce que vous savez. J'y ajouterai ce que je sais et peut-être finirai-je par comprendre. Mais je ne suis pas seulement un type affamé, je suis aussi un type très fatigué. Je veux dormir. Longtemps. Très longtemps.

Le joli visage était maintenant très sérieux.

— J'ai peur, dit-elle doucement.

— Moi aussi, avoua Brad. C'est pourquoi nous devons agir. Je suis mêlé à cette histoire et j'y reste.

La serveuse apporta deux portions de côtelettes de mouton et deux tasses de café.

— J'étalerai les cartes dont vous parliez quand vous serez prêt, déclara Jackie.

— Allez-y !

— Bien, dit-elle. Nous sommes des gens du cirque. Mon père était dompteur. Il est mort très prosaïquement d'une appendicite quand j'étais gosse. Plus tard ma mère se remaria avec un autre dompteur, appelé Frost, qui avait un petit garçon d'un premier mariage, Link. Je ne me souviens pas de Frost mais Link et mon grand-père m'en ont souvent parlé. Il a été tué par un tigre.

Ma mère mourut d'une chute lors d'une répétition. Ainsi, grand-père et Whit Sumner, c'est le bras droit de grand-père, nous adoptèrent, Link et moi. Vous suivez ?

— Presque, dit Brad. Parlez-moi de votre grand-père. Il m'intéresse.

Une lueur passa dans les yeux verts. Soudain Jackie fut plus belle encore que ce que Brad l'avait jamais imaginé.

— Il est, en effet, très intéressant. « Sa voix était comme brisée par l'émotion ». C'est difficile de parler du Colonel, car c'est ainsi que beaucoup de gens appellent grand-père, il me comprenait toujours quand je voulais lui expliquer quelque chose ou quand j'avais envie de quelque chose, que ce soit une robe du soir ou bien une paire de skis. Il est bon et respecté. Vous commencez à le voir ?

— Pas tout à fait, dit Brad qui pensait au vieillard de l'hôtel particulier et à sa conversation téléphonique où il était question de renvoyer Jackie en pièces détachées.

Je ne l'ai plus vu depuis un an, poursuivit-elle. J'étais en pension. Je rentre aujourd'hui et je n'y comprends plus rien. Les deux hommes que vous avez vus à la gare sont montés dans mon compartiment dans le Connecticut et ne m'ont plus quittée des yeux pendant le voyage. J'ai été étonnée de ne pas voir mon grand-père à ma descente du train. J'ai téléphoné sans succès au cirque et pendant que j'étais dans la cabine, les deux individus m'attendaient dehors. Quand je sortis, l'un deux me dit de ne pas faire d'histoires et de les suivre. C'est alors que vous êtes arrivé. J'eus l'idée d'aller dans la vieille maison de grand-père. Je savais qu'il aimait y faire un tour de temps en temps. Il adorait marcher tout seul dans les pièces, vides maintenant, où avaient habité ses ancêtres.

Je dis à l'étrange valet qui j'étais. Il m'introduisit auprès de grand-père. Je fus attristée de constater, malgré la pénombre, qu'il avait bien vieilli. Il n'était plus le même. Il paraissait content de me voir mais il me dit : « Jackie, il faut que tu t'en ailles, maintenant. Je te verrai plus tard. J'attends quelqu'un pour les affaires du cirque. » C'est à ce moment que la sonnette retentit.

— C'était moi, dit Brad.

— Grand-père me dit d'aller attendre en haut. Quand j'arrivai à l'étage supérieur, un des hommes de la gare était là, un revolver à la main.

Il me fit entrer dans une pièce vide et allait me parler quand la porte s'ouvrit et un coup de feu éclata. Il s'écroula à mes pieds.

— C'était Charley le Fou, assura Brad solennellement.

— Ensuite, je reçus un coup sur la tête et je m'évanouis. Lorsque je repris connaissance, j'étais dans une automobile arrêtée. Il y avait un homme très gros à côté de moi avec un chapeau sur les yeux. Devant, un chauffeur en livrée discutait avec un agent. Je compris qu'il y avait eu un accrochage. J'en profitai pour ouvrir la portière et m'enfuir... Elle poussa un long soupir. « Brad, je veux aller au cirque et parler à Whit Sumner. Je veux savoir ce que tout cela signifie

Brad paya la serveuse et ils sortirent.

— Une blonde, un cirque, des gangsters, dit Brad. Je me demande ce que je viens faire dans tout cela.

— Je sais pourquoi je vous ai choisi, murmura-t-elle, plus je vous connais, plus je comprends. Vous êtes beau garçon et vous êtes un Sherlock Holmes.

Brad allait répondre quand il aperçut sur le trottoir d'en face le même complet, le même chapeau, le même homme qui était à la Gare Centrale avec Charley le Fou. Il fit une grimace :

— Nous sommes suivis. Qui donc est derrière tout cela ?

Tout à coup, une main s'abattit sur son épaule.

— C'est une question bien difficile pour un philosophe, mon frère. Qui suis-je ? Qui êtes-vous ? Que sont-ils ? Une question qui peut demander toute une vie pour la résoudre...

Brad regarda Jackie. Elle haussa les épaules mais ses yeux souriaient à Salvador Silvius.

— Dites donc, M. Silvius, dit Brad. Êtes-vous un bon chauffeur ?

— La réponse est oui, mon frère.

— Eh bien, allons-y. Quelqu'un nous suit, semez-le, ensuite je vous dirai où nous allons.

BRAD aida Jackie à monter dans le taxi de Silvius et, comme ils démarraient, il regarda par la vitre arrière. Un long roadster de couleur sombre démarra innocemment derrière eux. Jackie plaça sa main sur la manche de Brad.

— Où allons-nous ?

— Vous habitiez bien quelque part avant d'entrer en pension ?

— Oui. Chez ma tante.

— Bon. Écrivez-moi son adresse sur quelque chose avec votre rouge à lèvres si vous n'avez pas de crayon. C'est là que vous allez. Je vous donnerai rendez-vous pour demain matin. Où est le cirque de votre grand-père ?

— A Madison Square Garden.

— Bon. Moi, c'est là que je vais. L'explication de toute l'affaire est là... au cirque.

— J'irai avec vous.

— Non. Vous allez chez votre tante. J'aurai bien autre chose en tête que de m'occuper de vous. Maintenant, écrivez-moi l'adresse de votre tante.

— Vous êtes du type dominateur, constata-t-elle en cherchant dans son sac. Elle n'avait pas de crayon et prit son rouge à lèvres. Elle trouva une vieille enveloppe et écrivit lentement. Brad mit soigneusement l'enveloppe dans sa poche.

— Écoutez, Brad, je ne veux pas que vous preniez des risques...

— Ne vous en faites pas. Je suis toutefois flatté du souci que je vous cause.

— Ne plaisantez pas, dit-elle d'une voix faible.

— Je vous promets que je serai sur le pas de votre porte demain matin exactement à 10 h.

Elle sourit, mi-crédule, mi-effrayée. Brad aperçut le tube de rouge à lèvres sur le plancher du taxi. Il le ramassa et allait le lui rendre quand il pensa qu'il serait agréable d'avoir quelque chose qui lui appartienne jusqu'à ce qu'il la revoie. Il glissa le tube dans sa poche sans qu'elle s'en aperçoive.

— Brad, s'il vous plaît, implora-t-elle laissez-moi aller avec vous.

— Et vous perdre à nouveau ? Non. Je veux vous savoir en sécurité. En outre, vous avez vu le cadavre de Charley le Fou, vous êtes donc la seule qui puisse convaincre l'inspecteur Calkins s'il m'arrive quelque chose.

Salvador avait zigzagué à travers les rues comme une anguille démente. Brad nota avec satisfaction qu'ils n'étaient plus suivis.

— Bon travail, M. Silvius, déposez-moi au Garden, maintenant. Ensuite, vous emmènerez la princesse chez elle. Et gardez un œil sur votre rétroviseur.

Quand le taxi approcha du Garden, Brad ordonna :

— Ralentissez un peu. Je descendrai en marche.

Il serra la main de Jackie, ouvrit la portière, prêt à sauter.

— Eh ! mon frère, vous ne voulez pas lire mon petit opuscule ?

— Demain ! promit Brad en franchissant deux mètres de trottoir.

Il s'assura qu'il n'était pas suivi et entra au Garden. A l'extérieur et à l'intérieur du cirque on pouvait voir des affiches représentant la noble

figure du Colonel Eldredge. Brad demanda à le voir ou, en son absence, Whit Sumner. On lui désigna un couloir et il le suivit. Soudain, il tomba face à face avec le valet de chambre. L'homme fit demi-tour et s'enfuit. Brad se mit à sa poursuite en criant :

— Hé ! Attendez une minute !

La course se poursuivit au bout du couloir dans un hall bordé de portes. L'ex-valet en ouvrit une mais une fois de plus, Brad l'empêcha de la fermer. Il empoigna le valet mais à ce moment, le Colonel Eldredge lui-même, le vieillard impotent apparut et sourit. Une seconde après quelque chose qui résonna comme un gong s'abattit sur le crâne de Brad.

Chapitre III

DRAPEAU DE DÉTRESSE

Il s'éveilla, la tête pleine de verre cassé. Tout ce verre lui râclait le cerveau et la racine des cheveux. Quelqu'un avait laissé sa langue sur le bord d'un aquarium et ensuite était parti pour le week-end.

Brad ouvrit les yeux et s'aperçut qu'il était dans un lit. A quelques mètres de lui, il y avait quatre fauteuils et quatre hommes dedans. Des quadruplés évidemment car ils se ressemblaient. Graduellement, ils se fondirent en un seul et Brad reconnut le valet de chambre qu'il avait vu à la porte de l'hôtel particulier, des années auparavant.

— Je veux quelilquivoucoici ? demanda Brad.

Le valet ne sourit pas.

— Bonjour, M. Bradbury. Une matinée splendide ! Le soleil brille et il ne fait pas trop froid. Que vouliez-vous dire ?

Brad essaya de s'asseoir mais retomba.

— Je vous demande pardon, bafouilla-t-il. Je voulais vous dire à la fois quelle heure est-il ? Qui êtes-vous ? et comment suis-je ici ?

L'autre étudia ses ongles impeccables.

— Il est 8 h. Mes associés m'appellent Sandbag et vous avez attrapé froid.

— Expliquez-moi tout.

Sandbag bâilla et dit :

— C'est moi qui pose les questions. Vous, vous répondez.

Il sortit de son fauteuil et s'approcha de la fenêtre. Les mains dans les poches, il contempla l'animation chaotique de Times Square avec tout le noble détachement d'un Montesquieu. Flageolant sur ses jambes, Brad se leva et titubant, fonça sur l'adversaire. Sandbag fit volte-face et se mit en garde. Le premier punch de Brad fut bloqué. Le second arriva au but avec une indigne mollesse au même moment où un direct de Sandbag atterrissait sèchement sur la mâchoire de Brad.

Il vacilla, nageant au beau milieu d'une mer houleuse. Sandbag le fit basculer sur le lit et dit :

— Il est grand temps, M. Bradbury, que vous retourniez à Bridgeport. Mon opinion est que vous êtes un clown de village. En quoi nos affaires vous regardent-elles ? C'est pour moi une énigme. Je crois qu'à moins que vous ne vous décidiez à vous volatiliser, les choses risquent de devenir catastrophiques.

On frappa à la porte d'entrée d'une manière particulière. Cela ressemblait à l'ouverture du « Chant du Toréador ».

— Ce doit être l'Espagnol, estima Sandbag. Je vous conseille de prendre garde à vous. Il ne possède pas mon détachement philosophique.

La porte s'ouvrit pour laisser passer un petit homme. Il portait une casquette de baseball et une sorte de blouson en faveur chez les camionneurs. Il ricana et demanda à Sandbag avec un formidable accent espagnol :

— Cé lé ballot en question ? Laissé lé moi ouna minuta. Il faut en finir avec loui.

— Je vais vous flanquer les G. Men sur le dos, moi, vous allez voir ... dit Brad, double kidnapping, hein ?... et en outre...

— Un beau parleur... dit l'Espagnol. Qué t'a-t-il appris ?

— Le gentilhomme n'était pas très expansif avant ton arrivée, répondit Sandbag.

— Donné-moi oune torchon oumide.

— Permets-moi de te rappeler que...

— Oune autré beau parleur. Écouté, pétit poté, nous sommes à l'hôtel Chelton. Un client de l'hôtel Chelton a lé droit dé faire sauter ouna bombe « A » dans sa chambre pourvu qu'il paye les dégâts. Donné-moi cette serviette.

Sandbag lui donna ce qu'il demandait.

— Maintenant, comprénez bien, mon poté, dit l'Espagnol. Vous avez mis le nez dans cé qui né vous régardait pas.

Sur ce, il frappa Brad sur le côté du visage avec le torchon trempé. Le coup le cingla puis le brûla. Brad bondit, juste pour être renversé par Sandbag. L'Espagnol le frappa à nouveau, délibérément, consciencieusement. Des ondes de douleur envahirent Brad et tourbillonnèrent en lui.

— Maintenant, qué savez-vous ? demanda l'Espagnol.

— Ceci. Brad fut sur pied en une fraction de seconde, il bouscula Sandbag, ignorant le revolver qu'il venait de sortir. Il arracha la serviette des mains du petit homme complètement ahuri et, le soulevant par les revers de sa jaquette, il l'expédia au milieu de la chambre.

Brad secoua la tête pour s'éclaicir les idées. En quelque sorte, il commençait à se mettre en train, comme si une sonnerie de clairons avait retenti, il se sentait tout éveillé et prêt à foncer. Il se tourna vers Sandbag, médusé. L'Espagnol s'était remis debout, aussi agile qu'un chat.

— La clef ! hurla-t-il à Sandbag. Donné-moi la clef !

Sandbag recula rapidement, se servant de chaque chaise pour entraver l'avance inexorable de Brad. Pendant ce temps, l'Espagnol arrachait les fils du téléphone et continuait à réclamer la clef.

Elle se trouvait dans la main droite de Sandbag. Celui-ci et Brad tournaient lentement autour d'un bureau. Brad fit mine de s'arrêter et sauta par-dessus le meuble, à pieds joints. Se voyant perdu, Sandbag lança la clef au-dessus de la tête de Brad. Elle traversa la pièce et l'Espagnol l'attrapa d'une main habile. Dès qu'il l'eut, il bondit dans la salle de bains. Brad abandonna sa proie et passa la porte avant que l'Espagnol puisse la refermer. C'était sa spécialité.

Avec un cri inarticulé, l'Espagnol sauta dans la baignoire, ouvrit la fenêtre d'aération et jeta la clef. Brad poussa un rugissement qu'on entendit certainement depuis Boston, mais la clef tomba en tournoyant sur le pavé.

Brad saisit l'Espagnol par les revers de son blouson et le secoua jusqu'à ce que ses dents de sagesse s'entre-choquent.

L'Espagnol se tortilla et réussit à sortir de son blouson. Sandbag apparut à la porte de la salle de bain avec son revolver préféré.

Brad le fit tourner violemment et l'expédia au dehors comme un ballon de football.

— Écouté un peu, gémit l'Espagnol. Le patron nous a justé dit dé vous retirer dé la circoulationé jousqu'à...

— Jusqu'à quoi ? demanda Brad.

C'est alors que Sandbag revint à la charge. Brad bloqua son coup de pied et Sandbag fut soulevé de terre.

Il n'y avait plus qu'une place pour lui dans la petite pièce. Il l'occupa d'emblée mais avec une violence inouïe, atterrissant avec un bruit formidable dans la baignoire qui attendait.

Sandbag s'assit. Ses yeux louchaient.

— Une centaine de milliers d'huîtres arrivent de Cuba, dit-il.

— Mon poté, tou déliré, remarqua l'Espagnol. Il saisit le portemanteau et d'un geste habile le cala contre la nuque de Sandbag afin qu'il se maintienne assis.

Brad se sentait morose.

— Nous sommes au cinquièmé, expliqua l'Espagnol avec une rare complaisance. Lé téléphoné, il est morté. La porté, elle est fermée et à moins que vous soyez lé pétit-fils dé Pearl White, vous restérez là.

Il avait sans doute raison. Rêveur, Brad alla ouvrir la fenêtre de la chambre. Le spectacle de la foule de Times Square le frappa. Saisi par une idée géniale, il alla chercher une serviette propre dans la salle de bains et se servit du rouge à lèvres de Jackie pour écrire dessus en lettres énormes :

MORT AU PRÉSIDENT !

et au verso il ajouta :

UNE BOMBE SUR LA MAISON BLANCHE !

et il suspendit l'étendard à la fenêtre.

Il fut relâché à 9 h. 45.

D'un commun accord, l'Espagnol, Sandbag et lui-même prétendirent qu'ils avaient trouvé ce moyen pour sortir d'une chambre dont ils avaient perdu la clef. En sortant du poste de police, Brad téléphona à la compagnie de taxis de lui envoyer Salvador. Quand celui-ci arriva, il gratifia Brad d'un merveilleux sourire en notant les traces de la nuit.

— Vous avez l'air fatigué, mon frère. Vous êtes passé dans un concasseur ?

— Quelque chose comme ça. Vous vous souvenez de l'endroit où vous avez amené la jeune dame, cette nuit ? Pouvez-vous m'y conduire avant qu'il soit 10 h. ?

— Allons-y !

Quelques minutes après le taxi stoppait.

— De cette façon, vous allez avoir le temps de lire mon petit bouquin.

— Plus tard, dit Brad. Il lui donna un beau pourboire et sonna.

Jackie elle-même ouvrit la porte.

— Brad chéri ! Votre visage !

— Concasseur, fit Brad en désignant une pendulette. Grâce à Salvador, je suis exact au rendez-vous. Il est juste 10 heures.

Ensuite, il tomba comme une masse.

Chapitre IV

AU CIRQUE

BRAD fut réveillé par les mains douces de Jackie qui passaient des pommades sur ses bosses et sur ses plaies.

— Voilà, dit-elle, vous êtes maintenant presque présentable et il le faut. Car il est 15 h. et nous devons sortir. Je viens de téléphoner au cirque. Jerry Carrington m'a répondu ; c'est un homme très riche qui a déjà aidé grand-père en de nombreuses occasions. Il m'a dit que grand-père était sur le point de lui vendre le cirque. La tractation va avoir lieu dans une heure. La chose est inconcevable pour qui connaît grand-père.

Comme un somnambule, Brad la suivit. Ils trouvèrent devant la porte Salvador attendant dans son taxi, plongé dans un ouvrage de science populaire. Il les accueillit cordialement et les conduisit au Garden. Là, ils prirent l'ascenseur jusqu'au troisième où se trouvaient les bureaux du colonel Eldredge. Whit Sumner était là et, assis à côté de lui, il y avait un homme que Brad avait déjà vu. Whit Sumner leur serra la main avec jovialité et leur dit :

— Voici M. Carrington, mon vieil ami... et mon nouveau patron.

— Whit, que se passe-t-il ici ? demanda Jackie. Vous ne pouvez pas vendre le cirque sans grand-père.

Whit Sumner lui montra une belle rangée de dents en un aimable sourire. Mais ses yeux étaient aussi froids que des diamants. Brad commençait à se réveiller en contemplant Carrington, le gros homme qu'il avait vu entrer dans la voiture alors qu'il se trouvait à la fenêtre, tout près du cadavre de Charley le Fou.

— Jackie, disait Sumner, ce sont des choses que vous êtes trop jeune pour comprendre.

Jackie s'écria :

— Écoutez, Whit Summer, la famille Eldredge est propriétaire de ce cirque depuis plus de cinquante ans et si grand-père était là... Mais où est-il ?

Il y avait de l'amusement dans les yeux de Carrington.

— Votre grand-père est un homme qui sait ce qu'il fait, Miss Dalton. Il a décidé que la tractation se ferait hors de sa présence mais en la vôtre car il est légal qu'un membre de sa famille y assiste.

— Montrez-moi les papiers, dit Brad.

Sumner ouvrit un tiroir et en sortit un dossier que Brad feuilleta. Ensuite, il regarda Jackie et dit :

— Tout cela paraît régulier.

Carrington se leva.

— Pour des raisons qu'il est seul à connaître votre grand-père a exigé que je paie en espèces. J'ai donc apporté l'argent...

La porte s'ouvrit et un jeune homme de haute taille entra.

— Linck ! s'écria Jackie.

Le jeune homme la salua très froidement et s'adressa à Carrington.

— Alors, dit-il, tout est prêt ?

Brad se leva et dit d'une voix douce :

— Link, expliquez-nous pourquoi le colonel n'est pas là pour vendre son cirque.

Link secoua la tête.

— Désolé, camarade. Je n'ai pas le temps de vous expliquer cela ; il se tourna vers Carrington : « Jerry, avez-vous apporté les espèces ?

Carrington sortit une mallette d'un des tiroirs du bureau. Il la posa et l'ouvrit. Elle était pleine de billets de 1.000 dollars. Link grimaça et dit :

— A nous les chevaux, les femmes et la plage de Miami.

La porte du bureau s'ouvrit brusquement. L'Espagnol et Sandbag apparurent. Link frémit lorsqu'un revolver heurta son coude.

— Fermez votre gueule, ordonna l'Espagnol, et tout se passera bien.

Il emplit les poches de sa jaquette avec l'argent que contenait la mallette et jeta un coup d'œil à la ronde. Soudain il tira un cigare de sa poche et l'introduisit dans la bouche ouverte de Carrington, Puis il recula et dit :

— Salut, les amis.

Et il sortit avec Sandbag.

Chapitre V

LES CLOWNS DE LA MORT

CARRINGTON jeta le cigare à terre d'un geste rageur. Jackie écarquillait les yeux. Link avait un bizarre rictus sur les lèvres. Sumner paraissait vouloir se donner une contenance en relisant le contrat de vente. Brad sauta sur le téléphone et composa le numéro de la police.

— Allô. Ici, le cirque du Garden, deux hommes viennent de voler la recette. Bloquez toutes les issues immédiatement. Il raccrocha sans attendre la réponse.

— Maintenant, poursuivit-il, qui veut m'aider ?

— Je suis assuré, dit Carrington, et la chasse aux filous n'est pas mon fort.

— Link ?

— Il n'y a aucune chance. Ils sont probablement déjà vers la trente-quatrième rue.

— Vous êtes une jolie paire de coquins, dit Brad en faisant signe à Jackie de le suivre. Ils sortirent et descendirent par l'escalier. En bas, l'orchestre attaquait une marche et une horde de clowns envahit l'arène.

Brad allait passer quand il se pétrifia. Il venait de reconnaître parmi eux l'Espagnol et Sandbag, habillés en clowns mais non maquillés. Une idée folle germa dans son esprit.

— Où sont les loges des clowns ? demanda-t-il à Jackie.

Sans trop comprendre ce qui se passait, elle l'entraîna dans un corridor et ouvrit une porte. Brad trouva un costume de satin qu'il revêtit par-dessus son complet et se coiffa d'un chapeau comique. Pendant qu'il s'habillait Jackie balbutiait.

— Mais... Brad...

— Ne me posez pas de questions. Plus tard.

Devant la table à maquillage, il se passa du rouge sur les joues. Ensuite, abandonnant Jackie, il courut dans l'arène. Au milieu des cris et des pitreries des clowns, il s'avança vers l'Espagnol. Celui-ci le vit et s'immobilisa. Lentement, il fit apparaître son revolver.

Autour d'eux, la scène représentait l'incendie d'une maison en carton pâte et la bande des clowns essayait de l'éteindre. Face à face, l'Espagnol et Brad se regardèrent en silence.

— Rends-toi, l'Espagnol, cria Brad.

— Sors de là, répondit l'autre, sinon je te descends et le public croira que cela fait partie du programme.

— Les issues sont bloquées, l'Espagnol, tu es fichu.

Un clown qui devait bien mesurer 1 m. 90 apparut soudain derrière l'Espagnol et lui faisant sauter le revolver des mains l'immobilisa.

D'autres clowns surgirent avec des cordes et ficelèrent l'escroc. Ahuri, Brad s'aperçut que Sandbag avait subi le même traitement. Et toute la troupe sortit de l'arène au son de l'hymne américain, portant triomphalement les deux bandits. Dans la coulisse, Jackie souriait et Brad comprit que c'était elle qui avait résolu le problème. La foule applaudissait. Jackie se suspendit au cou de Brad.

COMMENT avez-vous compris que ce n'était pas mon grand-père, chéri ?

— Celui que vous m'aviez décrit était tellement différent de celui que j'avais vu...

— Expliquez-moi tout.

— Link et Sumner avaient projeté de vendre le cirque en l'absence de votre grand-père.

— Mais où est grand-père ?

— Il a pris des vacances et doit rentrer ce soir.

— Comment savez-vous cela ?

— En me donnant les papiers, Sumner ne s'est pas aperçu qu'un télégramme s'était collé au dossier. Votre grand-père avertissait Sumner de son arrivée. Link et Sumner avaient trouvé un vieil acteur qui devait tenir le rôle de votre grand-père pensant tromper Carrington. Mais, de son côté Carrington, qui voulait les rouler, avait payé l'Espagnol et Sandbag pour récupérer l'argent. Nous avons retardé le minutage du programme et les deux filous sont arrivés en avance, c'est-à-dire avant que les papiers soient signés.

Brad soupira. Il était fatigué. Les pommades que lui avait passées Jackie sur le visage et le maquillage de clown commençaient à se mélanger et à fondre.

— Et les deux hommes de la Gare Centrale ?

— Ils étaient payés par Link et par Sumner pour vous enlever et vous faire assister à la tractation car il fallait qu'un membre de la famille soit présent lors de la vente.

— Qui a tué Charley le Fou ?

— Carrington. Charley a voulu manger aux deux rateliers. Ils était sur le point de tout vous raconter et Carrington a été obligé de le descendre. Il ne voulait pas rater son affaire vous comprenez... Il achetait légalement le cirque et récupérait son argent.

— Vous êtes un homme merveilleux ! s'écria Jackie. Chéri, je l'ai tout de suite compris quand je vous ai vu pour la première fois, à la gare.

— Je m'en souviens, dit Brad, attendri, vous étiez glacée...

Jackie mit ses bras autour de son cou et souffla :

— Venez me dégeler.

— Je crains que nous ne devions attendre un moment plus opportun.

— Vous avez raison, répondit-elle en soupirant...

★★★

Emmanuel CAR reprend l'affaire à zéro

« CRIME BLANC »

Le crime est rarement une « bonne affaire ». Amateurs et professionnels de l'assassinat qui pensaient — leur mauvais coup commis — en revenir fortune faite ont, le plus souvent, ramassé des « clopinettes » et augmenté d'une unité le bilan des exécutions capitales.

On a vu parfois qu'un assassin soit la « victime » de sa propre victime, plus fripouille que lui-même ! Ces exemples, certes, ne courent pas les rues et, de plus, la police n'a aucun intérêt à révéler que cet assassin a mâché, à sa manière, leur propre besogne.

Ouvrons un de ces « dossiers secrets ».

Le 3 Janvier 1939, au hameau des Charpennes, près de Barcelonnette, de vieux montagnards — le frère et la sœur — Émile et Mélie Dortoy, tous deux septuagénaires, avaient été carbonisés dans l'incendie de leur petite ferme. Près des restes de la Mélie, les débris d'une lampe à pétrole firent conclure à un accident.

En réalité, un double assassinat, un des plus sauvages du siècle.

La guerre passa. En Mars 1945, un inspecteur principal de la mobile de Lyon avait enregistré les aveux d'un des tueurs des vieux Dortoy qui — profitant d'une brève absence du policier — se « brûla la cervelle », le principal ayant eu l'imprudence de laisser son feu sur une chaise.

Voici, en gros, les aveux du suicidé.

LA NUIT ROUGE

« Vers 21 heures, le 3 Janvier, au moment où Mélie Dortoy allait passer la porte pour rentrer, Charlot, l'un de nous, qui s'était placé en retrait, lui porta un coup de matraque sur le crâne. Bien qu'étourdie, elle se retourna. D'un coup de tête dans la poitrine, je l'envoyai ronler dans le corridor, sous un escalier conduisaut à l'unique étage de la ferme. Elle demeura là bien longtemps à gémir...

« Nous bouchâmes ensuite les fenêtres avec des couvertures. Dans une chambre voisine, le vieux alors se mit à crier :

» — Mélie ! Mélie ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

» — Attends, lui répliquai-je, tu vas la voir ta Mélie !

» Et nous sommes entrés dans la chambre. Dortoy, qui était couché, en nous apercevant, tendit les bras vers une petite Vierge en plâtre, et il murmura, en tremblant :

» — Bonne Mère ! Bonne Mère ! Protégez-moi !...

» Il était blême. Il frissonnait en claquant des mâchoires. Pour lui donner du cœur, nous lui fîmes boire un verre de rhum, d'une bouteille trouvée dans un buffet. Il nous fallait trouver l'argent dont nous connaissions l'existence.

» Mais Dortoy refusa de nous renseigner.

» — Prenez ce que vous trouverez, gémit-il, moi, je ne vous dirai rien.

» — C'est parfait, mon brave homme, lui dit Charlot, nous allons bien inventer un moyen pour te rendre raisonnable.

» On empoigna le vieux, on lui mit une corde au cou, par-dessus un mouchoir, pour ne pas laisser de traces. On tira.

» — Où est le fric.

» Et comme il persistait à ne rien dire, on serra jusqu'à l'étrangler.

» Dans l'autre pièce, sa sœur ne voulait pas mourir. On lui donna des coups de talon sur la figure... Elle n'était toujours pas morte. Finalement, on l'a laissée pour faire une omelette, on a mangé, on a bu, puis l'on s'est mis à la recherche du magot.

» Tous nos efforts demeurèrent vains.

Charlot lui porta un coup de matraque

— Bonne Mère, Bonne Mère, protégez-moi !...

» Alors, nous aurions estourbi deux vieux pour nous en aller les mains vides ! dit Charlot avec fureur.

» Juste à ce moment, un craquement nous alerta. C'était la Mélie qui se relevait et, à pas de loup, grimpait l'escalier. Notre premier mouvement fut de nous jeter sur les traces de cette femme qui avait l'âme réellement chevillée au corps ; il fallut bien vite nous garer. Elle avait en effet décroché une carabine pendue à un clou au premier étage, et, la braquant, sur notre groupe, elle descendait, menaçante.

L'INDOMPTABLE MÉLIE

» Sa face en lambeaux, ses cheveux en broussaille et dont quelques mèches étaient agglutinées par le sang échappé de ses multiples blessures, un de ses yeux clos et tout gonflé, l'autre fixe et dur, suivant nos moindres gestes, tout cela formait un tableau si affreux que, dans l'espèce d'horreur qui fut ressentie par nous trois, il ne nous vint point à l'esprit d'estimer le danger.

» C'est alors que, profitant de notre désarroi, la vieille tira. Charlot fut atteint à l'épaule par un des plombs, et moi-même reçus un léger choc à la hanche.

» Mais plus que les blessures, la détonation nous avait rendus à la réalité.

» Nous nous élançâmes en criant, et nous pûmes maîtriser la femme. On la ligota avec soin, puis Charlot nous fit comprendre qu'elle constituait maintenant notre unique ressource pour mettre la main sur les fafiots.

» — Si elle ne veut rien dire, il faut se résoudre à la faire parler malgré elle...

» Aux questions posées sous la menace des plus durs traitements, la vieille ne broncha pas. Tout ce qui sortit de ses lèvres ce fut des insultes : « Lâches ! Bandits ! Assassins ! »

» L'heure passait, la nuit allait venir et nous savions qu'à 18 heures, un gamin passerait probablement pour prendre le lait.

» Il convenait d'agir rapidement. La vieille fut déchaussée, on ranima le feu dans l'âtre et on approcha ses pieds de la flamme. A ce moment-là, j'eus honte de nous et j'ordonnai à mes complices de renoncer à l'affaire.

» Si vous persistez, ajoutai-je, tant pis, je m'en irai... Assassin, si on veut, mais tortionnaire, non !...

» Charlot ne me laissa pas achever. Il avait consulté l'autre, un certain Maurice, du regard ; il fit un signe, et je roulai sur le sol atteint à la tempe d'un coup de poing américain.

» A demi évanoui, je me rendis cependant compte de l'atroce besogne entreprise par mes compagnons. Une écœurante odeur de chair grillée, les hurlements de la malheureuse vieille. Elle dut s'avouer vaincue assez vite, car j'eus l'impression qu'on l'éloignait de l'âtre et que Charlot se penchait sur elle pour recueillir les paroles exhalées à travers des spasmes, des halètements, des plaintes sans nom...

» Enfin, je repris assez de force pour me relever, et voir les choses telles qu'elles étaient. Une nuit presque totale régnait dans la pièce. Je butai sur le corps de Mélie Dortoy et, ne sachant si Maurice et Charlot étaient partis, je les appelai d'une voix assourdie, puis plus forte, à mesure que mon inquiétude augmentait.

» Enfin je reçus une réponse. Un coup de sifflet provenant des hauteurs de la maison.

» Un peu plus tard, mes complices revenaient, porteurs d'une grande et lourde valise. Ils me demandèrent de les aider à mettre le feu à la la maison afin d'égarer les recherches de la Justice... »

Tels sont les aveux d'une brute sanguinaire du hameau des Charpennes. Ils s'arrêtent aux

Profitant du désarroi, la vieille tira...

circonstances terrifiantes de ce double assassinat... La brute avait fini ce récit en même temps que sa méprisable existence.

La police, de ce fait, n'était plus guère avancée et la tuerie était déjà si lointaine. Et qui était ce monstrueux Charlot, chef de bande ? Quel butin s'était-elle partagée ?

Le Parquet de Digne — après la tuerie de Valensole et avant la tuerie de Lurs — s'occupa donc de la mort atroce des vieux Dortoy. Des commissions rogatoires touchèrent tous les arrondissements judiciaires du Sud-Est. Charlot, Maurice, les tueurs survivants furent identifiés ; deux cadavres refroidis depuis une paire d'années. Les mânes des Dortoy demeuraient invengées.

LES FAUX DOLLARS

Le hasard de notre enquête sur la tuerie de Lurs nous fit connaître un « ami » de Maurice, l'un des assassins du hameau des Charpennes. Et par lui, nous avons appris toute la vérité sur cette autre tuerie... Voici ce qu'avait déclaré l'assassin :

— La Mélie était à bout d'énergie. L'éloigner du feu et lui promettre la vie sauve suffirent à lui délier la langue. Elle avoua que les « talbins » étaient sur le toit dans une logette de briques attenantes à la cheminée. Sur l'un des côtés, les briques étaient simplement empilées, sans aucun ciment pour les joindre. Il suffirait d'en arracher une à l'aide d'une pointe de couteau, pour enlever après toutes les autres facilement...

Sur quoi, la Mélie fut égorgée, tandis que le complice de Charlot et de Maurice, le « dégonflé », était encore groggy, les deux bandits avaient vidé dans la valise 6 millions de dollars enfouis dans la cachette de briques...

Elle avoua que les billets étaient sur le toit

6 millions de (faux) dollars dans une valise !

Par la vallée de l'Ubaye, ils avaient gagné à pied — et séparément — un bourg éloigné de neuf kilomètres où ils s'étaient arrêtés la veille et descendus à l'auberge du *Mouton d'Or*. Il était déjà 5 heures du matin, ce 4 Janvier 1939.

C'est dans la chambre de Charlot que s'effectua le partage des dollars, en liasses de cent billets de cent dollars, le tout avoisinait trente-cinq kilos.

Or tous ces dollars étaient de *faux dollars*, imprimés aux États-Unis et écoulés en Europe vers le milieu de 1936, affaire qui fit pas mal de bruit à l'époque, les *G-Men* américains ayant traversé l'Océan pour enrayer la mise en circulation de ces « cent dollars » fort bien imités, véritable catastrophe pour le Trésor des U.S.A. Il y en avait pour cinq cents millions, mais étant tous d'une même série, le mal fut limité à quelque trente millions. Aucun change n'étant plus possible, faussaires et détenteurs rentrèrent dans leurs coquilles avec leurs faux dollars au poids.

Le massacre des Dortoy se soldait donc pour leurs auteurs à zéro plus zéro. La vieille Mélie, malgré les tortures inouïes qu'on lui faisait subir ne leur avait livré que du vent. La ferme du frère et de la sœur assassinés, dénués de toute espèce de famille, servait-elle de relais à des contrebandiers ? Ces derniers avaient-ils parlé de ce dépôt de devises sans valeur en manière de plaisanterie ?

— Les vieux Dortoy couchent sur des matelas bourrés de dollars !...

Et la bande du sanguinaire Charlot de sauter sur l' « occasion ». Toutes les hypothèses sont permises. Mais une seule certitude : le double assassinat fut ce qu'on appelle en terme de police : *un crime blanc*.

Et cette histoire vraie, atroce dans ses détails, est tout de même une histoire « morale ».

LES ROMANS DE POLICE ET D'ACTION

● **P. Boileau et Th. Narcejac : Visages de l'Ombre** (Denoël).

On n'a pas oublié le premier roman écrit en collaboration par Pierre Boileau et Thomas Narcejac : *Celle qui n'était plus*, véritable réussite du « suspense », dont Henri Clouzot (l'auteur du *Corbeau* et de *Quai des Orfèvres*) prépare actuellement l'adaptation cinématographique. *Visages de l'ombre* n'est peut-être pas tout à fait aussi « brillant », mais c'est un roman excellent et original. Il est difficile d'en indiquer le « scénario », car, du point de vue purement policier, son intérêt essentiel réside dans un épilogue... qui n'en est pas un, et éclaire d'un jour particulièrement saisissant toute l'histoire de cet industriel aveugle, convaincu (à tort ou à raison : n'en disons rien...) que son entourage veut sa mort, et se débattant à tâtons contre les pièges qu'il croit lui être tendus. Le roman tout entier est le récit de cette lutte haletante et tâtonnante, peut-être gratuite, peut-être vaine — et dont le véritable sens n'apparaît qu'aux dernières pages du livre...

● **Ryerson - Johnson : Au Pifomètre** (Série Noire).

Après un excellent « départ », au demeurant assez « osé », toute l'action de ce récit se déroule en une seule journée. On y voit un brave attaché publicitaire d'une importante firme de parfums américaine victime, sans raison apparente, de deux ou trois tentatives d'assassinat. En cherchant à savoir pourquoi on lui en veut, et qui lui en veut ainsi, il découvre autour de lui un tas de choses... peu catholiques, et notamment que sa belle et froide épouse est une bien étrange personne, aux perversités peu banales, qui lui coûteront d'ailleurs la vie. Pour manquer un tantinet de vraisemblance (remarquons par exemple que ce qui arrive au héros de Ryerson Johnson en quelques heures aurait aisément raison de l'équilibre physique et mental de deux ou trois « durs » à la résistance éprouvée...), cette histoire est contée lestement (au double sens du terme), riche en épisodes épiques ou savoureux, et se lit avec plaisir. L'« explication » finale est un peu faible, mais puisqu'on s'est diverti, pourquoi se montrer trop difficile ?

● **Margaret Millar : La Femme de sa Mort »** (Presses de la Cité).

L'un des meilleurs livres publiés dans cette collection depuis la remarquable *Forêt de marbre* de Théo Durrant. Nous y voyons un pauvre type, atteint d'une maladie atroce et qu'il sait incurable, s'accuser d'un crime imputé à une belle et odieuse personne qu'il connaît à peine. Un jeune avocat s'employera à savoir : 1° pourquoi ce « héros » a agi ainsi, sans raison apparente, 2° quel est le véritable auteur du crime en question. L'explication finale, un peu tirée par les cheveux, est néanmoins inattendue et satisfaisante pour la raison. Mais l'intérêt du roman de Margaret Millar n'est pas là, à vrai dire. Il est dans la manière originale dont elle campe des personnages généralement curieux, aux réactions assez peu conventionnelles, et, notamment en ce qui concerne les femmes, peu sympathiques. Ce livre est un peu plus qu'un roman policier du modèle courant. L. de L.

● **Les Confessions de l'Ange Noir, Un Cinzano pour l'Ange Noir** (Édition de la Pensée moderne).

« A la mémoire de Landru qui savait enflammer les souris » ! Telle est l'exergue de ce quatrième volume des *Confessions de l'Ange Noir*... Ennemi public des U.S.A., l'Ange Noir fait une entrée « étourdissante » à Paris. Il s'amourache d'un vamp qui trinque avec son crâne, une bouteille de Cinzano en guise de casse-tête à la main, et qui lui ouvre ensuite ses cuisses avant de lui laisser une fin de série de trois macchabées des mieux réussis. Premier danger auquel échappe l'Ange Noir en « dessoudant » à la queue leu leu une tirée de flicards... Après une séance de pelotage avec la laitière qui l'a pris en charge dans son camion, il se voit déposer en pleine cour de la Préfecture de Police ! Second danger ! Pour s'en sortir, l'Amerloque expédie chez Borniol plus de boutonnés qu'aux jours de La libération de la P.P. Enfin, il trouve une planque chez une vioque richissime des rives du Bois de Boulogne. Mais, de la terrasse de l'hôtel particulier de cette vierge sur le retour, il aperçoit l'usine de l'instrument de ses malheurs : un fabricant de conserves de viande (tout indiqué !) Illico l'Ange Noir vole sur le paletot de son ennemi qui — gros malin — l'enferme dans un frigo pour le « donner » aux poulagas. Mais à ceux-ci, une bonne douzaine, l'Ange Noir offrira des concessions à perpétuité. L'Ange Noir au vrai, est un morticole ambulant. Sa dernière œuvre s'avère donc comme le livre de chevet de tout croque-mort conscient de sa fonction in-extremis. Mais, il a bien mérité son Cinzano. E.C.

● **Fredric Brown : L'Univers en Folie** (Rayon Fantastique, Hachette).

Keith Winton, rédacteur en chef d'un magazine de science fiction, se trouve transporté dans une autre dimension. Où il a la surprise de trouver un de ses « fidèles lecteurs » installé à sa place. Et aussi que beaucoup des histoires qu'il publiait sont devenues des actualités. Une guerre interplanétaire est en cours contre Arcturus et le général Eisenhower commande en chef le théâtre d'opérations vénusien. Les jolies filles de retour des planètes portent par tous les temps, l'aimable uniforme : soutien-gorge et bikini aussi réduits que métallisés, des couvertures de son magazine. A partir de là l'ex-rédacteur en chef est de plus en plus mêlé et embrouillé dans des évènements fantastiques, jusqu'à ce que la fin du roman apporte encore une autre surprise. Cela vaut le plaisir d'être lu ! G.H.G.

Légion de Persécuteurs

Ces gens en voulaient à sa peau !...

Par RICHARD MATHESON

Il devenait de plus en plus difficile de trouver son ennemi n° 1 dans cette bande infernale...

IL y avait l'homme qui reniflait sans arrêt. Il s'installait toujours à côté de Mr. Jasper, dans l'autobus. Il apparaissait chaque matin, se glissant dans le couloir pour se laisser tomber sur la banquette avec un grognement.

— Et *sniff !... Sniff.. Sniff..* pendant qu'il déployait son quotidien, et *sniff !.. Sniff.. Sniff..* tout en lisant.

Et Mr. Jasper en était exaspéré, torturé, Mr. Jasper se demandait, pourquoi, au nom du Ciel, cet être s'obstinait à s'asseoir juste à côté de lui.

Il y avait d'autres places libres, cristi !, mais l'homme, invariablement, casait sa masse croulante contre lui, et reniflait durant des kilomètres, hiver comme été.

Il ne faisait pas froid. Admettons que certains matins de Los Angeles fussent plus frisquets que d'autres, parfois, mais ils ne justifiaient nullement ces manifestations enchifrenées d'un coryza qui n'existait pas.

Et Mr. Jasper en devenait enragé.

Il avait tenté de se soustraire à la calamité renifleuse. La première fois, il choisit une place deux banquettes plus loin. L'homme apparut tout de même à côté de lui.

— Je comprends ! explosa intérieurement Mr. Jasper, cet idiot n'a même pas remarqué que j'ai changé de place. Il s'est installé par la force de l'habitude.

Le lendemain, Mr. Jasper choisit une banquette de l'autre côté de l'allée centrale. Il guetta, d'un œil féroce, le bonhomme qui arrivait lourdement, resta sidéré de le voir faire comme d'habitude. Il jeta un regard de haine au reflet dans la vitre. Et *sniff !...* faisait l'autre — *sniff... sniff...* Et Mr. Jasper grinçait des dents.

Le jour suivant, il s'assit tout au fond. L'homme s'assit à côté de lui. Le jour d'après, il s'assit tout à l'avant. L'homme s'assit à côté de lui. Mr. Jasper bouillit durant un mille et quart, puis, exténué, il se tourna à demi et, d'une voix qui tremblait de fureur :

— Pourquoi me suivez-vous partout, monsieur ?

Le voisin en eut un reniflement coupé net, son regard bovin se posa sur Mr. Jasper, qui, du coup, se leva et s'en fut se tasser sur la plate-forme. Ce regard stupide — se disait-il sans arrêt, comme si on avait quelque chose à lui reprocher !

Mais du moins, ce matin, il était libéré de ces narines catarrheuses, et il soupira longuement. Un gamin à côté de lui en était à sa vingt-troisième répétition d'une scie populaire qu'il fredonnait d'une voix abominablement fausse.

Mr. Jasper vendait des cravates.

C'était une tâche qui ne comportait que des vexations, une tâche garantissant la démolition de l'estomac le plus solide. Celui de Mr. Jasper était des plus délicats. Il subissait quotidiennement l'assaut des femmes.

Elles traînaient, elles palpaient interminablement la laine, la rayonne, la soie et s'en allaient sans rien acheter. Elles l'assaillaient douloureusement de questions et de réflexions, ne laissaient pas d'argent — rien qu'un Mr. Jasper au bord de l'explosion.

Son cerveau débordait de tant de brillantes ripostes, chacune plus magistrale que la précédente, il était malade de ne pouvoir les projeter en liberté, de les laisser jaillir tel un torrent acide pour en éclabousser le visage de ces femmes.

Mais il y avait l'épée de Damocles, sous la forme d'un inspecteur ou du chef de rayon, et il lui fallait se dominer, étouffer le besoin dévorant, se consumer mentalement.

Et puis, il y avait les femmes du restaurant-express.

Elles caquetaient sans arrêt tout en mangeant, et lui soufflaient des nuages affreux de nicotine à la figure, dans les poumons, toujours au moment précis où il s'efforçait d'avaler un bol de soupe à la tomate.

Phhouou... Et ces dames agitaient les mains pour chasser la fumée dans sa direction. Il recevait tout. Alors, les yeux exorbités, il renvoyait tout. Les femmes le lui réexpédiaient. Et la fumée voyageait ainsi, de côté et d'autre, jusqu'à dispersion finale, à moins qu'elle reçut des renforts, dans l'entretemps. *Phhouou... phhouhou...*

Mr. Jasper, renvoyait, encore et toujours, entre deux coups de cuiller dans son bol à soupe, et en éprouvait des spasmes, car il souffrait de l'estomac. Les parois à vif, il payait ses quarante cents d'une main tremblante, et retournait au travail, à demi-démoli.

Il avait devant lui, une longue après-midi gonflée de réclamations, de questions, de tripotages de cravates, et couronnée par la vendeuse qui partageait son comptoir, laquelle mâchait du chewing gum avec la ferme intention d'être entendue jusqu'en Asie Mineure. Lorsque Mr. Jasper se sentait définitivement débordé par les clappements de langue, les grimaces, et tout le reste, il se pétrifiait, lançait un regard meurtrier, et chuchotait, comme un sifflement :

— Est-ce que c'est bientôt fini, cette dégoûtation ?

La vie était bien amère...

Il y avait également les voisins, ces gens qui vivaient au-dessus et sur le même palier. Sûrement une grande confrérie, tous unis dans le même but. Il y avait dans leur attitude dans leurs méthodes, une tactique d'ensemble, qui ne lui échappait pas.

Marcher d'un pas expressément lourd — ou traînard —, déplacer des meubles avec une régularité révélatrice, organiser de bruyantes soirées, une fois sur deux, en invitant des gens qui faisaient exprès de mettre des chaussures à clous pour marteler leur plancher.

Discuter à tue-tête de n'importe quoi pourvu que cela fît du bruit, mettre la radio « à pleine gomme », en choisissant des chants de cow-boys ou de nègres hystériques.

Utiliser les poumons des bébés, s'échelonnant entre deux et douze mois et leur faire émettre

chaque matin un vacarme plus puissant que celui des sirènes d'alarme.

Le bourreau actuel de Mr. Jasper était Albert Radenhausen, sept mois, possesseur de cordes vocales inouïes produisant leur effet maximum entre quatre et cinq heures du matin.

Mr. Jasper se tournait de côté et d'autre, dans son lit dès qu'il était couché, il ne s'endormait pas, évidemment, il finissait par regarder fixement le plafond, dans l'obscurité, dans l'attente des hurlements.

Et si, d'aventure, il sombrait dans le sommeil, son cerveau était si bien imprégné par le subconscient qu'il se réveillait exactement dix secondes avant quatre heures. Et c'était fini, le repos. En supposant que le petit Albert Radenhausen préférât, cette fois-là, continuer de dormir, Mr. Jasper, lui, continuait d'attendre le vacarme.

Il est vrai qu'il avait de quoi s'amuser entretemps, car d'autres bruits se faisaient entendre. Une voiture et son moteur, dans la rue. Des pas, quelque part, dans la maison. Un aboiement de chien, le lent écoulement goutte à goutte d'un robinet mal fermé... Des craquements de meubles...

Et ces bruits étaient encore plus insupportables que les clameurs du petit poison, car ils étaient subits, inattendus, Mr. Jasper ne pouvait les prévoir, chacun en particulier. Alors, il se bouchait les oreilles, il fermait les yeux, serrant si fort les paupières qu'il en avait mal.

Toujours pas de sommeil. Alors, envoyer valser draps et couvertures, s'asseoir et attendre les manifestations d'Albert Radenhausen, les seules qui fussent orthodoxes, en quelque sorte.

A quel moment, Mr. Jasper eut-il la révélation que tout ceci était hautement suspect? Il n'aurait su le dire, mais une fois cette pensée en tête, elle y resta. Elle se modifia peut-être un peu par la suite, mais l'hypothèse première subsista, invariable.

Par moments, elle le submergeait, et il en avait des sueurs ; à d'autres instants, elle se retirait comme un reflux, mais il savait qu'elle reviendrait.

— Oui, se disait-il, ce ne sont pas des faits isolés, ce ne sont pas, non plus des coïncidences, tout est voulu, chaque incident est un rouage dans une machine, une machine qui a été construite dans une intention précise.

Mr. Jasper résolut de s'en administrer la preuve.

Il acheta un calepin de bonne épaisseur, prépara son stylo à bille. Il commença par jeter, pêle-mêle, sur les feuilles, divers sujets d'exaspération, en notant l'heure, l'endroit, voire le sexe du persécuteur et en donnant une note selon l'intensité de la provocation.

Premier exemple, confusément annoté dans un demi-sommeil.

Hurlements du bébé, 4 h. 52, porte voisine de l'appartement — sexe masculin — note : 7.

Quand il eut achevé d'écrire, Mr. Jasper reposa la tête sur l'oreiller aplati, avec un soupir qui contenait presque de la satisfaction. Voilà. C'était commencé. Il saurait, sous quelques jours, s'il se trompait ou non dans l'interprétation du complot.

Quand il quitta la maison, à huit heures 17, il avait déjà ajouté trois autres faits :

Choc bruyant sur le parquet, 6 h. 33, étage au-dessus. Probablement sexe masculin — note 5.

Vacarme de circulation dans la rue, depuis 7 h. — Sexes mâles — note 6.

Radio infernale depuis 7 h. 40, étage supérieur — sexe féminin — note 7.

Au moment de sortir, il s'avisa de quelque chose, d'un résultat immédiat et assez surprenant. Le simple fait d'avoir inscrit ces événements avait, en quelque sorte, diminué sa fureur dans de notables proportions, après le classique grincement de dents et le regard au ciel.

Le trajet en autobus fournit d'autres entrées dans le calepin. A commencer, évidemment, par le renifleur. Mais, en même temps, Mr. Jasper s'aperçut de la présence d'autres persécuteurs. C'était alarmant.

Haleine chargée d'ail, 8 h. 27, autobus — sexe masculin — note 7.

Bousculade brutale, 8 h. 28, autobus — les deux sexes — note 8.

Pieds écrasés, sans un mot d'excuses — 8 h. 29 — autobus — sexe féminin — note 9.

Receveur m'ordonnant de passer sur la plate-forme — 8 h. 33 — autobus — sexe masculin — note 9.

Et alors, il s'aperçut de la présence, tout contre lui, de l'homme à l'intempérance nasale. Il ne put écrire, il était trop coincé de tous côtés, mais il ferma les yeux, serra les dents. Plus tard, il jeta un 10 empli de fureur sur la page blanche.

Ce fut à l'heure du déjeuner que Mr. Jasper, le regard sauvage se convainquit de la conspiration générale. Il inscrivit d'un stylo farouche :

1. — *Une exaspération, au moins, toutes les cinq minutes, soit douze à l'heure. Parfois, deux dans la même minute. Astuce pour me désorienter par un apparent désordre.*

2. — *Chacune des douze exaspérations est pire que la précédente. La dernière a failli me faire sortir de mes gonds.*

THÉORIE : La gradation ascendante démontre clairement qu'il s'agit d'infliger le maximum à mes nerfs, autrement dit, me conduire finalement à la démence.

Il resta la cuiller en l'air pendant que refroidissait sa soupe, une flamme intérieure de déduction allumant les pommettes et faisant luire de perspicacité les yeux, sous les sourcils froncés. Oui, par tous les saints, oui, oui, OUI !

Il acheva son déjeuner, ignorant délibérément les caquetages et la fumée des cigarettes, et — chose nouvelle — cette nourriture horrible, depuis peu. Il passa un après-midi surprenant de compensations morales à enrichir la liste des sujets de convulsions. Toujours une agression par cinq minutes.

Il y en avait de si subtiles que seul un homme possédant comme lui d'incomparables qualités d'intuition et d'analyse, pouvait les déceler. Elles étaient hypocrites, perfides, elles attaquaient sans avoir l'air de rien.

Porte-cravates renversé sur le comptoir — 13 h. 18 — magasin — sexe féminin — note 7.

Mouche chatouillant la main, 13 h. 43, magasin — sexe féminin (?) *— note 8.*

Robinet lavabo éclaboussant costume, 14 h. 19 — lavabo (pas de sexe) note 9.

Refus d'acheter cravate sous prétexte déchirée, 14 h. 38 — magasin — FEMME — note 10.

Ces annotations étaient typiques pour un début d'après-midi. Il les jetait sur le palier avec une satisfaction agressive.

Il décida, vers 15 heures d'éliminer les notes de 1 à 5, attendu que les provocations étaient trop fortes pour qu'il s'attardât à d'aussi infimes cotations.

Une heure plus tard, il ne conservait plus comme convenables que les chiffres neuf et dix.

A dix-sept heures, il envisagea sérieusement de commencer à 10 pour terminer à 25.

Mr. Jasper avait calculé une semaine de compilations avant d'obtenir un résultat qui fût concret à ses yeux. Mais cette première journée était vraiment inquiétante, et quand, le soir à 23 heures, les voisins de palier, après une pause, reprirent leurs danses, leurs rires et leurs clameurs, Mr. Jasper envoya son calepin contre le mur avec un épouvantable juron et resta là à grelotter de tous ses membres.

La cause était jugée. On en voulait à sa peau.

Supposons, se dit-il, qu'il y ait une association secrète, sur cette terre, dont le but exclusif soit de me rendre fou.

Partant de ce principe, il se demanda si les moyens employés pouvaient être suffisamment diaboliques pour laisser croire que c'était constamment *lui* qui se trouvait dans son tort avec une hypersensibilité et une hantise tendant à le persuader que tout ce qui lui arrivait était de source maligne.

Pourquoi pas ? Il imaginait très bien les réunions dans quelque souterrain, à la chandelle, et le chef aux yeux méchants et faux, donnant toutes les directives pour intensifier le martyre de Mr. Jasper.

Comment donc !... Vous, agent X, vous vous placerez derrière lui dans la salle de cinéma pour bavarder sans arrêt aux moments les plus pathétiques du film, vous agent Y, vous froisserez des sacs de papier contenant des bonbons, etc. jusqu'à ce que Mr. Jasper, ivre de rage, bondisse dans l'allée centrale à la recherche d'un autre fauteuil.

Et s'installe près de l'agent Z qui prendrait le relais avec des accès de toux, mitigés d'éternuements.

Possible. Mieux, probable. Et cela pouvait continuer des années, sans que personne ne s'en doutât. Quel plan infernal ! Il avait fallu Mr. Jasper pour le deviner, le décortiquer, le dénuder dans toute sa hideur.

Mr. Jasper, dans son lit, mit quelque temps à retrouver son souffle. Et une pensée étrangement logique parmi cette débâcle, s'insinua sous son crâne.

— Il me semble que tout cela est idiot, en fin de compte...

Il lutta, le théorème était posé, il fallait le résoudre. Il fallait trouver le motif de ces persécutions. Pourquoi chercherait-on à l'envoyer à l'asile de fous ? Ou pire, au cimetière ?... La mort de Mr. Jasper ne rapporterait rien à personne.

La police d'assurances ? Elle représentait deux mille dollars, et je vous demande un peu ce que cela laisserait aux innombrables conspirateurs !... Trois ou quatre *cents* par tête...

Ceci en admettant qu'ils parvinssent à s'assurer le bénéfice de l'héritage. Allons... du calme.

Mais Mr. Jasper était certain d'avoir trouvé, et c'est pourquoi il se dirigea vers la cuisine minuscule où il prit, dans un tiroir, le grand couteau à découper et l'examina longuement avant de le remettre dans l'étui de carton.

Sans savoir comment, il glissa le tout dans la poche intérieure du pardessus accroché dans l'entrée. Il reprit, d'un pas saccadé, le chemin de la chambre à coucher, et, le bras droit étendu pour un défi, il murmura solennellement, les yeux fixés sur le mur, la voix hachée :

— Je n'accepte plus rien... Prenez garde, je saurai me défendre à partir de cet instant.

Espérait-il impressionner l'ennemi ?

A quatre heures du matin, ce fut Albert Radenhausen. Mr. Jasper se contorsionna comme sous l'effet d'une décharge électrique. Puis suivirent

les autres exaspérations — les avertisseurs d'auto, les grondements de moteurs, les aboiements, les robinets.

La literie de Mr. Jasper fut dévastée par une danse démoniaque. Et au matin, les toasts furent carbonisés, le café avait un goût épouvantable, il y eut de la radio au-dessus, et un bris de vaisselle, pendant que Mr. Jasper cassait ses lacets de souliers.

Le malheureux était en proie à une fureur inimaginable, il en aurait hurlé, sangloté, sans cette contraction de la gorge. Finies les annotations, inutile le calepin. Il ne restait plus qu'un seul moyen...

Mr. Jasper se considéra en état permanent de légitime défense. Surtout depuis que les persécuteurs, se voyant démasqués, sachant qu'il avait tout compris, redoubleraient d'efforts pour en finir rapidement.

— Nous verrons qui gagnera, gronda-t-il.

Il acheva de se vêtir, se précipita au dehors. Il s'efforça de retrouver son calme. Il était absolument sûr que le calme lui permettrait d'être le plus fort.

Car s'il se laissait aller à ses nerfs, l'ennemi frapperait au défaut de la cuirasse, et la folie s'emparerait de lui. Donc, reprendre son sang-froid.

Cette décision était déjà, en elle-même une manifestation de légitime défense.

Il grimpa dans l'autobus, évita d'aller s'asseoir. Il serait bien mieux à l'air sur la plate-forme. Il inspirait longuement, expirait de même. De temps à autre, il agitait mécaniquement la mâchoire comme s'il se parlait tout bas.

Tout à l'heure, durant l'attente au point d'arrêt, il avait volontairement ignoré une explosion-pétarade de moteur, et aussi les interminables accès de rire strident, de deux stupides péronnelles qui se racontaient des histoires à voix trop haute.

Résister, résister...

Les persécuteurs ne gagneraient pas la partie. Le cerveau de Mr. Jasper était comme un ressort tendu, la victoire serait le résultat du gigantesque effort.

Il ignorait la manière dont il vaincrait, mais ce qu'il savait c'était qu'une fois la foudroyante contre-attaque déclenchée, il irait jusqu'au bout, coûte que coûte.

LA, sur la plate-forme, le voisin était le renifleur. Mr. Jasper ravala sa salive. Les gens qui montaient et ceux qui descendaient le bousculaient sans merci. Il ferma les poings.

Sniff... Sniff... Sniffff...

Mr. Jasper serra les dents à les briser pour s'interdire d'ouvrir la bouche et de pousser le hurlement qui montait en lui. Non, on ne l'aurait pas...

Sniffff... sniff... sniff...

Mr. Jasper parvint à s'insinuer entre deux autres voyageurs et à s'éloigner, tant bien que mal. C'était inutile, jamais le misérable n'avait reniflé aussi fort, c'était dans le complot, il avait dû recevoir des instructions précises à la dernière réunion, — peut-être la nuit précédente ?

Mr. Jasper tenta de pénétrer dans la voiture afin de gagner une place qui venait d'être abandonnée par un voyageur descendant à l'instant. Mais d'autres s'étaient précipités. On lui écrasa le cor de son pied droit. Il s'étrangla de douleur. Son lacet se cassa de nouveau.

Il se pencha pour réparer le mal, il reçut un coup de genou dans les côtes, un autre dans la tempe. Il se redressa, un brouillard devant les yeux.

La place qu'il guignait était prise, évidemment.

Il suait à grosses gouttes, il se demandait comment échapper aux provocations, pas seulement dans l'autobus, mais d'une façon générale. Déménager ? Peut-être... Mais, au fond, ne retrouverait-il pas la même catégorie de voisins ?

Acheter une petite voiture au lieu de voyager en autobus ? Ha ! Et l'argent ?

Changer de patron ? Et puis après ? Qu'est-ce qui lui garantissait la tranquillité dans un nouvel emploi — en admettant qu'il réussît à en trouver ?

La fièvre commençait de lui battre aux tempes. Il se disait que même s'il changeait d'appartement, de quartier, d'emploi, l'ennemi le retrouverait toujours puisqu'il possédait des affiliés dans le monde entier.

Alors ?... Fini... Perdu... *Il était perdu.*

L'effroyable vision de ce que serait son existence lui fit émettre un gémissement — ces heures, ces jours, ces mois, ces années de tourments, et de souffrances physiques et morales.

Il avait des yeux égarés, à présent, il haletait, il dévisageait ses voisins, et sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Il était sûr que tous ces voyageurs appartenaient au complot !

— Non... NON !... hurla-t-il.

Et sa main droite plongeant dans la poche intérieure du pardessus en ressortit armée d'une lame étincelante. La horde des ennemis se jeta de tous côtés en clamant la terreur, cependant que Mr. Jasper levait et abaissait le bras...

Dernière Heure

UN FOU POIGNARDE SIX PERSONNES
DANS L'AUTOBUS
AVANT D'ÊTRE LUI-MÊME ABATTU
PAR LA POLICE

★★★

FILMS DE POLICE

" CET HOMME EST DANGEREUX ". Lemmy Caution arrive en France comme s'il venait de s'échapper d'un pénitencier américain. Il surgit sur un yacht, transformé en tripot, ancré non loin de Cannes, délivre une jeune fille très riche qu'on voulait kidnapper, devient momentanément le complice de bandits fort bien organisés, se fait arrêter et, finalement après une bagarre style américain, triomphe des méchants !

Ce film, tiré d'un roman célèbre de Peter Cheyney, réalisé par Jean Sacha est agréablement joué par Eddie Constantine, Colette Deréal, Grégoire Aslan, Colette Borelli et Jacqueline Pierreux (*Sonofilm*).

" LE VOL DU SECRET DE L'ATOME ". Parmi les savants de Los Alamos, la ville atomique des États-Unis, se trouve le Docteur Addison, qui y vit avec sa femme et son petit garçon Tommy. Des gangsters, pour connaître une nouvelle formule atomique enlèvent Tommy. Le bureau du Contre-Espionnage est immédiatement alerté. Le Docteur Addison fait parvenir aux kidnappers, un dossier truqué dont la vérification demandera plusieurs jours. Grâce à quoi, on arrive à démasquer le comparse et les policiers découvrent le repaire des bandits. Après une palpitante chasse à l'homme, Tommy est finalement sauvé.

Film très bien mené et, par instant, bouleversant surtout grâce à la remarquable interprétation du petit Lee Aaker, qui joue le rôle de Tommy (*Paramount*).

" L'HOMME DE BERLIN ". Une jeune Anglaise, Susan Mallison, vient passer quelques jours à Berlin, chez son frère Martin, médecin dans la zone ouest et marié avec une Allemande, Bettina. Susan rencontre le premier mari de celle-ci, Yvo Kern, dont elle s'éprend. Ce garçon, désaxé par la guerre, travaille pour les Russes et est chargé de kidnapper le chef d'un réseau d'évasion de Berlin-Ouest. N'ayant pu réussir tout seul, on lui adjoint des complices qui, pour parvenir à leurs fins, décident d'enlever Bettina. Mais, par erreur, ils s'emparent de Susan. Yvo qui a été touché par l'amour de la jeune fille, la fait évader. Mais au passage de la ligne de démarcation, leur voiture est arrêtée. Yvo, découvert, est tué tandis que Susan peut s'enfuir.

Mise en scène de Carol Reed, Excellente interprétation de James Mason, Claire Bloom et Hildegarde Neff (*Cinédis*).

ET D'AVENTURE

" MANDRAGORE ". Le Professeur Brinken a une fille étrange, Mandragore, dont Frank Braun, son cousin s'éprend. Or, Brinken apprend à Frank que Mandragore est née de l'insémination artificielle pratiquée sur une prostituée, le « père » était mort... pendu. Pour Frank, le coup est terrible. Il part pour Paris, tandis que Mandragore affole les hommes. Cependant, elle n'a pas oublié Frank et veut aller le retrouver. Brinken lui révèle son origine. Cette révélation ne l'arrêtant pas le Professeur tue Mandragore.

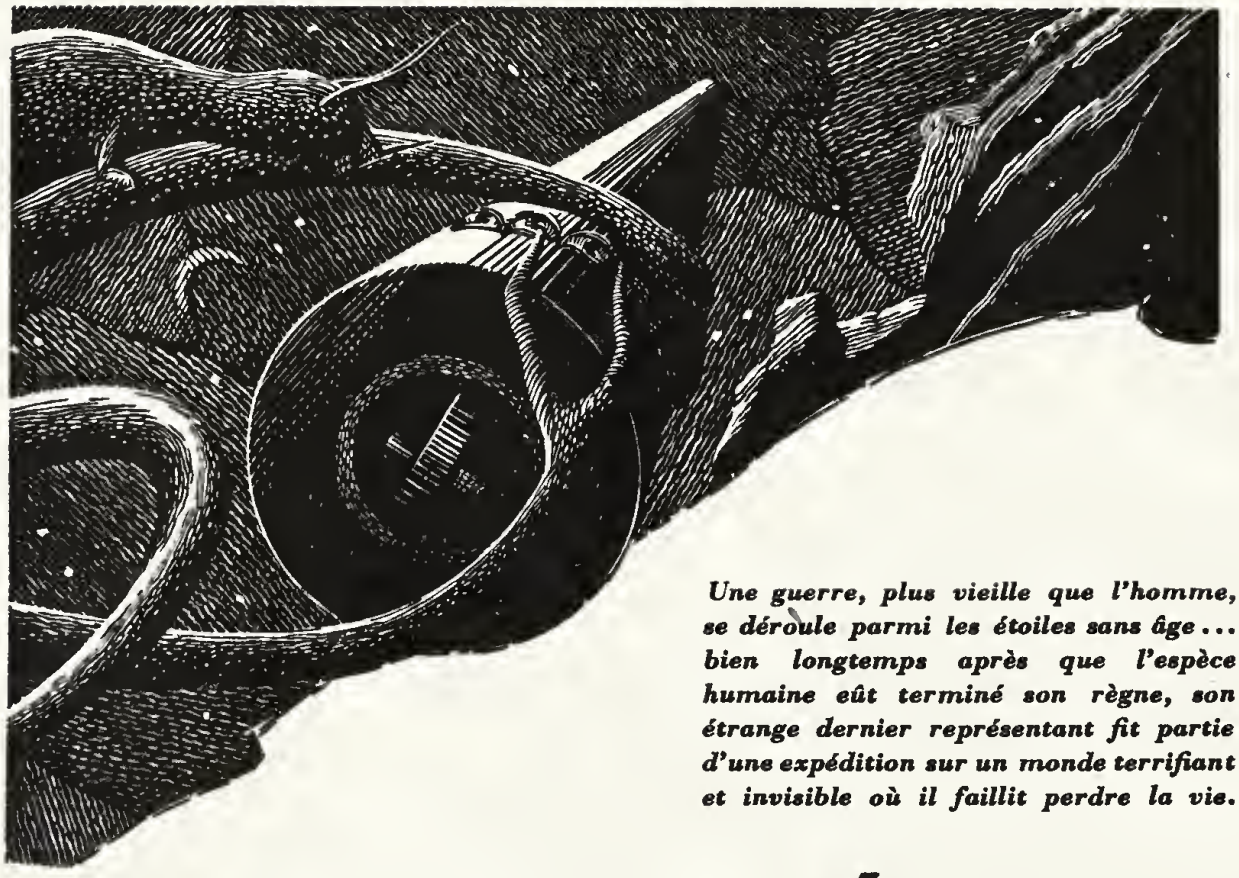
Film à la « *Caligari* », un peu périmé. Hildegarde Neff, dans le rôle joué jadis par Brigitte Helm, a du talent et de la sensualité. Eric von Stroheim est toujours lui-même (*Discifilm*).

"LA GUERRE DES MONDES". Modernisation du fameux roman paru voici 50 ans, dans lequel H.G. Wells imaginait l'invasion de la Terre par les Martiens. On voit, en effet, apparaître dans le ciel des soucoupes volantes, dotées d'un œil électrique qui lance un rayon mortel. Rien ne résiste à ces ennemis. En vain, envoie-t-on des armées contre ces mystérieux envahisseurs. En vain utilise-t-on la bombe atomique. La race humaine semble vouée à la destruction totale. Jusqu'au jour où les Martiens succombent, tués par les microbes contre lesquels leur organisme ne peut réagir.

Réalisé en Technicolor, ce film de George Pal est certainement le meilleur film de « Science Fiction » produit jusqu'à ce jour. Plusieurs scènes sont vraiment très impressionnantes, on regrette seulement que la fin soit traitée de façon un peu puérile (*Paramount*).

" SUPERMAN ". La planète Crypton va se désagréger. Il ne restera qu'un seul survivant, un enfant qui sera envoyé sur la terre au moyen d'une fusée. La fusée arrive aux États-Unis et son petit passager est recueilli par des fermiers. Ce gosse est un être extraordinaire : ses yeux émettent des rayons X, il peut se déplacer à la vitesse d'un oiseau et il possède une force sans limite. Ses parents adoptifs l'ont surnommé « Superman ». Devenu grand, Superman se met au service de la nation. Justement les savants américains viennent de mettre au point le « rayon de la mort ». Superman est chargé de veiller sur cette découverte. Bien entendu, il devra déployer toutes ses ressources naturelles. Et ayant réussi, il épousera enfin la femme qu'il aime.

Film d'anticipation assez faible. Même pour les plus fervents amateurs de science-fiction. (*France-Continentale*).



Une guerre, plus vieille que l'homme, se déroule parmi les étoiles sans âge... bien longtemps après que l'espèce humaine eût terminé son règne, son étrange dernier représentant fit partie d'une expédition sur un monde terrifiant et invisible où il faillit perdre la vie.

LA TUEUSE D'ÉTOILE

par NEIL R. JONES

Chapitre I

LA RÉVÉLATION DE LA COMÈTE

Le Professeur Jameson se plaça au poste d'observation du croiseur sidéral. Devant lui, un sillage sans fin s'étalait dans l'espace, dans un rayonnement de saphir. L'immense queue étendait une fine pellicule nébuleuse à travers laquelle le Professeur et les hommes-robots de Zor devinaient de lointaines étoiles, pâles et diluées.

La tête de la comète, un noyau d'un bleu scintillant, paraissait presque rayonner d'une vie propre.

Quarante millions d'années auparavant, alors que le Professeur écoulait sur la Terre son temps de vie normal, celui qui lui avait prédit qu'il se trouverait là, cerveau immortel dans un corps de métal, aurait été pris pour un fou.

S'il était là, c'est qu'il avait prévu la destruction de la Terre et qu'il avait pensé à assurer la conservation indéfinie de son propre corps en le lançant dans une fusée funéraire destinée à devenir un satellite de la Terre.

S'il était là, observant la comète au moyen d'yeux mécaniques qui cerclaient la base de sa tête conique de métal, il le devait à ses frères-robots de Zor, parmi lesquels il était appelé 21MM-392.

Ils avaient trouvé la fusée dans l'obscurité d'une planète morte et presque sans atmosphère, quarante millions d'années après la mort du Professeur. Ils avaient rappelé son cerveau à la vie et l'avaient placé, comme ils le faisaient pour eux-mêmes, dans la tête conique d'un corps de métal, dans un robot que le Professeur pouvait commander mieux encore que son ancien corps.

Nous ne pouvons résister plus longtemps à ce traitement — prévint 9 V-474

Les Zoromes métalliques, qui eux aussi, avaient été des êtres de chair et de sang, étaient de grands explorateurs et de grands savants. Depuis Zor, ils se livraient à de gigantesques expéditions destinées à accroître leur connaissance des différents systèmes solaires.

Levant un de ses six tentacules, 6W-438 désigna la grande comète qui s'étendait dans l'espace à plus de 800.000 kilomètres.

— En raison de notre vitesse supérieure, nous approchons de la queue. Pourquoi ne la traverserions-nous pas ?

744U-21 qui, avec le Professeur dirigeait cette expédition, exprima son désaccord.

— Nous manquons de renseignements. La longue queue est à l'état gazeux, c'est tout ce que nous en savons. Ses effets peuvent être dangereux pour nous. Les rapports de 168P-75 concluent qu'il est probable que l'alliage dont nous sommes constitués en serait corrodé. Ses effets sur notre croiseur sidéral seraient à peu près les mêmes quoique sa composition métallique ne soit pas identique à celle de nos corps.

— Il n'y a aucun intérêt et rien à apprendre à passer à travers la queue de la comète, estima le Professeur. Nous nous intéressons seulement à la façon dont elle passe à travers le système planétaire et à ce qu'elle risque de rencontrer sur son parcours. Le seul élément que nous cherchons à préciser est la puissance de déviation que le Soleil Vert, qui est le plus grand corps du système, peut exercer sur elle.

Les Zoromes avaient observé que, si la queue était gazeuse, le noyau était solide. Ils doutaient qu'il y ait là une vie quelconque mais ils avaient rencontré, dans leurs éternelles explorations des systèmes solaires, des vies bien étranges dans des conditions a priori contraires.

Patiemment, ils suivaient la comète à travers le système des mondes et le soleil vert était plus brillant et plus grand à mesure qu'ils avançaient, devenant maintenant un astre d'émeraude éblouissant.

Ce furent les instruments scientifiques de 168P-75 qui enregistrèrent les premiers un comportement anormal de la comète de saphir. Il annonça :

— La comète est déviée de sa route.

744U-21 suggéra :

— Une des planètes ou peut-être le soleil peuvent en être la cause.

168P-75 répondit :

— Aucun n'est assez proche pour vous donner raison.

— La déviation est causée soit par une attraction extérieure soit par une force d'inertie, commenta 65G-849. Quelque chose sur la comète peut provoquer ce changement de direction.

— Il n'y a pas de planètes ou de corps cosmique assez rapproché pour que le noyau de la comète modifie sa course, dit simplement 168P-75. En fait, la position de la comète est maintenant près du centre des orbites de deux mondes différents. Notre observation a prouvé que le soleil vert a seulement trois planètes et la comète passera si loin de chacune d'elles que leurs effets seront négligeables. D'autre part, nous considérons que la comète arrivera assez près du soleil vert pour être influencée par son attraction et nous verrons qu'elle changera de direction.

— C'est ce qui doit déjà se passer, dit le Professeur.

La vitesse de leur croiseur sidéral s'accéléra et ils se dirigèrent vers la tête de la comète afin de découvrir, s'ils le pouvaient, la raison de son comportement fantasque.

— Ralentissez ! ordonna 168P-75 à 20R-654, le pilote. Il y a quelque chose devant nous... quelque chose d'énorme que nous ne pouvons pas voir mais que les détecteurs signalent. Cela paraît invraisemblable !

Ils ralentirent, prêts à s'arrêter. 168P-75 était terriblement excité.

— Nous n'avons jamais visité un monde invisible au cours de nos expéditions, n'est-ce pas ? s'écria-t-il. Eh bien ! regardez les instruments ! c'est la seule explication !

— Nous en sommes près ? demanda 744U-21 qui regardait intensément devant lui et ne voyait que l'obscurité et, au loin, les points brillants des étoiles.

— Je n'en suis pas très sûr, fut la surprenante réponse de 168P-75. Je le pense... Je le crois, mais c'est tellement nouveau pour moi ! Si j'ai raison, nous ne sommes qu'à quelques milliers de kilomètres d'un obstacle et nous arrivons à l'intérieur de son plus fort champ d'attraction.

Le pilote s'activa. Il stoppa leur chute et maintint des fusées de freinage.

— La planète est-elle grande ? demanda le Professeur.

168P-75 admit qu'il ne pouvait que conjecturer.

— Je ne peux pas mesurer ce que je ne peux pas voir, dit-il. Si la densité est faible, c'est peut-être un monde gigantesque. Au contraire, si la densité est forte, la planète peut avoir de petites proportions.

— Nous allons savoir bientôt à quoi ressemble le sol sur un monde invisible, commenta le Professeur Jameson.

Le croiseur des Zoromes approchait du monde invisible qui avait fait dévier la course de la comète de saphir. Son avance était lente et prudente. Se fiant uniquement aux détecteurs, les êtres-robots fouillaient vainement la surface du monde invisible avec des projecteurs qui franchissaient l'espace vide.

Enfin, à une vitesse extrêmement réduite, le croiseur sidéral toucha quelque chose et atterrit. Plusieurs Zoromes descendirent et expérimentèrent une impression sensationnelle.

Ils marchaient dans l'espace mais ils sentaient sous leurs pieds une terre solide. C'était comme s'ils évoluaient dans un rêve.

— Revenez et venez vous équiper ! leur ordonna 744U-21. Supposez qu'il y ait un abîme à quelques mètres de là...

Les Zoromes se munirent de détecteurs et d'appareils enregistreurs. 8L-404 accompagnait le Professeur. Il détendit ses tentacules.

— Une atmosphère ! s'exclama-t-il.

— Et une végétation, ajouta Jameson quand il sentit qu'il foulait une sorte d'herbe.

— Tout invisible ! Comment cela peut-il être possible ?

— C'est ce que nous espérons savoir avant de quitter ce monde.

— La queue de la comète est plus réelle que le monde solide sur lequel nous nous trouvons, dit 8L-404. Croyez-vous qu'en ce moment la comète vient de passer dans l'autre système planétaire ?

— Elle déviait de 45 degrés quand nous avons vérifié. Elle a maintenant pris une autre direction.

Les communications télépathiques entre eux étaient étrangement faibles et ils perdaient souvent le contact à peu de distance. Ils apprirent cependant que 777Y-46 et 47X-09 avaient pénétré dans une forêt et cherchaient leur chemin en aveugles 119M-5 et 92ZQ-153 avaient senti se frotter quelque chose contre leurs jambes de métal et pensaient que c'était un animal.

Plus tard, le Professeur et 8L-404 eurent une expérience similaire. Le Professeur Jameson sentit contre ses membres inférieurs un contact râpeux et ensuite eut l'impression que des dents grattaient son métal.

D'un mouvement vif, il toucha avec ses tentacules un petit animal qui paraissait l'attaquer, puis il en toucha un autre. Il les rejeta à terre mais les petites créatures s'élancèrent de nouveau sur lui. 8L-404 luttait, lui aussi, dans les mêmes conditions. Le Professeur pouvait le voir s'agiter apparemment dans un espace vide. Cela ne paraissait pas vrai, cependant, les sensations qu'il éprouvait n'étaient pas un rêve.

Le Professeur essaya d'utiliser le rayon thermique dont il disposait et fut surpris de constater que les assaillants fuyaient. Les petites créatures partirent aussi vite qu'elles étaient venues. Et maintenant, le Professeur réalisait qu'il n'avait entendu que le bruit de son métal heurté par les dents mais qu'il n'avait rien entendu d'autre. On ne pouvait rien voir, ni rien entendre dans ce monde.

Le Professeur Jameson réalisa aussi quelque chose d'autre. Le monde invisible présentait une barrière télépathique. Les distances de communication entre les êtres-robots étaient étonnamment courtes. Il y avait longtemps que les Zoromes étaient capables de sonder les pensées des formes variées de vie qu'ils découvraient. Pendant la lutte, le Professeur avait instinctivement cherché une liaison télépathique avec ses assaillants afin de connaître leurs intentions, mais la réception avait été aussi nulle, aussi vide que l'espace dans lequel il évoluait.

Et 8L-404 signalait à l'attention du Professeur un autre phénomène étrange de ce monde d'une incroyable irréalité.

— 21MM-392 ? Que vous arrive-t-il ? appelait-il avec angoisse. Vous devenez partiellement invisible !

Le Professeur Jameson le regarda. 8L-404 lui aussi devenait moins visible. Etait-ce dû à l'étrange lumière émanée par la comète de saphir ou était-ce l'action des rayons du soleil vert ? Il fit part de son hésitation à 8L-404 dont la réponse lui arriva affaiblie.

— Ni l'un, ni l'autre. C'est une influence magnétique du monde sur lequel nous nous trouvons. Elle rend tout invisible.

Le Professeur pouvait suivre les progrès de la disparition de son compagnon Zorome.

— Nous ferions mieux de retourner au croiseur avant de nous perdre de vue, dit le Professeur.

Ils revinrent en hâte vers l'appareil. Les jambes de 8L-404 avaient presque disparu. Évidemment, l'invisibilité s'étendait à partir des points de contact avec la planète. Ils étaient à mi-chemin quand ils remarquèrent quelque chose de nouveau. La partie la plus basse du croiseur était devenue totalement invisible. S'ils restaient encore longtemps sur ce monde invraisemblable, ils ne verraient plus que le soleil vert, la queue de la comète et les étoiles lointaines.

Maintenant, le Professeur ne pouvait plus communiquer avec 8L-404. Il ne pouvait même plus apercevoir ses propres tentacules. Il émit avec force :

— 8L-404 ! Vous êtes toujours là ?

Il ne reçut pas de réponse. Alors, il se rua dans le croiseur et entra en collision avec un Zorome qu'il ne vit pas. Il lui envoya un message que l'autre ne put percevoir. Le professeur pénétra dans l'appareil et s'aperçut avec soulagement que là, tout était visible. Plusieurs êtres-robots étaient rentrés et échangeaient leurs impressions. Huit autres n'étaient pas encore arrivés. Il fut décidé qu'on allait les attendre et que, ensuite, le croiseur fuirait ce monde hostile.

Avec quelques variantes, tous les explorateurs avaient fait les mêmes expériences que le Professeur. 8L-404 avait réussi à regagner l'appareil. Après une vaine et longue attente, 744U-21 donna l'ordre au pilote de décoller. Les huit disparus étaient provisoirement abandonnés.

— Comment faire pour les trouver ? demanda le Professeur étendant un tentacule dans la direction du monde invisible. Nous ne pouvons plus les voir. Nous ne pouvons plus percevoir leurs radiations. Ils peuvent être accidentés... peut-être sont-ils morts. Qui sait ce qui leur est arrivé ?

Chapitre II

D'ÉTRANGES ALLIÉS

Un conseil fut tenu et chacun raconta ce qu'il avait ressenti.

— J'ai été heurté par un animal qui m'a paru plus gros que les créatures que vous décrivez et qui m'a renversé, dit 60M-64. J'étais avec 19K-59 qui n'est pas retourné.

Le pilote, qui était resté près de l'appareil, déclara :

— Quand la partie la plus basse du croiseur devint graduellement invisible, j'ai remarqué que plusieurs plaques de métal restaient visibles. J'ai appelé 65G-849 qui a fait une enquête.

— J'ai découvert la cause de ces îlots de visibilité. Il s'agit d'un alliage que nous avons utilisé pour des réparations. Ce métal est non seulement à l'épreuve de l'invisibilité, mais encore il rend visible ce qui l'entoure à faible distance. Une grosse plaque étendra son influence sur un champ plus large qu'une plaque de plus petite dimension.

— Nous pourrions ainsi nous en servir comme des projecteurs ? demanda 6W-438.

— Mieux que ça, répliqua 65G-849, nous pouvons en recouvrir nos robots et nous mouvoir dans un champ visible.

— Aurons-nous suffisamment de métal ?

— Heureusement, nous avons dû nous livrer dernièrement à une véritable remise en état de cet appareil, répondit 47X-09. Toute la partie supérieure de la coque a été refaite ainsi.

Rapidement, les Zoromes se répartirent le travail de démontage. Le croiseur se posa de nouveau sur le monde invisible et chacun se mit à l'œuvre.

12W-62 fut le premier à sortir de l'appareil, tenant une plaque dans ses tentacules.

— Cela opère ! s'exclama-t-il.

Fascinés, les autres apercevaient autour de lui une aire de cent mètres. Ils voyaient le sol, le gazon, les pierres, les rochers et toute la végétation dans laquelle ils avaient évolué auparavant.

Ils descendirent tous au sol et se rendirent compte que les différentes aires de visibilité étaient soumises à des lois particulières.

A l'intérieur de son aire, chaque individu ne pouvait aisément voir dans l'aire voisine. L'autre aire, quoique proche, apparaissait comme une tache grise contre les étoiles.

Entre chaque aire les communications mentales étaient meilleures qu'avant.

Ces expériences furent brèves et proches de l'appareil. Personne ne vit les formes de vie rencontrées lors de la première exploration. Huit Zoromes avaient déjà disparu et les autres ne voulaient pas prendre des risques sans préparation.

De nouveau, la partie inférieure du croiseur sidéral était devenue invisible. 20R-654 donna l'ordre à seize Zoromes de s'équiper. Le but de l'expédition, c'est-à-dire l'importance de la direction de la comète, était relégué au second plan. Il s'agissait avant tout de retrouver les compagnons perdus sur ce monde étrange.

Les Zoromes examinèrent les Becs-Ciseaux tués par les pistolets atomiques. Et ils firent une importante découverte.

— Ces créatures n'ont pas d'yeux !

— Comment font-ils donc pour nous voir et nous attaquer ?

Plusieurs Zoromes devinaient la réponse, et cela se confirma par la suite. Ils avaient, au cours de leurs voyages d'exploration, déjà trouvé des conditions analogues.

— C'est une sorte de radar, dit 6W-438, presque aussi bon que des yeux et même meilleur dans l'obscurité. Le monde qu'ils sentent est plus réel que celui, révélé par le sens optique. Ici, par exemple, ils ne verraient rien que le soleil et les étoiles.

— Et la Comète, ajouta 12W-62.

Les Zoromes se répartirent en huit directions différentes, comme les rayons d'une roue. couvrant un périmètre de 45 kilomètres, selon les calculs du professeur, ils devaient retourner à leur point de départ après avoir décrit un angle droit qui leur ferait parcourir un terrain non battu.

La position du soleil étant constante, la planète ne tournait donc pas.

Le professeur Jameson avait pour compagnon 948D-21. Plusieurs Becs-Ciseaux les suivaient. Le Professeur qui fouillait leur cerveau rudimentaire s'étonnait de n'y trouver maintenant qu'un mélange de curiosité et d'une sorte d'amitié étrange. Ils s'arrêtaient parfois pour brouter quelque plante.

Utilisant leurs instruments directionnels, les deux hommes-robots résistaient à la tentation de s'éloigner de la ligne qui leur était attribuée.

Quand ils furent prêts, les seize Zoromes sortirent de l'appareil et s'égaillèrent dans un ordre convenu. Ils marchèrent longtemps avant d'apercevoir les petits animaux qui les avaient attaqués.

Un groupe de ces petites créatures se rua dans les aires de visibilité et se précipita sans peur sur les jambes métalliques. Les Zoromes en abattirent plusieurs à l'aide de leurs pistolets atomiques, mais ce furent des coups heureux car leurs mouvements étaient si rapides que les êtres-robots étaient presque incapables de les suivre du regard.

Ces petits animaux n'avaient pas plus de soixante centimètres de long et se déplaçaient à l'aide de six courtes paires de pattes. En guise de mâchoires, ils avaient des becs en forme de ciseaux.

Plus tard, les Zoromes découvrirent la bouche de ces créatures sur le sommet de leur tête au-dessus du bec-ciseaux.

Les Becs-Ciseaux sans se lasser, attaquaient vainement les Zoromes au risque d'émousser ou de casser leur bec. Il était évident qu'ils ne pouvaient pas faire de mal aux êtres-robots.

Ils mirent longtemps pour s'en rendre compte, ce qui était la preuve de leur intelligence réduite. Enfin, ils s'enfuirent en désordre.

Le terrain devenait rocheux. Ni le professeur, ni 948D-21 ne prêtèrent attention à une agitation soudaine parmi les Becs-Ciseaux.

Tout à coup des silhouettes confuses émergèrent dans l'aire de visibilité et fondirent sur eux comme des boulets de canons. Le professeur fut violemment renversé et devint le centre d'un ouragan. Il se sentit heurté par le corps métallique de 948D-21. Les Becs-Ciseaux faisaient partie de la mêlée. Tout cela se passa à cette vitesse incroyable qui semblait être la caractéristique de la vie sur ce monde invisible.

Ce qui les attaquait était énorme, terriblement puissant et rapide.

Le professeur mit en action son rayon thermique. Tout de suite après, il fut mentalement conscient d'une grande souffrance autour de lui. Et, soudainement, tout s'apaisa et le professeur s'aperçut qu'il était seul. Ceux qui les avaient attaqués avaient emmené 948D-21 avec eux.

Là, gisant sur le sol se trouvaient des Becs-ciseaux morts, les tentacules supérieurs de 948D-21... et les siens. Il ne lui restait plus que ses jambes.

Tout à coup, un groupe de Becs-Ciseaux apparut dans l'aire de visibilité. Leurs becs pointus étaient tachés d'un liquide de fluide et visqueux. Le Professeur pensa que c'était du sang des énormes créatures qui avaient si subitement fondu sur leur groupe.

Les petits animaux montraient une grande agitation. Il était évident qu'ils étaient les ennemis des volumineux assaillants.

Cependant, ils ne paraissaient pas les craindre quoique qu'ils aient perdu plusieurs des leurs dans le combat.

Les Becs-Ciseaux continuaient à agir étrangement ; ils faisaient le cercle autour de lui, agitant leur tête.

Il finit par comprendre qu'ils désiraient qu'il fasse quelque chose. Jameson les regarda avec attention tout en essayant de capter leur idée. Ils s'éloignèrent lentement, tous dans la même direction et, enfin, il saisit le sens de leur manège. Ils désiraient qu'il les suive.

Ils franchirent des rochers d'origine volcanique à une allure que le Professeur pouvait difficilement suivre. Un instant, il les perdit de vue mais il les retrouva, groupés autour d'un objet qui gisait sur le sol.

C'était un tentacule métallique. Le Professeur reconnut un des membres supérieurs de 948D-21.

Il était probable que celui-ci avait subi le même sort que les autres Zoromes disparus et qu'ils étaient tous prisonniers de ces espèces d'ouragans qui s'étaient manifestés à Jameson. Les Becs-Ciseaux paraissaient vouloir amener le Professeur où ils se trouvaient.

Ses petits alliés étaient infiniment plus rapides que lui et disparaissaient de temps en temps hors de son regard, mais ils revenaient chaque fois le chercher et le guider.

Bientôt apparut un cône volcanique que les petits animaux se mirent à escalader.

Chapitre III

LA PYRAMIDE DE ROCHERS

Ils marchaient vers le danger et ce danger se trouvait par là, au-delà de la limite de vision du Professeur et pouvait déjà le frapper à tout moment.

Seul et sans tentacules, presque sans aucune défense, il avait commis une erreur de suivre là ces étranges créatures. Il avait pu se rendre compte, tout à l'heure, de ce que les monstres fulgurants étaient capables de faire. Ces stupides petits animaux, sans aucun calcul, incapables d'organiser une action efficace, l'emmenaient à sa perte. Il était peut-être temps encore de retourner sur ses pas.

Cependant, en dépit de ses doutes et de ses craintes, le Professeur Jameson continua de les suivre. Privé de ses tentacules, il éprouvait de grandes difficultés à se hisser sur la pente escarpée sur laquelle ses pieds métalliques n'avaient pas de prise.

Soudain, il s'aperçut que les petits animaux s'étaient arrêtés et réunis comme ils l'avaient déjà fait et tournaient autour de quelque chose. C'était un autre tentacule. Le Professeur l'examina. Il n'appartenait ni à 948D-21 ni à lui-même. C'était donc cela ; l'hypothèse se vérifiait. Les huit compagnons disparus avaient été transportés de ce côté-là et avaient subi le même sort que 948D-21. Le dernier tentacule trouvé était tordu et broyé. En soi, cela n'avait pas d'importance car toutes les parties d'un robot pouvaient se remplacer mais le Professeur s'inquiétait pour la tête conique de ses amis. Si les énormes adversaires avaient la force de la faire éclater, le cerveau organique était perdu et c'était la mort.

Il arrivait fréquemment d'ailleurs que les Zoromes, au cours de leurs dangereuses expéditions, voient leurs robots partiellement ou totalement détruits. Aussi, le croiseur sidéral contenait-il quantité de pièces et de robots de rechange.

Les petits animaux venaient d'entrer dans un petit souterrain, au flanc du volcan éteint. Jameson s'étonna que les monstres énormes qui les avaient attaqués aient une tannière si étroite. Mais s'il en était ainsi, le Professeur allait jouer une bien grosse partie.

Le tunnel volcanique s'élargissait et tout à coup, ils débouchèrent dans une sorte de salle immense où se trouvaient des rocs amoncelés jusqu'au plafond. Sur la Terre, le plus petit de ces rochers aurait pesé plusieurs tonnes.

Pendant qu'il contemplait cette bizarre construction, Jameson réalisa que son aire de visibilité se heurtait à une tache grise, exactement comme lorsqu'il se trouvait avec 948D-21.

Cette association d'idées lui arracha une exclamation mentale !

— 948D-21 !

La réponse lui parvint de la pyramide des blocs de pierre.

— 21MM-392 ! Vous êtes-là !

— Mais seul, dit le Professeur. Les Petits Becs-Ciseaux m'ont conduit ici. Je ne peux vous être d'aucune utilité, je ne peux rien faire, mes tentacules m'ont été arrachés.

— Je sais. Je suis dans le même cas. Vous ne pouvez pas nous sortir d'ici tout seul. Il faut que vous alliez au croiseur chercher du secours.

— Nous ?

Jusque-là, le Professeur n'avait pas compris que les huit Zoromes se trouvaient avec 948D-21.

Maintenant, ils l'accueillaient et communiquaient avec lui. L'histoire était la même pour chacun d'eux. Attaqués avec une rapidité incroyable, ils avaient été privés de leurs tentacules métalliques, d'autres même de leurs jambes.

— Ils nous ont amenés ici en quelques secondes, raconta 19K-59, l'un d'entre nous qui avait encore ses jambes, 53S-7, a essayé de s'enfuir. Ils lui ont envoyé un énorme rocher sur la tête et le métal a cédé... Il est mort. Depuis lors, nous n'avons plus bougé de l'endroit où nous sommes, c'est-à-dire au centre de la pyramide, entourés de rochers.

— A quoi ressemblent ces monstres ? demanda le Professeur.

Il reçut une image mentale de ce que les captifs appelaient les Ovoïdes. Leur corps gigantesque était verticalement ovoïde ; ils avaient six jambes et une quantité de bras qui se terminaient par des sortes de pinces sinueuses, capables de tordre ou de couper n'importe quel métal.

Comme les Becs-Ciseaux, ils n'avaient pas d'yeux mais possédaient un radar qui leur permettait de distinguer la proximité, la forme et la nature de ce qui les entouraient.

Ils étaient terriblement forts mais, comme c'est souvent le cas, ils n'avaient pas beaucoup d'intelligence. Toutefois, ils en avaient un peu plus que leurs ennemis, les Becs-Ciseaux.

— Je vais retourner au croiseur et leur dire où vous êtes, dit le Professeur à ses compagnons. Nous nous armerons en conséquence pour vous sortir de là. Comment ces petits animaux ont-ils pu m'amener ici sans que les Ovoïdes s'en aperçoivent ?

— Les Ovoïdes ont des périodes de sommeil, l'informa 240Z-42. Ils doivent en traverser une en ce moment car il y a quelque temps que nous ne les avons pas vus.

L'attention du Professeur fut subitement attirée par une irruption dans la caverne d'une bande de petits animaux. Ils étaient dans un état de surexcitation si extrême que Jameson la percevait très nettement.

Il comprit que les Ovoïdes retournaient dans leur caverne. Rapidement, il en informa les Zoromes.

Il n'y avait qu'une seule direction de fuite à prendre ; c'était un tunnel étroit, situé à l'opposé de celui par lequel il était entré.

Jameson partit en courant vers le fond de la caverne, soutenu par les encouragements mentaux de ses compagnons.

Les petits animaux étaient restés dans la caverne, attendant leurs ennemis redoutables de pied ferme. Cependant, l'un d'entre eux se détacha et dépassant le Professeur, le précéda, comme pour lui montrer le chemin.

Mais tout à coup, Jameson s'arrêta net. Il se trouvait devant un mur.

— Je suis perdu... C'est une impasse, annonça-t-il aux Zoromes.

Il pouvait se faire entendre puisque leurs champs de visibilité parvenaient jusqu'à lui.

A sa grande surprise, le petit animal avait disparu. Il fut tout d'abord incapable de savoir où le rapide Bec-Ciseau était passé.

Ensuite, il vit sa petite tête et son bec pointu émerger du sol dans un coin. C'était une sorte d'ouverture assez grande pour qu'il s'y glisse. Il s'y introduisit cependant avec peine en s'aidant seulement de ses jambes. Son corps métallique passait juste.

— Les Ovoïdes sont ici, transmit 119M-5. Ils ont trouvé les petits animaux et ils combattent. Nous pouvons lire une grande agitation mentale chez les Ovoïdes.

JAMESON découvrit alors qu'il s'était introduit dans un conduit de lave du vieux volcan. Il lui serait possible quoique difficile d'y couler son tronc cubique.

Il se tourna de telle sorte qu'il put voir la pyramide de rochers sous laquelle les huit hommes-robots gisaient, en partie démantelés et sans secours.

Les Becs-Ciseaux battaient en retraite dans sa direction, comme pour ralentir l'avance des Ovoïdes. Les puissantes créatures, quoique étonnamment rapides, étaient trop lentes dans leurs actions par rapport à leurs petits adversaires. Ceux-ci s'attaquaient aux parties les plus basses de leur corps avec leur bec pointu, faisant jaillir le sang à chaque coup de ciseaux.

Le Professeur, fasciné par cet étrange et terrible combat qui se déroulait à une vitesse effarante, vit un des Ovoïdes saisir un petit animal avec une de ses pinces et le presser comme un citron. Mais pas assez vite cependant pour que, avant de mourir, le Bec-Ciseaux ne lui mette son appendice en sang.

Le Professeur Jameson avait la sensation que les énormes brutes éprouvaient une répugnance indescriptible à toucher les petits animaux car ils préféraient les écraser avec des rochers. Mais ils étaient rarement assez prompts.

Essayant d'analyser ce bizarre sentiment, le Professeur pensait à l'horreur des reptiles chez l'Homme, quarante millions d'années auparavant et en même temps à une sorte de superstition. Mais ce n'était pas exactement cela.

Comme si elles considéraient leur mission accomplie, les petites créatures s'enfuirent dans toutes les directions et les Ovoïdes ne firent aucun effort pour les poursuivre. Au contraire, ils se mirent à avancer droit sur l'ouverture où était réfugié Jameson. Il n'y avait à attendre aucune pitié d'eux. Le professeur lisait dans leur conscient comme dans un livre. Il recula tant qu'il put dans sa cachette inutile. Un long bras se tendit vers lui, précédé d'une énorme paire de pinces.

Le professeur mit en action son rayon thermique. Le bras se retira vivement. Vainement, plusieurs Ovoïdes essayèrent de l'arracher de son trou, mais, chaque fois, ils reculèrent devant le rayon thermique. Jusqu'au moment où ils parurent renoncer et partirent subitement.

— Ils n'ont pu m'atteindre et reviennent vers vous, dit le professeur à ses compagnons.

— Mais vous ne pouvez pas quitter encore la caverne, l'informa 41C-98. Soyez certain qu'ils vont surveiller l'issue.

— 744U-21 et ceux qui sont à bord de l'appareil trouveront bien un moyen de nous faire sortir d'ici, leur assura Jameson. Des recherches sérieusement menées finiront par localiser nos aires de visibilité.

— Nous sommes en dessous du niveau normal de ce monde invisible, dit 19 K-59. Cela leur demandera bien longtemps pour nous trouver. Et, pendant ce temps, les Ovoïdes ne resteront pas inactifs. 53S-7 est mort et plusieurs d'entre nous risqueraient de suivre son sort. D'autre part, nous ne savons pas ce que les Ovoïdes comptent faire de nous.

« Ils réalisent d'une façon vague que nous sommes des êtres vivants. Avec des animaux primitifs comme eux, nous sommes en grand danger. Ils ne comprennent pas. Ils détruisent. Vous êtes le seul d'entre nous capable d'agir. Vous n'êtes pas prisonnier et vous avez des

jambes en bon état. Essayez de vous enfuir mais soyez prudent car vous allez courir de grands risques.

— Je vais tout d'abord examiner le conduit de lave dans lequel je me trouve. Il doit avoir une issue.

Sans l'aide de tentacules, le Professeur ne pouvait se retourner sur place. Il fallut qu'il sorte pour y retourner dans une autre position. Il se glissa avec peine dans une sorte de tunnel étroit avec l'angoisse d'y rester coincé. Il se mit à progresser difficilement. Son corps cubique s'accrochait à toutes les aspérités.

A son grand soulagement, il s'aperçut bientôt que le tunnel s'élargissait. Il put enfin se redresser et marcher aisément. Il déboucha dans une deuxième caverne, plus grande que l'autre dont les trois-quarts de la surface étaient recouverts d'une sorte de marais. C'était un liquide noirâtre et parfaitement immobile, d'apparence plus dense que l'eau.

Les hommes-robots de Zor n'avaient pas encore vu d'eau sur la planète, mais ils se doutaient qu'il y en avait, ou, tout au moins, qu'il existait un liquide qui permettait à la végétation de pousser.

Ce liquide avait une telle densité qu'il en paraissait presque visqueux. Pour s'en rendre compte, Jameson y trempa un de ses pieds métalliques.

Le pied disparut !... Le liquide l'avait dissous !..

Involontairement, le Professeur mit le poids de son corps cubique sur cette jambe. Elle le soutint. Alors, il frappa l'autre pied contre celui qu'il ne voyait plus. Le métal résonna contre le métal.

C'était cela. Le pied était devenu invisible, même malgré l'aire de visibilité.

Il trempa toute la jambe dans le liquide et elle disparut de la même façon.

La solution était là. Tenter de se plonger dans cette espèce de marais afin de se rendre totalement invisible, car Jameson supposait que ce liquide avait des propriétés magnétiques et il pensait que le radar des Ovoïdes ne détecteraient plus son corps métallique.

Il marcha lentement dans le liquide et soudain perdit l'équilibre. Son corps fut complètement submergé.

Un instant, le Professeur craignit pour sa vision mécanique. Mais, quand il réussit à sortir du marais, il s'aperçut avec soulagement qu'il y voyait aussi bien... et qu'il était devenu absolument invisible.

Le métal que les Zoromes avaient trouvé dans un autre monde et qu'ils avaient utilisé pour leur procurer des aires de visibilité était devenu lui aussi invisible mais il gardait son efficacité.

Chapitre IV

LE COMBAT DANS LA CAVERNE

JAMESON retourna vers le tunnel par lequel il était venu puisqu'il n'y avait pas d'autre issu.

Plusieurs Becs-Ciseaux arrivaient dans l'autre sens avec leur vitesse coutumière et pleins d'excitation. Ils ne s'arrêtèrent pas à son approche et le heurtèrent violemment.

Avec une grande satisfaction, le Professeur se rendit compte que ses suppositions étaient justes. Leur radar était mis en échec par le magnétisme du liquide.

Si les petits animaux ne pouvaient plus le détecter il était probable que les Ovoïdes n'en seraient pas plus capables.

Le Professeur pénétra dans la première caverne, impatient d'annoncer sa découverte à ses compagnons. Il regarda la pyramide de pierres. Les Ovoïdes étaient là.

Sans crainte, Jameson s'avança vers eux.

— Je suis ici, dit-il aux Zoromes surpris. Vous ne pouvez pas me voir et ces brutes non plus. Je vous expliquerai cela plus tard. Dites-moi pourquoi les Ovoïdes manipulent tous ces rochers ?

— Depuis que vous êtes parti, ils amoncellent sur la pyramide d'autres rocs, répondit 948D-21 de qui il ne restait plus que la tête. Malgré que nous nous soyons réfugiés dans les interstices, notre métal craque de tous côtés. Nous ne pouvons résister longtemps à ce traitement.

Mais, sans raison, les Ovoïdes changeaient maintenant de tactique. A une vitesse incroyable, ils enlevaient les rocs, les uns après les autres et bâtissaient à côté de la première une deuxième pyramide.

Bientôt, les restes des Zoromes apparurent. Les Ovoïdes s'en emparèrent et commencèrent à les déchiqueter, séparant les têtes des troncs et tordant les jambes comme si elles avaient été en caoutchouc.

— Vous ne pouvez pas nous protéger, dit 240Z-42. Allez chercher du secours. Tâchez de rejoindre le croiseur.

— J'ai un bien meilleur plan, répondit le Professeur.

Il s'avança vers la tête conique la plus proche de lui. C'était justement 240Z-42. Avec un de ses pieds de métal qu'il ne pouvait pas voir, Jameson poussa la tête sur son autre pied. Ensuite, il se mit en marche avec précaution.

Il était évident que les Ovoïdes ne le voyaient pas, mais pour éviter d'être renversé par leurs

brusques mouvements, le Professeur les contourna d'assez loin. Il transporta ainsi la tête dans le conduit de lave. Il comptait arriver à les y mettre toutes et pour gagner du temps, les pousser ensuite devant lui jusqu'à la deuxième caverne.

Il retourna et choisit la tête de 19K-59. Les Ovoïdes étaient toujours occupés à démantibuler les robots. Chose curieuse et par chance, ils s'affairaient de préférence sur les troncs cubiques, sans doute parce qu'ils étaient plus volumineux et plus difficiles à détruire.

19K-59 se trouvait derrière un des Ovoïdes. La bête énorme était en train d'essayer de tordre un tronc ouvert. Avec prudence, Jameson s'approcha et fit glisser la tête de 19K-59 sur un de ses pieds. Et il se mit à marcher.

Un pas, puis un autre... un troisième... Il commençait à se rassurer quand il détecta un mouvement derrière lui. L'avertissement de 19K-59 arriva trop tard.

L'Ovoïde agissait trop vite. Il avait dû enregistrer le déplacement de la tête tout près de lui et s'était aperçu qu'elle était en marche. Voulant la rattraper, il donna un coup violent au Professeur qu'il ne voyait pas. Celui-ci, en tombant, expédia la tête conique de 19K-59 à travers la caverne.

Ensuite, il roula sur lui-même pour se mettre hors de portée de l'Ovoïde. Le gros animal s'immobilisa, paraissant indécis.

— Je suis exactement dans le trou où vous vouliez m'amener, informa 19K-59, au grand étonnement de Jameson.

Sa mémoire lui rappela le temps où, tout jeune homme sur la Terre, il jouait au football. Ç'avait été un coup heureux extraordinaire dont il fallait partiellement remercier l'Ovoïde.

Le Professeur comprenait qu'au milieu de l'agitation formidable des Ovoïdes, sa mission était extrêmement périlleuse. Il n'avait plus que six têtes à mettre dans le trou, hors de portée des brutes et ensuite il faudrait qu'il aille les tremper dans le liquide.

Il retourna dans le petit tunnel et poussa devant lui les têtes de 240Z-42 et de 19K-59. Puis il les plaça sur ses pieds et les plongea dans le marais.

— Nous suivons votre idée, lui dit 19K-59. Mais comment ferez-vous pour nous sortir d'ici ?

— Lorsque vous serez tous invisibles et ainsi en sécurité, j'irai chercher de l'aide.

— Ce sera très difficile pour vous d'amener les autres, estima 240Z-42. Maintenant ils vont se méfier.

— Je le sais. Si je pouvais arriver à contacter les Becs-Ciseaux et leur suggérer de combattre un instant, cela me laisserait la possibilité d'agir.

Alors, le Professeur lança de toutes ses forces un appel à ses petits mais sauvages alliés qui ne devaient pas se trouver bien loin.

Il était bien difficile d'implanter une idée dans leur cerveau rudimentaire. Les petites créatures avaient leurs propres idées.

Tout à coup, plusieurs d'entre elles arrivèrent et ne furent pas surprises quand le professeur les toucha et se fit reconnaître.

Sans cesser de harceler leur esprit, Jameson revint dans la première caverne, précédant les petits animaux.

Tous les Zoromes avaient suivi les opérations. Aucun d'entre eux n'avait souffert de l'acharnement des Ovoïdes. 5ZQ-35 remarqua :

— S'ils étaient seulement aussi réceptifs que les Ovoïdes ce serait facile. Mais leur esprit est aussi différent du leur que du nôtre.

Les petites créatures paraissaient cependant comprendre qu'on leur demandait quelque chose. Elles avaient senti l'agitation mentale des hommes-robots et étaient venues. Mais c'était tout.

D'autres arrivaient à chaque seconde et leur trouble croissait à mesure que les Zoromes augmentaient leur concentration mentale sur le point qu'ils désiraient.

La présence des Becs-Ciseaux avait subitement arrêté les occupations des Ovoïdes, et c'était toujours cela de gagné. Ils ne bougeaient plus et n'attaquaient plus. Ils paraissaient incommodés par leur présence, dégoûtés. Et lorsqu'un Bec-Ciseaux se rapprochait d'un Ovoïde, celui-ci s'écartait.

La volonté des Zoromes brisa enfin la barrière et pénétra dans la faible intelligence.

— Attaquez les Ovoïdes !

Un des Becs-Ciseaux comprit. Comme un message télégraphique, l'ordre se répéta dans les petits cerveaux.

En une fraction de seconde, les Ovoïdes furent attaqués de toutes parts par les créatures dont ils avaient le plus horreur.

Les têtes, les troncs et les membres de métal furent oubliés par les Ovoïdes.

Afin de ne pas perdre de temps, le Professeur essaya de rééditer son coup heureux. Il plaçait les têtes sur un de ses pieds et les envoyait vers le trou.

Il ne réussit plus mais il arriva à les grouper près du tunnel. Il venait de terminer et allait se diriger lui-même dans cette direction quand quelque chose le saisit par derrière. C'était un des Ovoïdes qui le tenait entre ses pinces.

Ce dernier ne l'avait sans doute pas vu mais il avait reconnu la nature de ce qu'il touchait.

Par bonheur, plusieurs Becs-Ciseaux se lancèrent ensemble sur l'Ovoïde qui lâcha sa proie.

Le Professeur se mit à courir mais l'Ovoïde se tourna vers lui et déploya un de ses bras. Alors Jameson commença à douter de son invisibilité. Il se laissa tomber rapidement et glissa dans le trou.

Il se sentit alarmé de ne pas trouver les têtes qu'il avait envoyées là, mais les Zoromes le rassurèrent.

— Nous sommes tous ici, 21MM-392, nous avons demandé aux Becs-Ciseaux de nous transporter et ils ont compris.

— Je me demande comment je me suis fait repérer par un des Ovoïdes, s'étonna le Professeur en entrant dans la deuxième caverne.

— Ce n'est pas surprenant, lui dit 41C-98, vous êtes en train de redevenir visible.

— L'invisibilité que confère ce liquide n'est donc que temporaire. Il faut recommencer l'opération, dit le Professeur.

— Les Ovoïdes savent que nous sommes ici, informa 119M-5. Je le sens. Ils ont l'intention d'élargir le tunnel pour venir nous chercher.

Jameson entra de nouveau dans le marais. Quand il en sortit, le chœur mental des Zoromes déclara que l'antimagnétisme avait encore opéré.

— Je vais vous faire subir le même traitement et nous nous dépêcherons de sortir avant que l'effet du liquide disparaisse, dit Jameson.

— Comment voulez-vous transporter nos huit têtes à vous tout seul, demanda 9V-474, vous n'avez plus de tentacules !

— Vous oubliez les Becs-Ciseaux, lui rappela le Professeur, plusieurs d'entre eux vous ont apportés là. Il ne s'agit plus que de leur suggérer de vous transporter à l'appareil.

— Mais nous étions visibles quand ils nous ont portés ici ! rétorqua 41C-98.

— Ils se sont déjà habitués à cette condition avec 19K-59, 240Z-42 et moi-même. Ils correspondent télépathiquement comme nous, donc il sont tous au courant.

Chapitre V

LA MORT D'UN ZOROME

La lutte entre les Becs-Ciseaux et leurs énormes adversaires s'était ralentie maintenant que les hommes-robots n'agitaient plus l'esprit des Becs-Ciseaux et aussi parce que ceux-ci n'avaient plus de projets définis.

Comme toutes les escarmouches qu'ils avaient ensemble, le combat devenait désordonné. Les petits animaux filaient les uns après les autres.

Attirés par la volonté des Zoromes, plusieurs d'entre eux entrèrent dans la deuxième caverne. Ils montrèrent leur compréhension en saisissant les têtes métalliques. Ils voulaient partir tout de suite, mais le Professeur les arrêta et submergea toutes les têtes dans le liquide. Ensuite, il s'immergea lui-même et seulement alors, il donna l'ordre de départ.

Les Ovoïdes regardèrent passer les Becs-Ciseaux, apparemment sur leurs gardes, mais satisfaits de s'en tirer à si bon compte.

Leur radar ne détecta pas la présence des fardeaux métalliques invisibles sur le dos des petites créatures et s'il nota que leurs appendices tenaient quelque chose, ils étaient trop stupides pour donner à cela une signification.

Lorsqu'ils furent sortis de la grande caverne, les Becs-Ciseaux prirent un chemin inattendu.

Ils continuèrent à escalader le volcan. Les Zoromes supposèrent qu'ils voulaient descendre l'autre versant pour prendre un raccourci.

Ils arrivèrent ainsi au sommet et longèrent les lèvres du cratère. Tout à coup, un petit animal perdit son fardeau et la tête d'un robot roula dans le vieux volcan, rebondissant sur la pente.

Le professeur s'arrêta, indécis. Il allait être bien difficile de descendre là-dedans et de retrouver le Zorome dans son état d'invisibilité. Il n'irradiait, comme les sept autres Zoromes, aucune clarté car les plaques du métal spécial avaient été fixées sur les troncs.

D'autre part, le temps passait et l'effet du liquide allait se dissiper. Et, en outre, les Ovoïdes arrivaient. Ils venaient de déboucher de leur tunnel et paraissaient observer leurs petits ennemis avec curiosité. Ils se déplaçaient avec une lenteur qui contrastait avec leur habituelle vélocité.

Jameson se décida et commença à descendre, engageant les Becs-Ciseaux à le suivre. Mais, avant de poursuivre, il regarda le ciel. Un étrange brouillard voilait l'éclat du soleil vert et des étoiles. Les Zoromes, eux aussi, avaient remarqué l'anomalie.

— Serait-ce le liquide qui déposerait une pellicule sur nos yeux mécaniques ? suggéra 57Q-35.

— Ce n'est pas ça, corrigea 41C-98. Vous avez oublié la comète. Elle est passée au-dessus de cette planète mais les gaz qu'elle a dégagés ont mis tout ce temps pour descendre.

La comète était encore en vue mais ce n'était plus qu'un point brillant. Les gaz, c'était la mort pour tous. Il fallait cependant sauver le Zorome dont le cerveau gisait quelque part au fond du cratère.

Et leur situation allait se compliquer car le Professeur commençait à deviner les contours des têtes coniques sur le dos des Becs-Ciseaux.

Jameson se repentait d'avoir quitté le conduit de lave avant la période de sommeil des Ovoïdes, comme les Becs-Ciseaux l'avaient instinctivement fait avant de l'amener sur le cratère.

Une soudaine agitation mentale parmi les petits animaux apprit au Professeur que les Ovoïdes n'étaient pas loin. Ils dévalaient derrière eux l'espèce de sentier en forme de spirale qu'ils empruntaient.

Sans lâcher leur charge, les Becs-Ciseaux accélérèrent leur allure et dépassèrent Jameson. Celui-ci allait aussi vite qu'il le pouvait sur la pierre glissante et notait qu'il était en train de redevenir visible. Il fouillait dans l'esprit de ses petits alliés pour définir la distance qui le séparait du fond et se rendait compte qu'il y avait encore un long chemin à parcourir.

Regardant derrière lui, il fut frappé de ce qu'il voyait. Les Ovoïdes descendaient à une allure vertigineuse. En quelques secondes, ils seraient sur lui. Et, plus terrible encore, les gaz, dégagés par la queue de la comète et attirés par la gravité de la planète, glissaient dans le volcan, l'emplissant de brouillard.

Les Becs-Ciseaux n'étaient plus en vue. Le Professeur était seul et sans aide. Il les avait vus disparaître au-delà de son aire de visibilité, merveilleux d'agilité.

Soudain, ses pieds métalliques dérapèrent sur la pente escarpée et il tomba.

Sa chute dura une petite éternité. L'arrêt fut formidable, ses jambes démantelées rebondirent et sa tête se sépara du tronc. Mais son cerveau, quoique ébranlé, était toujours intact.

L'aire de visibilité, émanant du tronc, lui permit de voir arriver les Becs-Ciseaux. Il sonda leur esprit et fut éberlué du raisonnement qu'il y trouva. Ils savaient qu'il était obligé de tomber mais ils savaient aussi que leurs gros ennemis ne pouvaient pas les suivre sur la pente de la dernière partie du sentier.

C'était là la preuve de l'instinct même dans les plus basses formes de vie sur chaque monde.

Le Professeur Jameson en était maintenant au même point que n'importe lequel de ses huit camarades. La tête de celui qui avait roulé dans le cratère, quoique cabossée, contenait toujours son cerveau indemne.

Les petites créatures posèrent leurs fardeaux et s'arrêtèrent. Elles paraissaient fatiguées et respiraient avec peine.

— Les gaz s'épaississent, remarqua 41C-98, je n'y vois plus aussi bien.

— Ils ont l'air de se solidifier. J'en vois de gros lambeaux qui flottent dans l'air, ajouta 19K-59.

— Je vois cela, moi aussi. Ce sont des taches qui sont sur nos yeux, affirma 60M-64.

Tous les Zoromes éprouvaient les mêmes troubles.

— Souvenez-vous de ce que nous a dit 168P-75, rappela le Professeur. Les gaz dégagés par la comète corrodent notre métal.

— C'est cela ! s'exclama 240Z-42. Nos yeux mécaniques se corrodent aussi. Bientôt, nous serons aveugles.

CHACUN d'eux savait ce que cela signifiait. Les gaz émanés par la comète de saphir allaient corroder leurs carapaces métalliques et détruiraient leurs cerveaux organiques.

Pendant qu'ils discutaient au sujet de cette probabilité, des rochers de toutes les tailles s'abattirent autour d'eux.

— Les Ovoïdes sont remontés sur le volcan et nous bombardent ! s'écria 119M-5.

C'était exact. Malgré leur vue affaiblie, les Zoromes voyaient les blocs tomber dangereusement à côté d'eux.

Les Becs-Ciseaux ne paraissaient pas se rendre compte du péril. Si ce n'avait été leur respiration difficile, on aurait dit qu'ils étaient morts.

— Ils sont affectés par les gaz, commenta 9V-474.

Ceci fut la dernière communication de 9V-474. Quoique leurs yeux fussent à peu près recouverts par les taches de corrosion, les Zoromes virent un bloc énorme écraser sa tête métallique. Le même roc tua deux petits animaux. Aucun des autres ne bougea. Le Professeur comprit qu'ils étaient tous mourants.

Il s'étonnait que les Ovoïdes aient encore la vigueur nécessaire pour continuer à déplacer des rochers de cette taille.

Une pierre énorme frappa le bord de la tête de 5ZQ-35 qu'elle renversa. Une autre, plus petite, tomba sur celle du Professeur et il s'évanouit.

LE cerveau de Jameson se remit à fonctionner. Il ne voyait rien, n'entendait rien et ne sentait rien.

C'était bien la peine ! Il avait échappé à la destruction de la Terre. Il avait passé quarante millions d'années sur une planète où le temps était arrêté. Et puis, il avait accepté de suivre les Zoromes explorateurs. Et maintenant c'était fini.

Une intense impression de solitude s'empara de son esprit et une mélancolie sans bornes l'envahit.

— 21MM-392 ! 21MM-392 !

L'appel se répétait, devenait impératif. Le Professeur répondit :

— Que me voulez-vous ?

— Ici 6 W-438.

Ainsi, il allait renaître à la vie une nouvelle fois. Il verrait, il entendrait, il percevrait. Sa pensée tourbillonnait dans l'espace parmi les pensées des autres hommes-robots.

6W-438 s'adressait encore à lui.

— La chute de la pierre a endommagé votre tête métallique, mais votre cerveau est resté intact. Nous sommes arrivés à temps. Nous sommes maintenant à l'abri dans le croiseur et nous survolons la planète. Les Ovoïdes sont morts mais ils ont été plus longs à mourir que les petits et faibles Becs-Ciseaux.

— Lesquels d'entre nous sont morts ?

— 53S-7 et 9V-474. Tous les autres ont été sauvés comme vous.

Plus tard, son cerveau ayant réintégré un robot neuf, le professeur Jameson contemplait la planète maintenant en partie visible et en demandait l'explication.

— Les gaz ont oxydé la surface de la planète qui était tournée vers la comète et le magnétisme en a disparu. La croûte de ce quartier est maintenant visible, lui dit 168P-75. Là, toute vie a été détruite. Elle y reviendra quand les gaz seront dissipés car les autres quartiers n'ont pas été touchés.

— Et les Ovoïdes et les Becs-Ciseaux continueront à se battre, dit 41C-98. A propos, nous avons découvert pourquoi les Ovoïdes ont horreur des Becs-Ciseaux et pourquoi ils les évitent quand ils le peuvent. Les Becs-Ciseaux sont radio-actifs et leur proximité amène des vibrations déplaisantes dans le corps des Ovoïdes.

Le croiseur sidéral s'éloignait à la poursuite de la Comète de Saphir. Le Professeur Jameson contemplait une dernière fois le sol sur lequel il avait failli perdre la vie.

★★★

Bientôt dans la collection **LE RAYON FANTASTIQUE**

ESCALES DANS L'INFINI

10 " Science-Fictions " Sensationnelles adaptées par **GEORGES H. GALLET**

HACHETTE **200** Frs

L'ARISTO

VIEILLE NOBLESSE FRANÇAISE PORTANT : *« de gueule aux deux pétoires d'argent »* AVEC, POUR DEVISE : *« Bien mal acquis ne profite qu'à moi »*

...vous présente ses hommages et se fait un plaisir de vous annoncer que, sans le moins du monde se retirer des « affaires », il a entrepris de conter les plus marquants de ses exploits à son vieil ami André HÉLÉNA, pour qu'il mette ça noir sur blanc sous une belle couverture en couleurs de Jef de Wulf. Le quatrième volume de la série vient de paraître sous le titre :

L'Aristo chez les Tricheurs

Chaque volume constitue une histoire complète : l'une des aventures de l'ARISTO, de SULPICE, le malabar au cœur fidèle, et de la séduisante, la tendre, la passionnée, la férocement jalouse amie de l'ARISTO : MARTINE.

Éditions de la Flamme d'Or

19, rue d'Hauteville, PARIS-10e

Le volume **225 frs**

4 PAS DANS L'ENQUÊTE

On était le 16 Mars au matin et Danny Marcus— conseiller fiscal à ses moments perdus, venait de se décider à profiter de l'après-midi, quand un petit homme entra dans son bureau et lui demanda calmement de retrouver son passé !

Danny n'était pas détective, mais d'après la photographie, le passé du type ne manquait pas de charme — et il accepta cette mission. Ce fut sa première erreur, et les erreurs peuvent être pas mal fatales pour un détective amateur !

Avant que Danny s'en rende compte, il se trouva mêlé à un meurtre — le sien. Pourquoi son petit client ne lui avait-il pas dit avoir perdu sa femme en face d'un revolver ? Et l'Amazone qui lui avait administré un bouillon d'onze heures ne le lui avait pas dit non plus...

Mais les ennuis de Danny ne font tout juste que de commencer et Jean Evans n'a pas fini de les raconter, comme vous le verrez en lisant **« On recherche Rose pour Meurtre » !**, une nouvelle aux péripéties mouvementées, dans notre prochain numéro.

LE THÉATRE DE POLICE ET D'ACTION

● **A la Comédie Française : Crainquebille,** d'Anatole France, que vient de reprendre la salle Luxembourg, est une satire judiciaire féroce avec de nombreux moments de détente comique. Le tableau du tribunal reste d'une force humoristique extraordinaire. Louis Leigner est un marchand de quatre saisons d'une touchante abnégation. A ses côtés, Mme Béatrice Bretty interprète, non sans finesse, le rôle d'une commerçante aux principes très élastiques.

Au même programme, *Dardamelle* ou *Le Cocu*, d'Emile Mazaud. Créée en 1922, au *Théâtre de l'Œuvre*, par Lugné-Poë, la pièce ne possède plus le don de la vie. Jean Marchat, jovial mari trompé, sait nuancer son robuste talent. Lise Delamare et Micheline Boudet sont charmantes. Roland Alexandre a décidément une façon incomparable de jouer la comédie.

● **Au Théâtre de la Renaissance : Bel Ami.** Porter à la scène un sujet de roman, est une tâche à la fois délicate et dangereuse. Après *Madame Bovary* de Flaubert, et *Thérèse Raquin*, de Zola, Guy de Maupassant et son *Bel-ami*, découpé et adapté avec habileté par Frédéric Dard, viennent de faire leur apparition au théâtre de la Renaissance. Ce document qui ressuscite une époque du monde des affaires et de la presse, ne présente, à proprement parler, que peu de différence, avec le second tiers de siècle que nous traversons actuellement. Evidemment, comparé à celui de 1885, le Paris de 1954 a subi des transformations et modifié des méthodes. Actuellement Bel-Ami ne ferait plus, uniquement avec l'aide des femmes, une si brillante carrière.

On connait l'histoire de ce jeune provincial échoué à Paris, entré par hasard dans le journalisme et grâce à la veuve d'un confrère qu'il a épousé, arrive à la plus brillante des situations. Il deviendra l'amant de la femme de son directeur, divorcera et fera une fin en épousant la fille du « patron ». Toute une jungle défile devant le spectateur souriant et désarmé par tant de cynisme : ministres, financiers, affairistes — un monde suspect — que la police se garde bien d'inquiéter.

Photo Lipnitzki

" Bel Ami " à La Renaissance Frank Villard et Denise Provence

Avec une désinvolture et une autorité souriantes, Frank Villard incarne *Bel-Ami*. Son jeu ne manque ni d'élégance, ni d'allure. Monique Mélinand est Madeleine Forestier, l'égérie de *Bel-Ami*. Elle a su s'adapter à ce rôle modeste qui est très en-dessous de son talent si personnel. Huguette Duflos, Denise Provence, Jacqueline Monsigny ont réussi à mettre une discrète émotion dans toute cette atmosphère d'intrigues. On a apprécié comme il convenait le jeu de Jean Brochard, imposant directeur du journal. Claude Péran, subtil ministre, et Marcel Alba, commissaire de police qui a le sens des nuances, ont réalisé des silhouettes d'une vigoureuse franchise.

Jean Darcante a mis en scène de manière fort adroite, les huit tableaux de la pièce présentée dans d'agréables décors de Mme Suzanne Lalique qui font penser à un album de famille que chacun aura plaisir à feuilleter.

● **Au Théâtre La Bruyère : Un inspecteur vous demande.** Il convient de féliciter le théâtre National de Belgique qui, dans la minuscule salle du La Bruyère vient de présenter cette pièce de J.-B. Priestley, dans l'excellente adaptation de Michel Arnaud. Contée pendant deux heures sans interruption, l'histoire de l'inspecteur de police qui, un beau soir, arrive dans une famille, tient le spectateur jusqu'au bout en haleine. La formule du « théâtre en rond », préconisée par M. Jacques Huisman, animateur de cette vaillante compagnie, consiste à faire évoluer des acteurs sur un ring devant un public qui a l'impression d'assister à un match de boxe. Appliquée, à plusieurs reprises, aux Etats-Unis, cette présentation, non dépourvue d'originalité, est-elle valable en Europe? Pour certains ouvrages, peut-être.

Mlle Jacqueline Huisman, Mme Maxane, M. Roger Hainaux, inspecteur d'une sobre autorité, MM. Robert Lussac, Roger Broc et Marcel Bertheau ont servi avec intelligence et dévouement cette intrigue policière.

● **Au studio des Champs-Elysées : Tout est bon dans le poulet.** La sympathique et amusante tentative de Francis Claude qui vient de monter ce spectacle tenant à la fois du théâtre et du cabaret mérite d'être signalée. Inspirée de la « *Commedia del Arte* », cette fantaisie troussée avec ingéniosité, truffée de situations délicates et saturée de poivre de Cayenne est enlevée avec dynamisme par Roger Pierre et Jean-Marc Thibaut, deux « spécialistes » du genre. Les marionnettes d'Yves Joly tiennent remarquablement leur place.

En vente partout

une formule nouvelle

Les Éditions André Jaeger
19, rue d'Hauteville
PARIS-10e

Un magazine "Cow-boy" pour adultes

Avec des rudes garçons qui visent juste et tapent fort
et de belles filles amoureuses qui n'ont pas froid aux yeux.

De l'Aventure avec du Sex-Appeal

dans l'atmosphère mouvementée des films du Far-West.

Des heures de lecture passionnante

84 pages illustrées
couverture en couleurs

100 francs mensuel

le nouveau roman de JEAN DE LA HIRE

après

Le Secret des XII

Collection " Fantastic "

Collection " Fantastic "

demandez-le chez votre libraire

le volume : **225 frs**

Éditions ANDRÉ JAEGER

19, rue d'Hauteville, 19 — PARIS-Xe